Delphine Vincent (éd.)

# « De l'âme à la plume » Les lettres de Charles Gounod à la duchesse Colonna, dite Marcello

Peter Lang

Les lettres de Charles Gounod à la duchesse Colonna, sculptrice de renom sous le pseudonyme de Marcello, sont d'un immense intérêt. De caractère intime, elles offrent également des informations sur les projets du compositeur (dont un opéra inachevé d'après l'histoire de Francesca da Rimini), les détails matériels de son activité, son manque d'inspiration, ainsi que sur ses conceptions esthétiques et philosophiques. Entre la création de *Roméo et Juliette* en 1867 et la fuite de Gounod en Angleterre en 1870, les deux amis partagent leurs joies et leurs préoccupations tant artistiques que personnelles. Cet échange épistolaire enrichit considérablement la compréhension de la personnalité humaine et créatrice de Gounod, ainsi que de son milieu culturel.

**Delphine Vincent** est maître d'enseignement et de recherche en musicologie à l'Université de Fribourg (CH). Ses recherches portent sur les relations entre musique et *moving images*, la musique française et romande des XIX^e^ et XX^e^ siècles et la littérature pour flûte. Elle est l'auteur de *Musique classique à l'écran et perception culturelle* (L'Harmattan) et a dirigé *Verdi on screen* (L'Âge d'Homme).

Peter Lang www.peterlang.com

# « De l'âme à la plume »
# Les lettres de Charles Gounod
# à la duchesse Colonna,
# dite Marcello

Delphine Vincent (éd.)

# « De l'âme à la plume » Les lettres de Charles Gounod à la duchesse Colonna, dite Marcello



PETER LANG
Bern · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Warszawa · Wien

**Information bibliographique publiée par « Die Deutsche Nationalbibliothek »**
« Die Deutsche Nationalbibliothek » répertorie cette publication dans la « Deutsche Nationalbibliografie » ; les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur Internet sous ‹http://dnb.d-nb.de›.

Publié avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique.



Fonds national suisse
de la recherche scientifique

ISBN 978-3-0343-2875-3 br.
ISBN 978-3-0343-2873-9 EPUB
DOI: 10.3726/b11808
ISBN 978-3-0343-2872-2 eBook
ISBN 978-3-0343-2874-6 MOBI









Wabernstrasse 40, CH-3007 Berne, Suisse
bern@peterlang.com, www.peterlang.com

# Table des matières

# Remerciements

Je tiens à remercier tout particulièrement de leur aide dans mes recherches :

La Fondation Marcello et sa présidente Mme Monique von Wistinghausen, qui a gracieusement mis à disposition ses archives et permis l'édition critique de ces lettres.

Le personnel des Archives de l'État de Fribourg et son directeur M. Alexandre Dafflon, le Musée d'art et d'histoire de Fribourg et sa directrice adjointe Mme Caroline Schuster Cordone, ainsi que le personnel des archives de la Villa Médicis (Académie de France à Rome).

Le Fonds national suisse de la recherche scientifique qui a financé le projet de recherche *L'autre Marcello : correspondance et écrits intimes d'Adèle d'Affry, dite « Marcello » (1836-1879)*, placé sous la direction des professeurs Michel Viegnes, Anne-Françoise Praz et Luca Zoppelli, ainsi que tous les collaborateurs de ce projet.

Marianne Vincent pour sa relecture attentive du tapuscrit.

La publication de cet ouvrage a été rendue possible grâce au généreux soutien d'institutions auxquelles j'adresse mes remerciements :

Le Fonds du Centenaire de l'Université de Fribourg (publication papier).

Le Fonds national suisse de la recherche scientifique (prépresse et publication électronique).

# Préface

La vie d'Adèle d'Affry (1836-1879), duchesse Colonna, sculptrice sous le pseudonyme de Marcello fut brève et intense. Orpheline de père à l'âge de cinq ans, veuve après neuf mois de mariage, emportée par la tuberculose à 43 ans, elle affronte son destin comme un défi et un combat… à l'image de ses ancêtres fribourgeois qui se sont illustrés au service suisse à l'étranger. L'histoire familiale explique qu'Adèle se sentira chez elle aussi bien à Paris qu'à Rome, sans jamais oublier ses racines fribourgeoises et son esprit d'indépendance helvétique.

Pour Adèle d'Affry, la beauté se manifeste dans tous les arts mais de façon suprême dans la musique. Plusieurs de ses œuvres majeures trouvent leur genèse dans l'inspiration musicale. Ce n'est pas un hasard qu'elle ait choisi comme pseudonyme le nom d'un compositeur vénitien du XVIII^e^ siècle, Benedetto Marcello. Elle recherche la compagnie des musiciens et entretient avec eux des liens d'amitié, notamment avec Rossini qui lui dédie une feuille musicale et avec Liszt qu'elle invite à partager un repas pique-nique dans son atelier romain. Il est frappant de constater combien les « correspondances » entre littérature, architecture, peinture, sculpture, musique sont ressenties par Marcello. Elle écoute un chant, elle prend de la terre pour esquisser une sculpture. Elle écrit à la plume, elle continue au pinceau…

Jeune veuve, belle et originale, elle attire les hommes et en même temps les tient à distance. Innombrables sont ses soupirants, nombreuses les amitiés amoureuses qui réunissent autour d'elle des personnages aussi différents que l'homme politique Adolphe Thiers, l'empereur Napoléon III ou le peintre Henri Regnault.

Dans ce cercle d'amis, Charles Gounod occupe une place à part, d'un côté, par la passion enflammée qu'il exprime à la duchesse Colonna dans ses premières lettres, de l'autre, par la connivence particulière qui se développe dans la seconde partie de leur relation. Les quarante-sept lettres conservées par la Fondation Marcello et déposées actuellement aux Archives de l'État

de Fribourg sont des sources exceptionnelles qui témoignent de l'énergie créatrice suscitée par un dialogue amoureux si asymétrique qu'il soit. Au printemps 1867, le cœur d'Adèle est pris dans d'autres débats sentimentaux mais il n'empêche qu'il est bon d'être aimée et agréable de communier dans l'amour de Dante et de Michel-Ange. Marcello a certes tenté de freiner l'exaltation de Gounod mais, fondamentalement, il existe une grande parenté d'âme et d'esprit entre les deux artistes qui trouve son expression dans leurs échanges postérieurs sur les thèmes les plus variés depuis le destin de Paolo et Francesca de Rimini jusqu'à la discussion sur le culte de l'antique ou des réflexions sur la stérilité temporaire de l'artiste. Dans un moment de crise, elle semble être parmi ceux qui lui conseillent de venir à Rome où, au début de l'année 1869, il passe six semaines à l'Académie Médicis. La duchesse Colonna est aussi à Rome et les amis se voient sans cesse dans le cadre de soirées amicales où chacun s'adonne à son art. Marcello improvise un petit buste de Gounod qui, enchanté, pose un baiser sur le bras de l'artiste. Malheureusement, Gounod doit repartir à Paris dès le 16 février 1869 pour des répétitions de *Faust.* Il s'ensuit une correspondance soutenue sur la présence dans l'absence. L'un et l'autre semblent unis dans une même recherche spirituelle et s'encouragent mutuellement dans leurs combats d'artistes.

Malheureusement, les lettres de Marcello à Charles Gounod ont disparu mais les nombreuses missives d'Adèle à sa mère nous permettent de suivre l'évolution d'une amitié qui s'affaiblit au moment où Gounod s'installe avec sa famille à Londres. La dernière lettre, datée de Londres 20 septembre 1870, se termine comme beaucoup d'autres : *Adieu, je vous serre la main comme je vous aime. Charles Gounod.*

La santé d'Adèle ne cessera de se détériorer dans les années qui suivent. Elle meurt en Italie à Castellamare près de Naples le 16 juillet 1879. Sa mère éplorée fera tout ce qui est en son pouvoir pour sauvegarder la mémoire de sa fille. Elle garde précieusement, dans la demeure familiale à Givisiez près de Fribourg, les lettres de ses correspondants (dont Thiers, Mérimée, Carpeaux, Hébert, Gounod et bien d'autres) et les témoins muets – sculptures, ébauches, dessins, peintures, objets – de l'œuvre inachevée de l'artiste. Alors commence ce que j'appelle volontiers le sommeil de la Belle au Bois Dormant. Marcello, comme tant d'autres artistes du XIX[e] siècle,

tombe dans l'oubli. C'est ma grand-mère, la comtesse d'Alcantara, qui, à la demande d'un chercheur, découvre les lettres de Mérimée et les autres correspondances pieusement conservées. C'est elle qui écrira la première biographie importante de Marcello parue en 1961. Dès lors, la « renaissance » est amorcée, d'abord lente puis de plus en plus rapide avec l'intérêt croissant pour le XIX$^{e}$ siècle et pour la place de la femme dans le monde de l'art.

La Fondation Marcello, créée en 1963, se consacre à la conservation et à la promotion d'un patrimoine artistique et culturel exceptionnel. Depuis 2010, la Fondation a déposé aux Archives de l'État de Fribourg les autographes précieux qui ont été inventoriés et sont désormais accessibles aux chercheurs.

La Fondation Marcello tient à exprimer toute sa reconnaissance à Madame Delphine Vincent, Maître d'Enseignement et de Recherche en musicologie à l'Université de Fribourg qui s'est attelée à la lecture et à la publication scientifique des lettres de Charles Gounod à la duchesse Colonna. L'encadrement et l'appareil de notes éclairent considérablement le contenu et donnent une qualité nouvelle aux réflexions et sentiments que le compositeur désire partager avec son amie.

Monique von Wistinghausen
*Présidente de la Fondation Marcello*

# Introduction

Il est bien connu que les femmes ont tenu une place importante dans la vie de Charles Gounod, assumant le rôle de muse et lui inspirant le plus souvent une amitié proche de l'inclinaison amoureuse. La duchesse de Castiglione Colonna (1836-1879), sculptrice de renom sous le pseudonyme de Marcello, fut l'une d'entre elles. Cette relation a longtemps été ignorée des biographes – et même de la famille de Gounod – car les lettres de la duchesse Colonna ont été détruites et sa mention soigneusement évitée par un compositeur soucieux de la quiétude de son ménage. Toutefois, les missives écrites par Gounod dépassent ce cadre et révèlent une amitié profonde, ainsi qu'une forte émulation artistique. Nous publions cette correspondance – dont certains passages sont connus, mais qui n'a encore jamais été éditée dans son entier – car elle permet, malgré son côté lacunaire, de reconstituer une partie de la relation des deux amis, qui a été aussi importante pour l'un que pour l'autre et a influencé leurs créations respectives, ainsi éclairées d'une lumière nouvelle.

La duchesse Colonna, née Adèle d'Affry, voit le jour en 1836 à Fribourg en Suisse – le château familial est situé à Givisiez, une bourgade à quelques kilomètres du chef-lieu – où elle reçoit une éducation digne de sa condition (dessin, aquarelle, musique).[1] Jeune fille, elle prend des cours dans l'atelier romain du sculpteur suisse Heinrich-Maximilian Imhof (1795-1869), mais est déjà attirée par l'œuvre de Michel-Ange. En avril 1856, elle épouse Don Carlo Colonna (1829-1856), duc de Castiglione-Altibrandi, qui décède à Paris de la fièvre typhoïde en décembre de la même année. Elle retourne alors à Rome afin de régler des questions de

1 Les principales biographies de la duchesse Colonna/Marcello sont : Odette D'ALCANTARA, *Marcello : Adèle d'Affry, duchesse Castiglione Colonna 1836-1879 : sa vie, son œuvre, sa pensée, et ses amis*, Genève, Éditions générales, 1961 ; Ghislain DE DIESBACH, *La Double Vie de la duchesse Colonna 1836-1879*, Pregny – Genève, Éditions de Penthes, 2015 (1ère éd. : Paris, Libraire Académique Perrin, 1988).

succession et retrouve l'atelier d'Imhof, où elle réalise sa première œuvre, le buste de son défunt mari.

En 1859, elle s'établit à Paris et loue un atelier au cousin d'Eugène Delacroix, Léon Riesener. Tout en étudiant assidûment par elle-même – sa demande, en 1861, d'entrée à l'École des Beaux-Arts a été refusée –, elle évolue alors dans un cercle mondain, fréquentant de nombreux salons. Outre Delacroix, elle noue des amitiés avec Adolphe Thiers, Victor Cousin et Gioachino Rossini. En 1861, elle fait la connaissance de Jean-Baptiste Carpeaux, travaille avec Auguste Clésinger et suit des cours d'anatomie, déguisée en homme, à l'École pratique de médecine. L'année 1863 est celle de sa présentation à l'Impératrice Eugénie, de son premier Salon – durant lequel son buste *Bianca Capello* rencontre un franc succès – et surtout du choix de son pseudonyme, Marcello en hommage au compositeur vénitien du même nom (Benedetto Marcello, 1686-1739).[2] En 1867, elle participe à l'Exposition Universelle de Paris avec notamment deux bustes de Marie-Antoinette et *La Gorgone* inspirée par un air du *Persée* (1682) de Jean-Baptiste Lully.[3]

Si la vie de la duchesse Colonna se partage entre trois pôles fixes – Paris, Rome et la maison familiale de Givisiez –, elle est également une grande voyageuse : Londres, Vienne, Budapest, ainsi que d'innombrables déplacements en France et en Italie. En outre, elle visite l'Espagne, en 1868, avec les peintres Henri Regnault*[4] et Georges Clairin*. De retour à Rome en 1869, elle produit cette année-là ses œuvres les plus importantes, entourée d'un cercle d'amis prestigieux, dont Ernest Hébert*, directeur de l'Académie de France, Franz Liszt, Gounod et le peintre Mariano Fortuny*.

Pendant la guerre de 1870 et la Commune, elle retourne vivre en Suisse et s'établit à nouveau à Paris en 1872. À cette période, des problèmes de santé la poussent à moins sculpter et à apprendre la peinture, notamment avec Léon Bonnat. Toutefois, elle voit sa toile *La Conjuration de Fiesque* refusée au Salon de 1874. Sa statue *La Pythie* prend place à l'Opéra de Paris

2 Cf. Delphine VINCENT, « Marcello et la musique : la part de l'ombre de l'inspiration ? », dans *Adèle d'Affry, duchesse Colonna, « Marcello » (1836-1879) : ses écrits, sa vie, son temps,* éds. Aurélia Maillard Despont – Michel Viegnes, Paris, Classiques Garnier, 2017, pp. 85-113 (Études dix-neuviémistes ; 32).

3 Pour plus d'informations, cf. D. VINCENT, « Marcello et la musique », *ibid.*

4 Les astérisques renvoient au glossaire en fin de volume.

en 1875 (où elle figure toujours sous l'escalier monumental), année durant laquelle elle réalise le portrait de Berthe Morisot. Elle entreprend alors de plus en plus de voyages, notamment à Cauterets et à Nice, pour se soigner. Elle décède de la tuberculose, en 1879, à Castellamare di Stabia.

La correspondance entre Gounod et la duchesse Colonna débute avec la création de *Roméo et Juliette* en 1867.[5] Si Gounod date, dans la première lettre conservée, sa rencontre avec la duchesse Colonna du 8 avril 1867, il paraît plus probable que les deux s'étaient déjà croisés dans des salons précédemment, mais qu'il considère cette journée comme décisive. En effet, ils partagent nombre d'amis, parmi lesquels Liszt et Rossini, dont Gounod fréquente le salon dès le début des années 1860, alors que la duchesse Colonna entretient, à cette période, une relation d'amitié avec le compositeur italien et connaît également Liszt.[6] Si Gounod marque d'une pierre blanche la journée du 8 avril 1867, c'est qu'elle semble avoir déclenché en lui une passion amoureuse. En revanche, la duchesse Colonna ne mentionne pas leur rencontre dans sa correspondance (du moins dans celle qui est encore existante[7]), bien qu'elle admire, déjà à cette époque, la musique de Gounod comme en témoigne une entrée de ses écrits intimes : « La musique de Gounod réveille ce côté suave et tendre du cœur, qui appartient à A. »[8] Après cette date, le nom du compositeur apparaît souvent sous sa plume, surtout dans ses missives à sa mère.

Les premières lettres de Gounod en avril 1867 sont exaltées, tempérées ensuite par une probable remise à l'ordre, mi-mai, de la duchesse Colonna.

5 Une brève biographie de Charles Gounod figure dans l'annexe 1.

6 Elle a échangé une correspondance avec les deux compositeurs ; cf. Delphine VINCENT, « 'Dal mio Fidias' : correspondances inédites de Liszt et de Rossini avec la duchesse Colonna, dite Marcello », *Annales Suisses de Musicologie*, vol. 33, 2013, pp. 99-131.

7 La correspondance générale de la duchesse Colonna a été partiellement détruite ou caviardée. Pour une histoire de l'archive, cf. Monique VON WISTINGHAUSEN, « L'histoire de l'archive Marcello », dans *Adèle d'Affry, duchesse Colonna, « Marcello » (1836-1879) : ses écrits, sa vie, son temps, op. cit.*, pp. 9-12.

8 CH, Archives de l'État de Fribourg, Papiers Marcello II.2.1.8 (1865). Les cotes d'archives sont toutes tirées de ce fonds, ainsi nous ne reporterons plus la mention « CH AEF Papiers Marcello ». La duchesse Colonna évoque le comte Rodolphe Apponyi, ambassadeur d'Autriche, dont elle était très éprise. Elle reporta plus tard sur son fils, Alexandre, des sentiments amoureux.

À cette phase succèdent de nombreuses lettres d'amitié, qui sont moins nombreuses lorsque les deux correspondants sont simultanément à Paris (une partie de 1867) ou à Rome (au début de 1869). Si l'ardeur amoureuse de Gounod semble s'être amenuisée pendant l'été 1867, il subsiste une robuste amitié entre les deux, dont le point culminant doit avoir été le séjour romain de 1869. Par la suite, les échanges s'espacent et la relation se refroidit lorsque Gounod critique *La Pythie* de Marcello en avril 1870. Le déclenchement de la guerre franco-prussienne et la fuite de Gounod, qui s'installe en Angleterre le 13 septembre 1870, contribuent également à tarir l'échange. La rencontre, le 26 février 1871, de Georgina Weldon*, une chanteuse doublée d'une aventurière, qui le retient pendant plus de trois ans à Londres, en exerçant sur lui une influence désastreuse, sonne le glas de leur relation d'amitié.

Malgré ce refroidissement, il est encore question de Gounod dans la correspondance de la duchesse Colonna, notamment avec Hébert. En outre, elle se rend au concert pour entendre ses œuvres, dont, en 1872, la création – à laquelle le compositeur n'assiste pas – des *Deux reines*.[9] Il est fort probable que les deux amis ne se sont que peu revus durant cette décennie. En effet, lorsque Gounod rentre en France en juin 1874, la duchesse Colonna y séjourne de moins en moins souvent (surtout à partir de 1876). Cependant, il est vraisemblable qu'ils se sont croisés lors de l'inauguration de l'Opéra Garnier le 5 janvier 1875, sans que cela ne figure dans leurs correspondances respectives.

L'échange que nous publions ici ne nous permet pas de reconstruire plus en détail la chronologie de leur relation. En effet, les lettres de la duchesse Colonna à Gounod ont été détruites, à l'exception de l'une d'entre elles. Gounod, marié, recevait son courrier au Théâtre-Lyrique pour plus de discrétion ; on peut donc imaginer que la destruction faisait partie de cette opération de confidentialité. Quant à la duchesse Colonna, c'est l'entier de sa correspondance générale qui a été soumise à des destructions afin de préserver sa sphère privée. Toutefois, les missives de Gounod ont subsisté en grande partie : les archives de l'État de Fribourg conservent quarante-six lettres à la duchesse Colonna et une à Hébert. Cependant, il ne s'agit

9 Elle écrivit à sa mère en novembre 1872 : « J'ai eu hier la visite de M^me^ Vigier, je vais ce soir avec elle à la répétition des deux reines, de Gounod, j'irai à son concert avec M^me^ Potocka et M^r^ Mac Call et Alphonse. » ; I.1.1.1872.42.

pas de la totalité des lettres écrites par Gounod à la duchesse Colonna, car il en évoque certaines – craignant qu'elles ne se soient perdues – qui ne figurent pas dans le fonds Marcello. Plusieurs pans de l'échange sont donc irrémédiablement perdus (outre les missives qui n'étaient jamais arrivées à leur destinataire). En revanche, il est possible d'en reconstruire certains passages, car Gounod résume ou cite des extraits des lettres qu'il reçoit de la duchesse Colonna dans d'autres missives. Enfin, le croisement avec la correspondance de la duchesse Colonna (particulièrement les lettres à sa mère, la comtesse Lucie d'Affry*), ainsi que ses écrits intimes, conservés aux archives de l'État de Fribourg, permet de reconstruire certains événements et de restituer, en partie, le fil du discours épistolier.

Toutefois, il est certain que cette correspondance à une voix donne une impression biaisée de leur relation. En effet, la duchesse Colonna semble cantonnée aux rôles de muse, puis de disciple. Si cela n'est probablement pas totalement faux – on lui connaît de nombreuses amitiés avec des hommes plus âgés qu'elle, dont elle cherche à apprendre le plus possible – il est évident que certaines déclarations de Gounod, relatives notamment à son manque d'inspiration, ont appelé des réponses encourageantes et ainsi déplacé le type de relation. En outre, il semble que ce soit elle qui ait introduit Gounod à Dante, dont elle vénérait les œuvres depuis de longues années. Son enthousiasme se communique et Gounod travaille alors à un opéra sur l'histoire de Francesca da Rimini, avant d'y renoncer, faisant face dans sa conception à ce qu'il estime être des difficultés insurmontables. Enfin, la duchesse Colonna et Hébert assistent Gounod dans sa première réalisation sculpturale, qui provoque un fou rire des trois amis.[10] Il s'agit donc d'une

10 Gounod, dont le père, François Louis (1758-1823), était peintre, était doué en dessin : « Pendant que mon père était ainsi absorbé dans sa lecture, j'étais, moi, couché à plat ventre au beau milieu de la chambre, et je dessinais, avec un crayon blanc sur une planche noire vernie, des yeux, des nez et des bouches dont mon père avait lui-même tracé le modèle sur ladite planche. Je vois cela comme si j'y étais encore, et j'avais alors quatre ans ou quatre ans et demi tout au plus. Cette occupation avait pour moi, je m'en souviens, un charme si vif que je ne doute nullement que, si j'avais conservé mon père, je fusse devenu peintre plutôt que musicien ; mais la profession de ma mère et l'éducation que je reçus d'elle pendant les années de l'enfance firent pencher la balance du côté de la musique. » dans Charles GOUNOD, *Mémoires d'un artiste*, Paris, Calmann-Lévy, 1991 (1ère éd. : 1896), p. 64.

relation qui enrichit autant l'un que l'autre et qui ne les cantonne pas aux rôles de maître-élève. En effet, il ressort de leur correspondance une affinité esthétique, perceptible dans leur enthousiasme commun pour Michel-Ange. Ils partagent également un goût prononcé pour l'Antiquité.

C'est à ce propos que, au-delà des considérations biographiques, les lettres de Gounod se révèlent être les plus intéressantes. Certes, elles présentent des éclaircissements sur la genèse de certaines de ses pièces, telles la *Marche pontificale*, *La Rédemption* et *Polyeucte*, ainsi que sur le projet avorté de l'opéra sur Francesca da Rimini, mais elles contiennent à plusieurs reprises des déclarations esthétiques. Gounod formule l'idée que pour exprimer le christianisme dans l'art, il faut sortir de l'ascétisme et parvenir à la libre volupté de l'antique (lettre du 22 mai 1867). Si l'Antiquité doit servir de modèle, même lorsque le sujet est chrétien, elle ne peut, toutefois, être exploitée telle quelle (lettre du 30 mai 1868). De manière plus générale, il convient de s'approprier les enseignements des maîtres du passé afin d'éviter la stérilité artistique et la copie pure et simple (lettre du 20 mars 1869). Il se dégage de ces missives deux couples d'idées, à savoir la question de l'étude et de la personnalité, ainsi que la disparition de la souffrance pour parvenir au rayonnement de l'amour. Si le second axiome éclaire principalement la foi de Gounod, le premier témoigne d'un principe esthétique très fort. L'étude d'un maître ne nuit pas à l'originalité de l'élève, car la personnalité est incommunicable et, par conséquent, l'enseignement reçu est impersonnel. L'imitation n'est donc pas à craindre dans le processus de formation d'un artiste, car son individualité n'est pas en danger. Une assertion que Gounod aura eu tout le loisir de méditer étant donné qu'il a réalisé de nombreux arrangements, adaptations ou harmonisations d'œuvres de compositeurs aussi divers que Bach, Grétry, Lully, Händel, Mozart, Palestrina ou Rossini.

D'ailleurs, les œuvres de Gounod font souvent montre d'un style éclectique. Dans ses opéras, il recourt régulièrement à la couleur locale. Sa première partition dans ce genre, *Sapho* (1851), contient des formules archaïsantes, que ce soit dans l'« Introduction et Marche » du premier acte ou dans les numéros chantés par Sapho, dont les célèbres stances finales « Ô ma lyre immortelle ». La composante historicisante est également présente dans la sérénade de Léandre « Est-on sage dans le bel âge » (acte II)

du *Médecin malgré lui* (1858). Dans un menuet, les cordes en pizzicato accompagnent le chanteur, qui agrémente le second couplet à la manière des maîtres français du passé. D'ailleurs, les critiques contemporaines de la création mentionnèrent souvent les noms de Lully et de Grétry et soulignèrent que Gounod avait su exploiter des couleurs archaïques et des harmonies modernes.[11] Son *Philémon et Baucis* (1860) est dans la même veine, notamment à la fin du trio « Qu'est-ce donc » de couleur lulliste, et *Cinq-Mars* (1877) achèvera d'établir sa réputation d'excellent pasticheur. La référence au menuet est également exploitée dans *Roméo et Juliette* (1867) pour le duo qui voit la rencontre des deux protagonistes (« Ange adorable », acte I), alors que le texte poétique présente la forme d'un madrigal. Le « Prologue » de cette œuvre n'est pas non plus exempt, dans ses premières mesures, de procédés historicistes.[12] Toutefois, il est évident que, dans ce cas, la copie – volontairement plus ou moins exacte – est effectuée à des fins dramatiques. Il s'agit d'un procédé de caractérisation abondamment exploité, notamment dans le genre du grand opéra.

Cependant, Gounod ne s'est pas cantonné à ces pratiques de couleur locale et d'historicisme. Dans le cadre de sa musique religieuse, il écrit des messes sur le modèle de Palestrina, dont la découverte à la chapelle Sixtine, alors qu'il était pensionnaire à la Villa Médicis, l'avait fortement frappé. Si le « Kyrie » de la *Première Messe solennelle* (1839) contient une mélodie imitée du plain-chant, les messes brèves se rapprochent plus du modèle palestrinien, comme la *Vokalmesse* (1843). Cette œuvre comprend également de brefs *corals*, présentant une mélodie tout d'abord harmonisée à la manière du choral, avant de servir de cantus firmus. La *Missa angeli custodes* (1873-74) évoque, quant à elle, le plain-chant. Enfin, l'oratorio *Mors et vita* (1885) propose un double chœur, « A custodia », à huit voix sans accompagnement, dans le style épuré de Palestrina. Cependant, la partition n'est pas dépourvue d'effets modernes, notamment les motifs par tons entiers du « Dies irae » ou

11 Cf. Steven Huebner, *Les Opéras de Charles Gounod* (trad. Alain et Marie-Stella Pâris), Paris, Actes Sud, 1994 (éd. or. : *The Operas of Charles Gounod*, Oxford University Press, 1990), p. 65.

12 Pour de plus amples analyses des opéras de Gounod, cf. S. Huebner, *ibid.*, et Gérard Condé, *Charles Gounod*, Paris, Fayard, 2009.

le chromatisme du « Pie Jesu ».[13] Là encore, le style de Gounod est souvent formé d'emprunts, d'imitations et de langage personnel, en fonction des buts et des fonctions qu'il assigne à ses pièces religieuses.

Les lettres de Gounod à la duchesse Colonna renferment donc un positionnement esthétique important quant à la notion d'imitation et d'individualité. Elles permettent d'éclairer sous un autre angle sa production, qui, de par son caractère éclectique, se trouve particulièrement confrontée à ce type de questionnement et qui souffre très certainement, du point de vue de sa réception, d'une grille de lecture calculée en fonction de ses œuvres les plus célèbres, comme le fameux *Ave Maria* sur le *Premier Prélude* de Johann Sebastian Bach.

13 Pour de plus amples analyses des messes et des oratorios de Gounod, cf. G. CONDÉ, *ibid.*, pp. 543-626 ; 503-522.

# Principes d'établissement du texte

Étant donné que les lettres de la duchesse Colonna à Gounod ont été, à l'exception de l'une d'entre elles, détruites par souci de discrétion, nous transcrivons ici les passages de sa correspondance générale, ainsi que ceux de ses écrits intimes, qui relatent des événements en lien avec Gounod, afin de compléter au mieux les lacunes de cet échange épistolier. Si une partie importante de la correspondance générale de la duchesse Colonna a été détruite ou caviardée, ce n'est pas le cas des épîtres que Gounod lui adresse. En effet, le caviardage se limite à quelques mots et nous ne pensons pas, contrairement à Ghislain de Diesbach, que les missives ont été coupées afin d'en supprimer certains passages.[14] Certes, la plupart des lettres de 1867, c'est-à-dire les plus enflammées, ne sont pas signées mais, à la lecture, elles paraissent complètes. Dans certains cas, la conclusion semble abrupte, mais elle ne figure jamais sur un bout de papier coupé et très souvent il reste une partie de feuille vierge en dessous ou à côté des derniers mots. Au chapitre des signatures, il faut relever que les dernières lettres de l'échange sont signées « Gabriel », surnom de Gounod, qui appelait alors la duchesse Colonna « Michel ».

Nous avons souhaité présenter une édition fidèle des lettres sans en moderniser l'écriture, car nous estimons que leur lecture dans leur forme originale est aisée. Nous avons donc conservé les graphies aujourd'hui obsolètes (guères, tems, etc.). Nous n'avons ni réalisé les abréviations, notamment celles fort courantes à l'époque des noms des mois (7$^{bre}$ pour septembre, etc.), ni normalisé les majuscules, dont les jours de la semaine. La graphie de Gounod ne présente généralement pas de difficultés de lecture. En revanche, la distinction entre minuscule et majuscule n'est pas aisée pour certaines lettres de l'alphabet ; le tout étant compliqué par son utilisation parfois aléatoire des majuscules après un point. En outre, nous

14 Ghislain de Diesbach, *La Double Vie de la duchesse Colonna*, *op. cit.*, p. 229.

avons conservé sa ponctuation particulière, ainsi que sa graphie parfois fantaisiste des noms propres. Quant à la duchesse Colonna, son écriture peut être beaucoup plus difficile à lire quand elle croise (afin d'économiser du papier, elle écrit en travers de la page par dessus la première couche d'écriture). Dans ces cas, nous avons traqué du mieux possible les signes de ponctuation, sans pourtant prétendre avoir réussi à tous les distinguer.

Nous avons également reconstruit les dates manquantes, qui figurent entre crochets, et restitué ce qui nous semble être l'ordre d'écriture des lettres, notamment grâce aux cachets postaux et au style qui a beaucoup évolué au fil de l'échange. Il nous a ainsi été possible d'attribuer des missives aux quatre enveloppes conservées vides. À notre sens, aucune enveloppe n'est susceptible d'avoir contenu une lettre de Gounod détruite *a posteriori*.

Quant aux astérisques, ils renvoient au glossaire en fin de volume, afin de ne pas alourdir l'ouvrage par de trop nombreuses répétitions de notes. Dans le même esprit, les cotes d'archives, qui sont toutes tirées du fonds Marcello conservé aux Archives de l'État de Fribourg, ont été abrégées : il faut sous-entendre la mention « CH Archives de l'État de Fribourg, Papiers Marcello » devant chacune d'entre elles.

Finalement, l'annotation doit beaucoup à la somme de Gérard Condé, dont les recherches ont permis de reconstituer la vie de Gounod au jour le jour ou presque, ainsi qu'à l'excellent ouvrage de Steven Huebner sur ses opéras. Si notre connaissance de la vie de la duchesse Colonna s'appuie principalement sur notre consultation de l'entier du fonds Marcello, il faut ici citer le catalogue de son œuvre sculpté réalisé par Henriette Bessis, ainsi que les travaux biographiques d'Odette d'Alcantara et de Ghislain de Diesbach.

# Les lettres de Gounod à la duchesse Colonna, complétées par des extraits de la correspondance et des écrits intimes de celle-ci

Malgré les destructions importantes apportées au corpus, la première lettre de l'échange entre Gounod et la duchesse Colonna a été conservée. Comme toutes les missives un peu exaltées que le compositeur lui adressa, elle n'est pas signée, et ce probablement par souci de discrétion.

1

Vendredi 12 avril /67.

Chère Duchesse,

Merci ! – avant tout – puisque ma bonne étoile a permis que ce mot là, qui est à lui seul un bonheur, fût le premier de la première de mes lettres –

Merci de cette bonne et chère visite, fille du Lundi 8 avril, et mère (j'y compte bien maintenant) d'une foule d'autres bonnes heures dans l'avenir.[15] En faisant à ma musique l'honneur et la joie de la considérer comme celle d'un de vos frères, vous l'avez autorisée à vous regarder comme une sœur ; elle est toute fière, toute heureuse et elle a besoin de vous dire le bien immense que vous lui avez fait. C'est dans cette invisible et toujours présente société de certains absents que la pensée jette ses plus profondes racines, et cette absolue sécurité d'un inébranlable

15 Un dessin de Marcello, *M^lle^ Block en Sapho, chez Gounod 12 avril 67*, témoigne de la visite que la duchesse Colonna lui fit ce jour-là ; cf. la reproduction dans Caterina Yvonne Pierre, *« Genius has no Sex » : The Sculpture of Marcello (1836-1879)*, Pregny – Gollion, Éd. de Penthes – Éd. infolio, 2010, p. 198.

intérieur défie tous les orages du monde passager. La seule vraie force est là et n'est que là. Si tous le savaient!… – mais l'agiot est la besogne des surfaces et les coureurs d'intérêts sont les Ogres des capitaux.
Vous m'avez montré une fois de plus que ce qu'il y a de meilleur est donné à ceux qui ne se cherchent pas, puisque je vous ai trouvée. Voilà de quoi me rendre à tout jamais reconnaissant envers mon art, et me prouver qu'il m'aime véritablement.
à demain donc cher Herz [cœur en allemand], et à bientôt ensuite: puis à toujours votre robustement dévoué.
Peut-être à Dimanche soir chez la Princesse Mathilde* si vous y allez – Et n'oubliez pas Barbedienne![16] – J'y tiens comme à la prunelle de… vos yeux –
Ce sera bien gardé, bien regardé, et bien aimé.

Lettre non signée
*Autogr.* : I.2.Gounod.1

Cette rencontre avec Gounod, ainsi que la lettre reçue, ne fut probablement pas indifférente à la duchesse Colonna qui en recopia un extrait dans une épître du 23 avril 1867 à Alexandre Apponyi*. Leur correspondance ayant également été soumise à la destruction ou au caviardage, il n'en subsiste malheureusement qu'une copie partielle effectuée par Hervé de Saint-Gilles, neveu de la duchesse Colonna, et agrémentée de ses commentaires (le passage entre crochets). Cette missive témoigne d'une identité de vues de la duchesse Colonna et de Gounod:

> Voici ce que m'écrivait, il y a peu de jours, l'auteur de Faust et qui s'adapte très-bien à une de mes pensées. «En faisant à ma musique l'honneur et la joie de la considérer comme celle d'un de vos frères, vous l'avez autorisée à vous regarder comme une sœur, elle en est toute fière, toute heureuse et elle a besoin de vous dire le bien immense que vous lui avez fait. C'est ds. cette invisible et toujours présente société de certains absents que la pensée jette ses plus profondes racines et cette absolue sécurité d'un inébranlable intérieur défie ts. les orages du monde

16 Industriel français, Ferdinand Barbedienne (1810-1892) fut connu pour sa fonderie de bronze de reproduction d'art.

passager. La seule vraie force est là et n'est que là. Si tous le savaient!.... Mais la plupart des humains… [suit une longue et belle description du bonheur de l'artiste qui trouve ds. le partage de ses impressions l'accroissement et la multiplication, et dont le trésor idéal est à l'abri des vicissitudes de l'existence commune, à l'abri de l'avarice, qui ignorant tout le bonheur de donner engendre toute la peur de perdre.][17]

Gounod, fort épris, lui écrivit le lendemain une nouvelle lettre. Nous optons pour cette datation en raison de son style et parce qu'il mentionne avoir espéré rencontrer la duchesse Colonna (un écho au « à demain » de la missive précédente). En outre, elle entre parfaitement dans une enveloppe – conservée vide sous une autre cote – postée le 13 avril 1867. Il est probable que Gounod fasse allusion à une visite à l'Exposition internationale où la duchesse Colonna exposait des sculptures sous le pseudonyme de Marcello.

## 2

[13.04.1867]

Bravo, chère grande et noble artiste! –
c'est jeune; c'est ardent; c'est fier! –
Si je n'ai pas rencontré la source, comme je l'espérais, j'ai vu une partie de son fleuve et j'en ai trouvé les eaux limpides et profondes. ah! certainement on se parle à travers ses œuvres! certainement on se manifeste et on se communique dans cette intime confidence de ses aspirations, confidence si visible et tout à la fois si secrète que son plus grand honneur et son plus beau privilège sont de demeurer cachée à quiconque n'a pas l'oreille faite pour l'entendre – à nous artistes, à nous ce colloque dont les importunes clameurs de la dispute ne peuvent atteindre ni troubler le charme et la paix! à nous artistes, ces étreintes dans les bras du maître dont rien ni personne ne peut nous séparer! La maladie peut me ravir la santé: le sort, ma fortune: la mort, ceux

17 II.2.2.3.83.

que j'aime : la vie et ses déceptions, le cœur de mes amis : – mais cet amour d'admiration pour quiconque aime ce que j'aime et admire, rien ni personne ne peut l'atteindre ni le troubler ! – oui, nous sommes des heureux, et nous n'avons pas le droit de nous plaindre de nos souffrances sans être des ingrats : car nous sommes riches d'une richesse que rien ne peut tarir, parce que la source en est intarissable. Chose étrange ! tandis que celui qui ne donne que sa bourse divise ce qu'il donne en le partageant, celui qui donne son cœur et son âme trouve dans le partage l'accroissement et la multiplication ! et je l'éprouve en ce moment avec une clarté d'évidence et une puissance d'émotion qui tient de la béatitude ! au lieu et à la suite du ruisseau qui se donne le fleuve se précipite, et à la place du fleuve, un océan. qui sait cela ne veut plus que se donner, et se trouve plus riche de donner que de recevoir ! qui sait cela est à l'abri des voleurs ! qui sait cela est à l'abri de l'avarice, laquelle, ignorant tout le bonheur de donner, engendre toute la peur de perdre ! qui sait cela, enfin, sait la vie et la foi et l'amour ! qui sait cela commence à respirer l'air de l'infini et se mettrait volontiers à genoux pour dire Merci ! – ah ! je savais bien que ce mot là – (mon premier mot) – était un bonheur ! Cela aussi est bien une divine Incarnation, car c'est une éclatante conscience de la vie renouvelée ! c'est bien là l'homme nouveau, aussi incompréhensible pour qui n'y a point passé que lumineux et simple pour qui l'a une fois éprouvé – Voyez-vous ? cette terre n'est pas le lieu des possessions, hélas ! cette suprême et interminable félicité là est réservée à quelque autre région de cette vie que vous nommez éternelle et qui ne doit pas finir !… mais, si douloureuse qu'elle soit, il ne faut pas la maudire car elle est le lieu des germes, des éclosions, des espérances, et des divines fiançailles !
c'est l'incomparable Duo qui se commence ici bas et qui s'épanouit pour ne plus finir ! La mort est la dernière modulation qui se résout sur la tonique du concert éternel –

Lettre non signée
Enveloppe avec cachet postal (Paris : 13-04-67) et adresse :
Duchesse M. Colonna./1, Rue Bayard./Champs Elysées./Paris.
*Autogr.* : I.2.Gounod.11
*Enveloppe* : I.2.Gounod.49

L'évocation du Salon dans la lettre suivante permet de savoir qu'elle fut rédigée après le 15 avril 1867, date à laquelle l'Exposition annuelle des Beaux-Arts ouvrit ses portes. Nous pensons qu'elle fut écrite le jeudi 18 avril (le jeudi 25 avril semble moins probable à cause de la création imminente de *Roméo et Juliette* qui occupait le compositeur, le 2 mai ne paraît pas non plus convenir au vu du reste de la correspondance et le ton est celui des missives antérieures au 9 mai).

## 3

Jeudi – [18.04.1867]

Eh bien, la voilà, cette lettre, puisque vous la désirez : – mais il y manque l'interlocuteur, l'alter ego, l'autre moi, cet Ewige Weiblich dont parlait Goethe –[18]
J'ai éprouvé hier, au Salon, une impression bien particulière. Cette manière de diversité criante des œuvres exposées va jusqu'à la cacophonie : ce n'est plus un concert, c'est un charivari ; chacun chante dans le même endroit sur un ton différent. Je ne sais si le diapason où je vis maintenant est pour beaucoup dans cette sensation pénible : je le crois. quel singulier et bienheureux changement ! Je me croyais un homme et je me retrouve enfant : – je ressemblais à quelqu'un qui rame, qui nage, qui fait un effort pour avancer, et voici que maintenant il me semble être porté par un vaste courant dont je ne vois ni ne cherche les bords, mais qui me soutient et m'entraîne où il veut ! et je sens que je veux ce qu'il veut, et cet état qui autrefois m'aurait effrayé m'est aujourd'hui

18 Référence aux vers conclusifs du *Faust II* de Goethe : « Alles Vergängliche/Ist nur ein Gleichnis ;/Das Unzulängliche,/Hier wird's Ereignis ;/Das Unbeschreibliche,/Hier ist's getan ;/Das Ewig-Weibliche/Zieht uns hinan. » dans Johann Wolfgang von Goethe, *Faust: zweiter Teil*, Aarau, H.R. Sauerländer & Co., [ca 1946], p. 237 ; « Toute chose périssable est un symbole seulement, l'imparfait, l'irréalisable ici devient événement ; ce que l'on ne pouvait décrire ici s'accomplit enfin et l'Eternel Féminin toujours plus haut nous attire. » dans Johann Wolfgang von Goethe, *Faust I et II* (trad. Jean Malaplate), Paris, GF Flammarion, 1990, p. 497.

une douceur incomparable : c'est comme si je marchais sur l'eau ; c'est comme si j'avais vu un miracle. Si Saint-Pierre avait été dans cet état, il n'aurait pas eu peur d'être submergé ![19]
Allons, adieu ! – non : – pas adieu : – bonjour !

Lettre non signée
*Autogr.* : I.2.Gounod.6

Les lettres suivantes de Gounod sont liées à la création de *Roméo et Juliette*, qui fut ajournée à de multiples reprises. Elle eut finalement lieu le 27 avril 1867 au Théâtre-Lyrique avec Caroline Miolan-Carvalho* et Pierre-Jules Michot dans les rôles-titres, sous la direction d'Adolphe Deloffre.[20] Ce fut un immense succès, qui vit cent deux représentations dans l'année.

Miolan-Carvalho, interprète de nombreuses œuvres de Gounod – dont l'héroïne du *Faust* lors de sa création en 1859 – réunit également le compositeur et Marcello, qui avait réalisé en 1866 un buste de *Marguerite* de Goethe pour lequel elle servit de modèle. Certains auteurs ont affirmé que Gounod l'avait conseillée dans cette réalisation, toutefois, il n'en existe aucune preuve dans la correspondance.[21]

19 Allusion à la marche sur les eaux de Jésus et à la peur des apôtres (Évangile selon saint Matthieu, 14 :22-33).

20 Pierre-Jules Michot (1832-1896), ténor français, qui chanta à l'Opéra entre 1859 et 1865, puis au Théâtre-Lyrique. Adolphe Deloffre (1817-1876), chef d'orchestre et violoniste français, créa plusieurs opéras, dont ceux de Gounod et de Georges Bizet.

21 Cf. Henriette Bessis, *Marcello sculpteur*, Fribourg, Musée d'art et d'histoire, 1980, pp. 124-125 ; Ghislain de Diesbach, *La Double Vie de la duchesse Colonna*, *op. cit.*, p. 225.



**Im. 1** : Marcello, *La Marguerite de Goethe*, marbre, 1866, Fondation Marcello (dépôt au Musée d'art et d'histoire Fribourg), © MAHF / Primula Bosshard

La lettre suivante n'est pas datée, mais l'évocation de la semaine sainte permet de la situer temporellement. Étant donné que Gounod évoque trois jours, dont mardi indiqué tel quel et non demain, la missive date au plus tard du dimanche de Pâques, qui eut lieu le 21 avril 1867. Dès lors, il est fort probable que la missive ait été écrite le samedi 20 avril, car elle entre dans une enveloppe, conservée seule sous une autre cote, postée ce jour-là.

## 4

[20.04.1867]

Chère Duchesse,

Ce n'est décidément pas Mardi [23 avril] que mon Isaac montera sur le bûcher, attendu que le bûcher n'est pas encore prêt. – Et Dieu veuille qu'un ange providentiel se trouve là au moment du sacrifice pour prévenir l'immolation ! …[22] Il est possible que notre 1ère ait lieu Jeudi [25 avril] : mais en tout cas, je ne crois pas que ce soit plus tard que Samedi [27 avril].

– Je suis crucifié en ce moment par un clou monstrueux : voilà près d'un an que cette petite persécution me dure et je voudrais bien en voir la fin –[23]

22 Référence à la Genèse (22 :1-19) dans laquelle Dieu demande à Abraham d'offrir son fils Isaac en holocauste. Sur le bûcher, ce dernier se voit épargné grâce à l'intervention d'un ange. Par cette allusion, Gounod souhaite le succès à *Roméo et Juliette*.

23 Gounod fit allusion à ce clou dans une lettre à Édith de Beaucourt* du 14 janvier 1866 : « Un nouveau clou vient de se déclarer dans des régions dont je me refuse absolument à vous désigner la topographie. » cité par G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 138. Élu à l'Institut le 12 mai 1866, Gounod composa alors pour son ami Alaux un poème qui s'achève ainsi : « J'ai des clous au derrière, et ma muse oppressée/Ne rend point à mon gré le fond de ma pensée !…/Tu m'en excuseras, te disant qu'après tout/Lorsque le cul va mal, la tête est vite à bout ! » cité par G. Condé, *ibid.*, p. 139.

Dieu vous garde d'une pareille visite ! – . même en semaine sainte !
Bien affectueusement à vous,
Ch. Gounod.

Enveloppe avec cachet postal (Paris : 20-04-67) et adresse :
Duchesse Colonna./1, Rue Bayard –/Champs-Elysées –/Paris.
*Autogr.* : I.2.Gounod.2
*Enveloppe* : I.2.Gounod.49

Le billet suivant semble avoir été écrit en toute hâte : au crayon et avec mention sur la page de gauche de la destinataire (« Duchesse Colonna – »). Les plis du papier indiquent qu'il a été déposé ainsi – voire composé – au domicile de la duchesse Colonna, afin de lui annoncer la création imminente de *Roméo et Juliette*.

5

Samedi 27 avril /67.

C'est ce soir – Cela n'a été décidé qu'hier à minuit –
Ne me manquez pas ! – il me faut des cœurs pour vaincre, et le vôtre vaut bien un Général.

Lettre non signée
*Autogr.* : I.2.Gounod.3

La duchesse Colonna assista à la création de *Roméo et Juliette* le 27 avril 1867. La lettre suivante date du lendemain. Gounod y évoque non seulement l'opéra qui vient de voir le jour mais aussi celui qui naîtra grâce à elle, c'est-à-dire le projet, avorté, d'un opéra d'après l'histoire de Francesca da Rimini.

6

Dimanche 28 avril /67
Minuit –

Vous le voyez bien que vous me portez bonheur ! – Dès que je vous ai aperçue, j'ai senti que la partie était gagnée. Il y a des étincelles décisives en ce monde ! – Je reviens de la Rue de Courcelles où vous n'étiez pas : – mais je tiens votre lettre adorable qui a voulu vous remplacer et qui me reste comme un talisman.[24] Croyez-vous que je sois un heureux ! J'irai vous le dire des deux mains, des deux yeux, de tout mon cœur et de toute mon âme. Et puis, maintenant que Juliette est née sous vos yeux, il faut que j'aille vous entretenir de ce qui naîtra sous ce rayon que vous êtes et que j'ai reçu et qui ne me quittera plus. Oui, ce nouvel être sera bien à vous ; il viendra de vous, et ce sera pour lui toute justice et toute joie d'y retourner comme à sa source. C'est toujours cette même éternelle et intarissable vie de l'amour que je vais exprimer : mais vous verrez à quel point agrandie et, jusques dans quelle mesure même, victorieuse et immortalisée ! Ce sera, je le sais, la première tentative de ce genre ; mais, à votre main, je ne la crains pas : les compagnons des hautes cimes sont rares ! quand on a le bonheur ineffable d'en avoir rencontré un, il faut lui garder à toujours la foi des horizons et l'immortelle amitié des sommets ! Les grandes étreintes se consacrent sur les hauteurs ; et quand on a écouté ensemble et respiré ensemble le silence et l'air libre des grandes montagnes on est entré dans l'union indissoluble ! –
ah ! si vous saviez avec quel transport je vous renvoie d'ici tout ce qui m'arrive de témoignages de sympathie, et combien vous m'avez appris la seule raison d'en être heureux ! C'est la folie de l'expropriation volontaire ! C'est la Richesse de la dépossession ! – ah ! merci ! merci ! je n'en finirai jamais de vous le dire ! –
Voici une petite branche de lilas blanc : c'est la première fleur qu'ait reçue ma Juliette : voulez-vous la garder jusqu'à ce que je vous en offre

24 Entre 1857 et 1870, la princesse Mathilde* habita un hôtel particulier à l'emplacement actuel des n[os] 22-28 rue de Courcelles.

une de celles que vous aurez semées vous même – car je ne vous offrirai plus désormais que celles là, les dons de vos propres mains –[25]

Lettre non signée
Enveloppe non affranchie adressée à :
Duchesse Colonna. [au crayon alors que la lettre est écrite à la plume]
Branche de lilas séché dans le courrier
*Autogr.* : I.2.Gounod.4



**Im. 2** : Lettre de Charles Gounod à la duchesse Colonna, 28 avril 1867, branche de lilas séché, CH AEF Papiers Marcello I.2.Gounod.4

La lettre suivante n'est pas datée, mais au vu de son ton exalté et de la référence à la future composition de Gounod d'après Dante, elle doit avoir été rédigée début mai. Elle entre dans une enveloppe – conservée sous une autre cote – postée un 1er mai d'une année indéterminée. Toutefois, seules les missives de 1867 ne sont pas datées, ce qui nous conduit à imaginer que le cachet postal indiquait cette année-là. Dès lors, la soirée d'hier évoquée par Gounod est la représentation de *Roméo et Juliette*, donnée le 30 avril au Théâtre-Lyrique.

25 Cette branche aurait été reçue par Caroline Miolan-Carvalho*, la cantatrice qui chantait Juliette ; cf. Ghislain de Diesbach, *La Double Vie de la duchesse Colonna*, *op. cit.*, p. 228.

## 7

[1.05.1867]

Que puis-je vous envoyez d'ici, si ce n'est ma soirée d'hier ? – vous savez bien qu'il n'y a plus une joie qui puisse être mienne si elle n'est vôtre d'abord ! – c'est là désormais et pour toujours le passeport de mon bonheur – Me voici maintenant dans votre… dans notre bien-aimé Dante ! –

Dante ! – qui avec vous me montre Francesca ![26] Dante à qui je vais dire maintenant altissimo Poeta comme il le disait à son guide dans les régions immortelles ![27] Dante dont je vais écouter les ordres et ne plus quitter la main ! Dante avec qui je vais pouvoir désormais vous nommer à toute heure des jours et des nuits, vous ma Francesca, ma Beatrix ![28] vous en qui j'aime tout jusqu'à Gorgone* ! vous qui avez bien le droit de me donner tous les calvaires pour les heures de Thabor que je vous dois ![29]

ah ! je défie quoi que ce soit d'être de la douleur pour moi si ce n'est ce qui en serait une pour vous, mon adorée amie ! on ne hait pas sa créature, et vous m'avez tellement créé que je ne trouve plus en moi que ce qui me vient de vous ! – ô chère bien-aimée ! Francesca vous portera-t-elle un écho de tout ce que votre image chante en moi ! Si

26 Référence au chant V de *L'Enfer* de *La Divine Comédie* dans lequel Dante raconte l'histoire des amants Francesca da Rimini et Paolo Malatesta.

27 Allusion au chant IV, vers 80, de *L'Enfer* de *La Divine Comédie*, dans lequel une voix s'élève alors que Dante et Virgile arrivent dans le premier cercle (les limbes) : « Onorate l'altissimo poeta ;/l'ombra sua torna, ch'era dipartita » ; « Honorez le très haut poète ; son ombre est revenue, qui nous avait quittés. » dans DANTE, *La Divine Comédie : l'Enfer* (trad. Jacqueline Risset), Paris, Flammarion, 1992 (1ère éd. : 1985), pp. 52-53.

28 Si Francesca et Paolo sont le symbole de la passion amoureuse, malgré le fait que leurs amours interdites les conduisent à la damnation éternelle, Dante a fait de Béatrice (aussi appelée Beatrix) sa muse. Elle apparaît dès le chant II, vers 53, de *L'Enfer* de *La Divine Comédie* et sera son guide au Paradis, puisque Virgile n'y a pas accès. Elle figure également dans sa *Vita nuova*.

29 Thabor (ou Tabor) est un mont de Galilée. Dans la tradition chrétienne, il est associé à la transfiguration.

faible qu'il soit, ah ! que je sache l'entendre et le transmettre, et je vous aurai donné le sang de mon âme dans lequel il faudra bien que vous retrouviez le sang de votre cœur –

Voici qu'on ouvre cette porte derrière laquelle je viens d'être seul un moment, et l'on m'arrache à vous, – mais on ne vous arrache pas à moi ! Cela, je vous l'ai dit, et je vous le dirai jusqu'au bord de cette vie, rien ni personne au monde ne le pourront faire ! Je sais une chose, c'est que si les âmes s'ouvrent et se déploient au sortir de ce pauvre ici bas, c'est la vôtre qu'on trouvera enveloppée dans la mienne, comme celle de Francesca dans celle de Paolo.[30]

Marcello ! Marcello !
Tu se' lo mio maestro ! –[31]

Lettre non signée
Lettre sur papier à en-tête :
*Théâtre-Lyrique Impérial.*
Enveloppe avec cachet postal (Paris : 01-05-?) et adresse :
Duchesse Colonna –/1, Rue Bayard –/Champs Elysées –/Paris
*Autogr.* : I.2.Gounod.13
*Enveloppe* : I.2.Gounod.49

30 Dante écrit dans le chant V, vers 73-75, de *L'Enfer* de *La Divine Comédie* : « I' cominciai : 'Poeta, volontieri/parlerei a quei due che 'nsieme vanno,/e paion sí al vento esser leggeri.' » ; « Je commençai : 'Poète, volontiers je parlerais à ces deux-ci qui vont ensemble, et qui semblent si légers dans le vent.' » dans Dante, *ibid.*, pp. 62-63. L'iconographie a souvent représenté les ombres de Francesca et Paolo enveloppées l'une par l'autre. Pour ne citer que quelques exemples contemporains de Gounod et d'artistes évoluant dans son cercle d'amis, ainsi que celui de la duchesse Colonna : *Les Ombres de Francesca da Rimini et de Paolo Malatesta apparaissent à Dante et Virgile* (1822) d'Ary Scheffer, qui travailla sur le sujet jusqu'à la fin de sa vie et *L'Âme de Paolo et Francesca* (1857) de Gustave Doré. D'une autre manière, Eugène Delacroix avait traité le sujet dans *Paolo et Francesca* (env. 1824-25).

31 Citation de l'adresse de Dante à Virgile au chant I, vers 85, de *L'Enfer* de *La Divine Comédie* : « Tu se' lo mio maestro e 'l mio autore,/tu se' solo colui da cu' io tolsi/lo bello stilo che m'ha fatto onore. » ; « Tu es mon maître et mon auteur tu es le seul où j'ai puisé le beau style qui m'a fait honneur. » dans Dante, *ibid.*, pp. 28-29.



**Im. 3** : Marcello, *La Gorgone – Méduse*, marbre, 1865, Musée d'art et d'histoire Fribourg, © MAHF / Primula Bosshard

## 8

Vendredi – Minuit – [3.05.1867]

Il me semble qu'il y a mille ans que je ne vous ai vue, ma bien aimée amie! – Que sera-ce quand il faudra endurer Munich! – et la Suisse![32] – Et quoi encore? – Dieu le sait! – J'étouffe à croire que ma poitrine va s'ouvrir .. – mais non: – et alors je sens que cette mort de chaque moment est la seule grandeur de la vie puisqu'elle seule apprend ce que c'est que d'aimer! –
oui, j'aime! et je veux aimer plus encore, puisque chaque minute me révèle que plus encore est possible, et que je ne vis plus que de cette inépuisable alternative de souffrance et de bonheur – oui, Soyez bénie! Soyez la plus heureuse des femmes comme vous en êtes la plus adorée! ô Dante! Mon Dante chéri! tes tortures et tes joies n'ont plus rien à m'apprendre, et je les sais comme ton frère! et je les aime avec ivresse! –

32 La duchesse Colonna quitta Paris le 9 mai. Elle se rendit à Munich – en passant par Stuttgart – puis à Vienne. Elle fut de retour dans la capitale française début juillet. Dans un brouillon de lettre à un destinataire inconnu, elle raconta son séjour munichois en ces termes: « Je suis depuis hier à Munich, tout enchantée de ce panthéon élevé à toutes les gloires allemandes grecques et romaines. Il est assez curieux de passer ainsi à 24 heures de distance de la cité moderne par excellence, celle où se font les grandes expériences de la civilisation, à cette demeure tranquille, vouée à une sorte de contemplation rétrospective, ou Léonidas [roi de Sparte du V^e^ siècle av. J.-C.] et les Wittelsbacher [la maison de Wittelsbach régnait sur le royaume de Bavière] sont aussi familiers partout aux yeux et aux oreilles qu'ils sont oubliés ailleurs. Quel singulier effet vous produit cette inertie du reste du monde dès qu'on est sorti de Paris ou de Londres. Et que pensent ces gens d'être ainsi toujours à la remorque, et comme des traînards. Franchement ils ne nous doivent point aimer, et cependant pour eux, quel moyen de sortir de cette infériorité relative. Ils se rattrapent sur un peu d'orgueil militaire, et une vie matériellement plus douce que celle des peuples qui les devancent en toutes autres choses. On voit ici très bien aussi ce que peut la volonté, l'ambition d'un monarque de se créer une renommée de patron des lettres et des arts, cet effort produit des résultats considérables, par la masse des connaissances répandues, la convenance et l'élévation d'un [la suite de la lettre est déchirée] »; I.4.9. La duchesse Colonna résida en Suisse, à Fribourg, entre octobre 1867 et janvier 1868.

Ô mon cher 8 avril ! 12 avril ! mes heures de naissances à la véritable vie ! –
Chère maison que j'ai revue aujourd'hui, et devant laquelle je passerai bientôt sans y entrer ! .. –[33]
avez-vous consolé l'amie dont la peine vous affligeait ? J'y pense autant qu'à vous-même puisqu'elle habite votre cœur –
on ne pourra donc pas au moins vous écrire à Munich pour vous dire ce que l'on fait – ce que l'on devient ? –

Lettre non signée
Enveloppe avec cachet postal (Paris : 04-05-67) et adresse :
Duchesse Colonna –/1, Rue Bayard –/Champs-Elysées –/Paris.
Brin de bruyère séché contenu dans le courrier
*Autogr.* : I.2.Gounod.5



**Im. 4** : Lettre de Charles Gounod à la duchesse Colonna, 3 mai 1867, branche de bruyère séchée, CH AEF Papiers Marcello I.2.Gounod.5

33 Il s'agit du domicile de la duchesse Colonna, situé 1, rue Bayard* à Paris.

Marc. I. 2. Gounod. 5

Vendredi — minuit —

Il me semble qu'il y a mille ans
que je ne vous ai vue, ma bien aimée
amie ! — que sera-ce quand il
faudra endurer Munich ! — et la Suisse ! —
Et quoi encore ? — Dieu le sait ! —
J'étouffe à croire que ma poitrine va
s'ouvrir .. — mais non : — et alors
je sens que cette mort de chaque
moment est la seule grandeur de
la vie puisqu'elle seule apprend ce que

**Im. 5** : Lettre de Charles Gounod à la duchesse Colonna, 3 mai 1867, CH AEF Papiers Marcello I.2.Gounod.5

Il semble que l'ardeur de Gounod poussa la duchesse Colonna à lui imposer un ultimatum, dont nous ne conservons pas la trace, mais uniquement la réponse du principal intéressé. Bien que non datée, la lettre suivante fut écrite avant le 9 mai 1867, car elle contient une allusion au voyage d'étude (Stuttgart, Munich et Vienne) que la duchesse Colonna entreprit justement ce jour-là. La missive a très certainement été envoyée entre le dimanche 5 mai et le mardi 7 mai, avec une forte probabilité pour cette dernière date.

# 9

[7?.05.1867]

Chère amie,
Je reviens de l'exposition où j'ai rencontré Madame votre Mère qui m'a appris que vous étiez souffrante et retenue à la maison –[34] Je me suis donc imposé de ne pas ajouter à votre fatigue en allant vous voir, et j'ai chargé votre maman de vouloir bien vous remettre les 2me et 3me tomes de Dante que j'avais le projet de vous porter moi-même –[35] Faut-il que je réponde ici à l'ultimatum que vous m'avez posé ? – Le dois-je ? – Est-ce mal ? je ne le pense pas – je vous dois la Vérité : ma plus grande peine venant de vous serait d'être mal connu et mal jugé. vous voir – mais ne plus vous aimer – non. vous aimer – mais ne plus vous voir – oui. me fermer votre maison plutôt que vous fermer mon cœur – oui, oui, mille fois – vous perdre en vous arrachant moi-même de moi, c'est là réellement vous perdre ! ni personne ni vous-même ne l'obtiendra pas. J'aime mieux mille fois souffrir de vous aimer que ne plus souffrir en ne vous aimant pas. Je chercherai la société des martyrs : il n'en manque pas ; elle est trop belle pour me donner tort, et trop noble pour que je ne trouve pas encore quelque bonheur à la rechercher. Et vous, sans doute, vous trouverez beaucoup de faiblesse dans ma sincérité ; mais j'espère que la Vérité me fera pardonner : la

34 L'Exposition universelle de 1867 se tint du 1er avril au 3 novembre à Paris au Palais du Champ de Mars. Marcello y exposa, dans la section réservée aux États Pontificaux, les bustes *La Marguerite de Goethe* (1867), *Femme transtévérine* (1867), *La Gorgone** (1865), *Bianca Capello* (1863), *Ananké* (1867), *Marie-Antoinette à Versailles* (1866) et *Marie-Antoinette au Temple* (1866). La mère de la duchesse Colonna était la comtesse d'Affry* (1816-1897), née Lucie de Maillardoz.

35 Il s'agit très probablement du *Purgatoire* et du *Paradis* de *La Divine Comédie*. L'inventaire de la bibliothèque de la duchesse Colonna, réalisé par Marilyn Grandjean-Felchlin, comprend *Le Paradis* dans la traduction de Louis Ratisbonne (1859) dans une édition des frères Michel Lévy de 1865. Elle recèle également le premier tome de *La Divina Commedia* parue dans la Biblioteca poetica italiana, publiée par A. Buttura à Paris en 1829.

Vérité passe avant tout. – Il se peut, parait-il, que vous ne partiez pas demain – peut-être sera-ce Jeudi [9 mai] – Est ce trop vous demander de deux lignes d'adieu ? –
Partout et toujours – vous le savez, mon amie, c'est ma seule manière de penser à vous – J'espère que vous ne m'oublierez jamais tout-à-fait – Je dine demain chez un ami avec Mme A. Craven, dont je lis, en ce moment, le Récit d'une sœur.[36] vous connaissez cela, bien certainement : sinon, lisez-le –
Toujours à vous –

Lettre non signée
Enveloppe avec cachet postal illisible et adresse :
Duchesse Colonna –/1, Rue Bayard –/Champs-Elysées –
*Autogr.* : I.2.Gounod.12

Cette lettre dut convaincre la duchesse Colonna d'un apaisement chez Gounod, la conduisant à le rencontrer longuement le mercredi 8 mai 1867. Toutefois, cette journée, loin d'atténuer ses ardeurs, déchaîna un nouveau flot épistolier exalté dans les trois jours qui suivirent.

## 10

Dans la nuit de Jeudi à Vendredi 10 mai 1867

Mon amie bien aimée, je reviens du théâtre où je n'ai entendu, toute la soirée, que le roulement du convoi qui vous emporte.[37] Il est une heure du matin : depuis 8h½, quelle distance parcourue déjà ! que vous voilà loin de cette chère petite rue Bayard* ! et pourtant je sens que

36 Il s'agit du *Récit d'une sœur : souvenirs de famille* recueillis par Mme Augustus Craven (née Pauline de La Ferronnays, 1808-1891), qui avait été republié (5e édition) à Paris chez Didier et Cie Libraires-Éditeurs en 1867. Ce livre, datant de 1866, connut un immense succès et fut réimprimé plus de vingt fois entre sa date de parution et 1883.

37 Le jeudi 9 mai, Gounod assista à une représentation de *Roméo et Juliette* au Théâtre-Lyrique.

vous n'êtes pas plus loin de moi : j'ai gardé de vous ce qui triomphe des distances, cette union impérissable au fond de laquelle meurt toute séparation. oh ! la belle œuvre que vous avez faite, mon amie ! vous m'avez laissé dans l'âme un livre plus beau que tous ceux que j'ai lus et que je lirai jamais : vous avez créé pour moi un pays plus enchanteur que tous les pays, si beaux pourtant, qu'il m'a été donné de voir ! Je vis maintenant au sommet d'un panorama si beau, si lumineux, si vaste, si éclatant que je n'en puis encore apercevoir l'étendue et la splendeur qu'à travers un trouble délicieux et un frémissement divin ! quelles heures vous m'avez faites ! vous y avez jeté des mondes, et les joies qui me remplissent et m'inondent sont confuses et pressées comme les étoiles au plus profond du ciel.
oh ! oui ! Merci ! éternellement merci de cet infini que vous m'avez ouvert, de cette vie que vous m'avez apprise et révélée ! Je voudrais parfois tenter de vous le dire et je m'arrête ; que peut apprendre à celui qui donne celui qui reçoit ! – En ce moment même, si vous pouviez deviner mon bonheur ! Si vous pouviez savoir ce que sont pour moi ces paisibles heures de profond silence où tout dort, et où je veille près de vous ! Si je pouvais me dire que vous reposez, que vous dormez ! hélas ! avec cette incommode installation de nuit que vous offrent les chemins de fer, je crains bien que vos chers yeux ne se ferment guères plus que les miens qui ont au moins la joie de lire ce que mon cœur vous dit tout bas en ce moment – Maintenant que vous voilà loin de moi pour quelques tems, je puis vous le dire, j'ai passé par un mois de douleurs que je n'aurais pas cru possibles et dont j'ai craint d'avoir peur, moi qui pourtant n'aime guères ceux qui craignent de souffrir ! Ma nouvelle vie a commencé comme quelque chose qui ferait mourir si cela durait toujours ! Mais combien je bénis aujourd'hui cette souffrance, et combien je sens que je vous aimerais moins si je ne l'avais pas connue ! De ce tombeau de quelques jours est sorti le rayonnement de toute ma vie ; et j'éprouve une si pleine et si absolue conformité de ma volonté à la vôtre que je ne sais plus s'il me sera jamais possible d'avoir un désir que vous n'ayez pas ! – Vous rappelez-vous ce que Cicéron disait de la simple amitié ? il la définissait un Consentement de part et d'autre, un Commun accord : que dirai-je donc, moi, de

ce qui est tellement au dessus de l'amitié de Cicéron! –[38] Ces heures divines que je passe près de vous en ce moment, est-ce que vous n'en remplissez pas toutes les minutes, toutes les secondes! ah! c'est bien plus qu'un Consentement, cela! c'est une étreinte de tout mon être, et une possession tellement simultanée des heures qui se suivent que je n'en sens plus ni la fuite ni la succession! Je perds en vous le sentiment de la durée! N'ai-je pas raison de ne plus me reconnaître, et n'ai-je pas le véritable sens de l'autre vie, puisque déjà celle ci n'est plus la même pour moi? – quel silence! – il est deux heures! – quelle harmonie, quelle paix dans ma chère solitude! Comme je sens que je n'y suis pas seul! et comme je suis plus seul quand je n'y suis pas! – oh! le divin mystère que ce recueillement dans lequel je possède ma vie entière et l'amie bien-aimée qui en est la source et l'âme! Merci! car je ne sais plus que ce mot là! Merci de tout ce que je sens en moi par vous et pour vous! Merci d'être devenue l'âme de mon âme et plus moi que moi-même! – ah! si je pouvais changer en un lit bienfaisant ce dur et brutal wagon qui vous secoue et que j'entends toujours, toujours, et que j'entendrai jusqu'à ce qu'il soit à Stutgard [Stuttgart]! – Misère de l'impuissance humaine! Je sais bien pourtant que si je m'y trouvais, il me semblerait bien doux! – N'est-ce pas, vous m'écrirez si vous avez souffert de ce voyage? Je veux en souffrir aussi –

Lettre non signée
*Autogr.* : I.2.Gounod.7

Bien que les Archives de l'État de Fribourg les conservent sous deux cotes différentes, il est probable que les lettres 10 et 11 ont été postées dans un même courrier. En effet, Gounod mentionne dans la missive suivante que « [sa] lettre pour Munich est empostée ».

38 « L'amitié est une entente, au sens fort, sur les choses humaines et divines; entente nourrie d'affection. [...] En outre – et là réside l'essence même de l'amitié –, nos goûts, nos inclinations et nos grands principes s'accordaient à merveille. » dans CICÉRON, *L'Amitié: Laelius, de amicitia* (trad. Christiane Touya), Paris, Arléa, 1991, pp. 25-26; 22.

## 11

Vendredi, 3 h – [10.05.1867]

Je me suis endormi à 5 h, cette nuit, en vous parlant encore ; insensiblement, mes yeux se sont fermés en regardant les vôtres, ainsi qu'ils feront le jour de leur dernier sommeil. à mon réveil, je les ai retrouvés, ces deux chers yeux, toujours là devant moi. Savez-vous que c'est trop facile d'être fidèle à de pareils souvenirs ! Comment tomber quand on se sent porté par de semblables mains ! quels doux et attrayants devoirs vous m'avez créés ! Savez-vous bien que ce bonheur que je tiens de vous, vous ne pourriez plus me l'ôter, lors même que vous le voudriez ! Mystère incompréhensible et pourtant certain ! vous m'avez tout donné, et vous ne pouvez plus rien me reprendre ! vous seriez, malgré vous, le gardien de ce qui me vient de vous ! – Et cependant, oui : il vous reste un moyen, un seul, de tuer mon bonheur, c'est de souffrir. Vous êtes devenue tellement moi, que rien ne peut m'atteindre qu'en vous atteignant. ah ! je vous en conjure, ne souffrez jamais, car je sens que ce serait me demander plus que mes forces. Si vous avez quelque joie à me voir heureux, commencez par votre bonheur, et vous n'aurez plus à douter du mien –

J'ai fait, hier, toutes mes recommandations au Concierge du théâtre : il gardera scrupuleusement toutes mes lettres dans une boîte fermée que je lui remettrai pour cela.[39] Si je devais faire une absence un peu longue de voyage ou de séjour à la campagne chez moi ou chez des amis, je vous en instruirais toujours, afin de ne vous laisser aucun embarras sur la direction de vos lettres –

allons, chère petite longue causerie ! prends ce chemin que j'aurais tant voulu prendre ! Sans mon fils chéri qui, en ce moment, n'a que moi près de lui, je serais parti à ta place ![40] Emporte moi tout entier là où

39 Gounod se faisait adresser les lettres de la duchesse Colonna au Théâtre-Lyrique pour plus de discrétion.

40 De son union, en 1852, avec Anna Zimmerman (1829-1907), Gounod eut deux enfants, Jean (1856-1935), peintre, et Jeanne (1863-1946), qui deviendra Jeanne de Lassus.

je sais qu'est ma vie toute entière! Dis surtout que si je m'appelais le Bonheur je me donnerais sans partage pour être plus riche de tout ce que je Lui aurais donné –
– va! va! et porte lui de moi autant que je garde d'Elle! –

Lettre non signée
Enveloppe avec cachet postal (Paris: 10-05-67; Paris à Strasbourg: 10-05-67; München: 11-05-67) et adresse:
Duchesse Colonna./Hôtel de Bavière./Munich./(Erwarteter Brief.) (Bavière.)
*Autogr.*: I.2.Gounod.8

## 12

Vendredi soir – 10 mai /67. – 9 heures ½.

Il n'y a pas 4 heures que ma lettre pour Munich est empostée, ma bien-aimée amie, et en pensant à tout ce que vous allez avoir à donner de tems à ceci et à cela, je me reproche presque de demander à vos deux yeux les minutes que va leur prendre mon bavardage – et pourtant me voici encore près de vous, disposé à prendre cette fois la route de Vienne –[41] Comme toutes les lettres que je vous adresserai n'en seront après tout qu'une seule, Munich, Vienne et tout le reste en cette vie de voyages ne sont pour moi qu'autant de stations dans cette unique et incessante communication de mon cœur avec le vôtre – Je ne sais si la joie d'être aimé est ou non supérieure à celle d'aimer qui est si grande, si enivrante que si l'autre la dépasse elle doit être presque redoutable à porter! – Mais la joie d'aimer! ah! vraiment je ne la savais pas: elle laisse, par sa réalité, tous les rêves si loin derrière elle! Elle ne prévoit pas; elle ne se préoccupe plus pour elle; elle ne calcule ni lacunes ni retour; elle va toujours plus loin; elle monte toujours plus haut; elle ne détourne jamais les regards en arrière! – Comme c'est beau la fable de la statue de la femme de Loth! – statue de sel! créature immobilisée par

41 La duchesse Colonna arriva à Vienne à la mi-mai, après s'être arrêtée à Stuttgart et à Munich.

la défiance, paralysée par le retour sur soi-même –[42] ah ! mon amie, que je plains ceux qui ne sentent pas couler en eux le fleuve de la confiance et du généreux oubli de soi ! que les malheureux doivent se peser à eux-mêmes et ressentir le ténébreux supplice d'une chaîne inexorable ! où peut être leur lumière ? – où peut être leur joie ? où peuvent-ils trouver en eux cette béatitude du beau tems, cette ivresse du rayonnement dont nous parlions tous deux pendant ces quatre célestes heures du Mercredi 8 mai ! – 8 avril ! 8 mai ! (Vous savez que 8 est le nombre de l'autre vie ! nos symboles ici bas s'arrêtent à 7 : – 8, c'est le nombre d'outre-tombe.) – Penserez-vous q. q. fois à notre chère grande œuvre prochaine ? –[43] Comme ce sera beau à dire aux hommes que l'amour est vainqueur de la mort ! que, dans ces clartés dont il inonde la vie, disparaissent les mensongères ténèbres du passage ! que rien ne pourra désunir nulle part ce qu'il aura fidèlement uni ! que les invincibles biens de la vie présente sont le Serment de l'éternel bonheur ! – quel hymne à l'éternité que ce cantique d'ici bas ! Je suis devenu si heureux qu'il me semble maintenant que je donnerais volontiers une part de mon bonheur pour en faire de la lumière à ceux qui sont aveugles !

42 Allusion à la fuite de Loth et de sa famille de Sodome (Genèse 19 :1-29) : les anges leur avaient recommandé de ne pas se retourner, sa femme passa outre et fut transformée en colonne de sel.

43 Référence à Francesca, à laquelle Gounod associa toujours Marcello. En fait, les deux artistes ne travaillèrent jamais ensemble à cette œuvre. Toutefois, il semble fort probable que c'est la duchesse Colonna qui suscita le projet de Gounod. En 1863, elle avait écrit : « *Francesca e Paolo* sont un reflet de cette profonde impression que m'a fait la lecture de Dante. Ainsi doit jaillir la création artistique, suite et conséquence d'une impression reçue, manifestation extérieure d'un état de l'âme où l'on est véritablement artiste. Du moment où l'on prend l'outil, on déchoit. On passe de la radieuse contemplation du paradis terrestre à l'existence toute pleine de périls, d'inquiétudes, d'erreurs parfois, qui est le partage de l'humanité déchue. Ainsi travaillons : nous y fûmes condamnés. Par le labeur, nous arriverons à la résurrection. » dans *Les Cahiers d'Adèle,* éds. Simone de Reyff – Fabien Python, [Fribourg], Société d'histoire du canton de Fribourg, 2014, p. 145. Les ébauches en cire évoquées par Marcello ne semblent pas avoir été développées. Il subsiste une étude en terre cuite de deux personnages assis (*Paolo et Francesca*) *;* cf. Henriette Bessis, *Marcello sculpteur*, *op. cit.*, p. 202.

Je me demande comment il se fait que je n'aie pas toujours vu comme je vois maintenant ! quelle distance entre mon hier et mon aujourd'hui ! Que je me sentirais heureuse, à votre place, d'avoir opéré ce prodige, et que moi j'ajouterais de bon cœur toute ma joie de revivre à l'être béni par lequel j'ai revécu ! – Je me dis toujours avec peine que les êtres de qui nous vient le bonheur ne sont pas assez heureux de ce qu'ils nous donnent, et je leur en veux comme d'une sorte d'ingratitude envers eux-mêmes. Je vous conjure ! Songez donc à ce que vous avez fait ! vous avez "Ressuscité un mort !" un mort qui ne mourra plus ! on ne se sépare plus de la vie quand on l'a vraiment trouvée ! – Sur cette nouvelle terre et sous ce nouveau ciel les souffrances ne sont plus qu'une semaille et la mort une moisson ! – oh ! les belles fleurs et les beaux jardins que je vois de l'autre côté du détroit ! comme je veux y aller ! comme je sens bien maintenant dans une indestructible espérance que j'irai là ! quel bonheur inconnu que celui d'étreindre dans une certitude invincible ce que les hommes ne voient pas ! quel abîme entre cette imparfaite communication des pauvres prisonniers que nous sommes, et cette pénétration ineffable, ardente, enivrée, totale, de deux êtres qui n'en feront véritablement plus qu'un seul en deux bonheurs ! Non, je ne crois plus ! je sais, et je vois ! – c'est vrai ; la terre est trop ébauchée pour ces vérités là : elle les bégaye, elle les balbutie ; l'Amour seul et le Génie les parlent et les chantent – oh ! parlons et chantons ! étouffons les calomnies de l'ombre dans les flots de la lumière et les discordances des oiseaux de nuit dans le cantique du soleil ! – Nous le voulons, n'est-ce pas ? Notre cœur et nos forces sont prêts à cela ! bien des larmes iront se perdre dans cette terre promise à l'Amour ! mais elles s'y changeront en un océan d'intarissables délices ! – Vous souvenez-vous que vous me disiez l'autre jour ceci : "quand on aime c'est à tout instant qu'on voudrait avoir près de soi celui qu'on aime" – Eh bien, pour moi, il n'y a même plus d'instants dans la vie de mon cœur : elle est tout entière et toute à la fois le même instant.
– 11 h. du soir – Je reçois un billet noir qui me fait une peine extrême. Un de mes plus excellents amis vient de perdre un fils de 13 ans qu'il adorait et que j'aimais beaucoup – Je vais demain à l'enterrement de ce cher petit être – 13 ans ! - quand la mort frappe ainsi, il me semble

qu'elle vient d'effleurer mon fils!..[44] et je sens tout d'un coup mes deux bras l'envelopper pour qu'elle ne le voie pas! – oh! mon amie! que la mort qui ne réunit pas doit être affreuse![45] à côté de cela je comprends toutes les séparations de la vie! –

– Samedi soir [11 mai] – Minuit –

Il faut que cette journée ait été bien remplie pour ne m'avoir pas laissé seul un moment avec vous, mon amie – En effet, elle a été presque entièrement consacrée aux pauvres malheureux amis dont l'enfant est entré ce matin dans sa dernière demeure sur cette terre – quel spectacle! quand j'ai vu passer devant moi le cercueil de ce petit être et que j'ai songé que cette bière aurait pu être celle de mon enfant .... vous devinez ce qui a du me traverser le cœur! – oh! mon amie! que le Ciel m'épargne de vous perdre!! quand je me dis seulement que cela serait possible, un gouffre est devant moi, et j'ai peur!.– oui, j'ai peur – mais je ne veux pas regarder cela – je ne peux pas le regarder – je ne veux pas me demander si cela est possible. –

J'attends avec impatience un mot de votre voyage et de votre santé: la vue de cette lettre là me fera bondir le cœur comme jamais lettre au monde ne l'aura fait – vous n'oubliez pas que Jeudi matin je quitte Paris pour trois ou quatre jours seulement et que le théâtre reste le lieu de destination de vos lettres. Vous me tiendrez au courant soit de vos séjours soit de vos déplacements et de leurs époques bien précises, afin que mes lettres, à moi, ne s'égarent pas non plus. Je reçois chaque jour des témoignages de sympathie dont je voudrais vous faire témoin: soyez en heureuse, car je n'en jouis que pour vous – L'extrême et accablante chaleur que nous avons ici ne décourage pas le public: les recettes du Théâtre s'élèvent à des chiffres dont il n'avait pas encore vu d'exemple: ce soir, 7'655 –[46]

44 Jean, né le 8 juin 1856, avait alors dix ans.

45 Allusion au destin de Francesca et de Paolo « qui jamais plus ne sera loin de moi » (« che mai da me non fia diviso ») dans DANTE, *La Divine Comédie: l'Enfer*, *op. cit.*, pp. 64-65.

46 À titre de comparaison, *La Nonne sanglante* de Gounod, en 1854, avait engrangé des recettes entre six mille et six mille cinq cents francs: une somme respectable, sans être remarquable; cf. S. HUEBNER, *Les Opéras de Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 55.

Demain matin je vais de bonne heure chercher mon fils chéri à son collège et je ne le quitte pas de la journée puisque je suis seul avec lui. Je mettrai donc, dès demain cette lettre à la poste, afin qu'elle soit sûrement à Vienne Mardi et que vous l'ayez, au plus tard, Mercredi matin. Vous savez tout ce qu'elle vous porte – ou plutôt vous ne savez pas bien – car je ne peux plus mesurer moi-même tout ce qui de moi s'en va vers vous – mais c'est là ce qui me rend le plus heureux des êtres : c'est de ne plus savoir à quel point je suis de cette immensité qui s'appelle aimer ! Je sais seulement qu'il n'y a pas une nouvelle force de mon cœur qui ne devienne cela, et que c'est la souveraine joie de la vie – ah ! nous avons tous faim et soif d'ivresse ! Cette course éperdue, haletante vers ce qui ne meurt pas n'est pas un rêve mais la plus réelle des réalités puisqu'elle nous arrache à nous mêmes, et que c'est là le signe éclatant de toute vérité, le ravissement hors de soi – C'est là, mon amie bien-aimée ce que vous diront cette lettre et toutes les autres : se reprendre, se rendre à soi-même, voilà la mort – et je ne veux plus mourir ! à bientôt ! à toujours ! J'attends, pour vous récrire, de savoir combien de tems vous serez ou à Vienne ou ailleurs – Dites moi souvent que vous êtes heureuse : je n'ai plus besoin que de cela –
– 1 h. ½ –

Lettre non signée
Enveloppe avec cachet postal (Paris : 12-05-67 ; Wien : 14-?-?) et adresse :
Duchesse Colonna./Hôtel de l'Archiduc Charles–/Vienne./(Lettre attendue.) (Autriche.)
*Autogr.* : I.2.Gounod.9

La duchesse Colonna semble avoir enjoint Gounod, une nouvelle fois, à la prudence et à la discrétion, ce dont il se plaignit quelque peu dans sa missive suivante.

13

Paris – Mercredi 22 mai /67 – 9 h. du matin –

Chère et charmante amie,
C'est hier soir que j'ai trouvé, lu, relu, mangé, bu, respiré votre bien-aimée lettre de Vienne. J'en avais faim et soif, et je vous le dis tout de suite, parce que, si vous me voulez libre et fort, vous me voulez aussi confiant et heureux. Me répondre avec cette largesse, vous si occupée là bas! Savez-vous que vous me rappelez les Evêques de la primitive église qui trouvaient le tems de recevoir tout le monde, de tout entendre, de tout lire, de tout écrire, et de laisser leur porte ouverte à tout venant – mais l'éternité donne le tems de tout, et vous êtes fille de l'éternité: vous venez de m'en envoyer un rayon – Voulez-vous que votre ami, cependant, vous gronde un peu? rien qu'un peu, pour cette fois? – de votre adorable lettre j'efface deux mots, de mon autorité privée: celui de Discrétion, et sa traduction "Prudence." on n'est discret qu'avec les pauvres, et je ne suis plus pauvre: on n'est prudent qu'avec ce qu'on craint, et la crainte n'est pas connue dans le ciel que j'habite: partout où je serai, et par tout ce que je serai, je veux être votre joie, votre confiance, votre certitude inébranlable, – j'allais dire votre fierté – non, car c'est moi qui suis fier d'être un de vos regards – vous avez bien raison de dire que je ne pensais pas à vous quand on a fait de moi cette photographie sombre que vous avez vue et prise à Salzbourg – pourquoi l'avoir prise, puisqu'il n'y avait là que le portrait d'un mort? – Je vous en réserve une autre, faite ici depuis votre départ et en échange de laquelle vous me rendrez cet étranger, cet inconnu dans qui vous ne pouvez rien retrouver ni de vous ni de moi –
Je me plonge avec délices dans notre Dante, et dans l'ineffable beauté de la Vénus de Milo que vous m'avez donnée – Et vous me promettez encore ce beau moulage antique!.... mais vous me comblez – vous me gâtez – quelle musique va-t-il falloir que je vous rende pour tout cela? – Si ce pouvait être un peu celle que vous rêvez! – Je n'en désespère pas tout à fait: vous êtes trop en moi pour que je n'entende pas quelque chose de ce qui est en vous –

J'ai tout à fait éprouvé ce que vous pensez d'Albert Durer [Albrecht Dürer][47] ; il ne faut pas se borner à le voir, il faut le regarder, et le regarder long-tems : parce qu'il est recueilli. Je n'y trouve qu'un regret ; c'est qu'il est bien plus l'Ancien Testament que le Nouveau : on y sent encore les chaînes de la Loi, plus que la Liberté de la Grâce. S^t Paul, le grand amant, dit : "Il n'y a plus de loi pour le Juste."[48] Il faut que l'expression du Christianisme dans l'Art, pour être complète, sorte de l'ascétisme et parvienne à la libre volupté de l'antique : il faut que le sillon de la souffrance disparaisse sous le rayonnement de l'amour : autrement, ce n'est pas la vie, c'est l'hopital ; et il ne faut plus montrer ces choses là. Les amants qui geignent ne m'intéressent pas : ce sont tous des Werthers qui retournent dans le cœur des pauvres Charlottes la menace de leurs pistolets et de leurs pleurnicheries.[49] à la place du Bon Dieu, je serais écœuré d'être servi par des fonctionnaires toujours en larmes et qui ont l'air de faire de l'amour à contre-cœur ! – alors décampez, et cherchez du service autre part – Il faut que les volontaires remplacent les mercenaires : plus de placements ; plus de spéculations ; le don de soi-même – et avec cela, la terre serait le Ciel : mais hélas !

47 Dans ses mémoires, la duchesse Colonna écrivit : « Je ne puis regarder sans ressentir une vive émotion, une gravure d'Albert Dürer représentant un seigneur indiquant à sa femme enceinte, du haut d'une colline, les futurs domaines de leur enfant. Hélas, tout devait m'être emporté, refusé, arraché ! Il y a dans l'œuvre du vieux maître allemand cet attrait des choses disparues, la grandeur de l'esprit de famille, son lien avec la terre nourricière des parents, qui devrait encore faire vivre leur postérité, donnant toujours le nom à une race humaine, et après avoir reçus en leurs tombes ceux qui avaient terminé la tâche de la vie, verdissant fleurissant encore pour les félicités d'une nouvelle jeunesse. Je marchais alors comme recueillie dans mon bonheur le bras appuyé sur un cœur qui était tout à moi, aimant mon époux et faisant serment d'embellir son foyer de l'honorer sans cesse. » ; II.3.1.

48 Gounod qualifie probablement saint Paul de « grand amant » en référence au contenu de la Première Lettre aux Corinthiens, chapitre 13, qui affirme que sans l'amour nous ne sommes rien. Allusion à la Lettre aux Romains (3 :28) : « Car nous estimons qu'un homme est rendu juste devant Dieu à cause de sa foi et non parce qu'il obéit à ce qu'ordonne la loi. » dans *La Bible*, Villiers-le-Bel, Alliance biblique Universelle, 1991, Nouveau Testament, p. 219.

49 Référence au roman *Die Leiden des jungen Werthers* (1774, version remaniée en 1787) de Johann Wolfgang von Goethe.

que de gens qui n'aspirent qu'à l'exonération! ce sont tous ceux pour qui le joug n'est pas léger parce que ce n'est pas l'amour qui le porte! – Il est 4 heures. Je reviens de chez le Photographe, et il m'a donné le portrait que voici – Je ne me rappelle pas celui que vous avez pris à Salzburg; mais j'ai peine à croire qu'il ressemble à celui-ci – qu'il vous le dise ou non, il a pensé à vous plus d'une fois dans les quelques secondes qu'il a fallu pour le faire: ou plutôt il n'y a pensé qu'une partie de cette unique fois dans laquelle il est enveloppé – Et maintenant je vais vous serrer les deux mains et me diriger vers le "Römischer Kaiser" que je vais, s'il vous plait, décliner le plus correctement possible sur l'adresse, en interrogeant mes lointains souvenirs de grammaire allemande: "Der Römische Kaiser" – Des Römischen Kaisers" – Dem Römischen Kaïser" – et, par conséquent: "Zum Römischen Kaiser" –[50] Là dessus, mon adorable amie, je vous envoie les plus robustes tendresses d'un cœur absolument et fidèlement uni au vôtre –
Hier soir, 7,908. [écrit dans la marge]
J'entends dire qu'on parle de monter Roméo à Vienne cet été. Si la nouvelle est vraie, il est bien possible que j'aille surveiller la naissance allemande de cet enfant.[51]

Lettre non signée
*Autogr.* : I.2.Gounod.10

Nous possédons quelques informations sur le séjour à Vienne de la duchesse Colonna, grâce aux lettres qu'elle adressa à Alexandre Apponyi* et dans lesquelles elle lui raconta ses impressions:

> Notre voyage s'est bien passé mais j'ai été souffrante et prise d'un accès de fièvre en arrivant après une laborieuse installation au Römischer Kaiser, où ns. sommes installées tant bien que mal.[52]
> Ns. avons déjà vu bien des gens et bien des choses.

50 Hôtel viennois dans lequel la duchesse Colonna logea.
51 La première viennoise de *Roméo et Juliette* (en allemand) eut finalement lieu le 5 février 1868.
52 La duchesse Colonna voyagea avec sa mère, la comtesse d'Affry*.

J'ai aperçu des dessins de toute beauté chez l'archiduc Albert, j'y vais copier demain toute la matinée. Ce sont des Michel Ange, cela vaut des statues, c'est admirable.[53]

Beust* n'a pas encore paru, mais je crois que je dine avec lui lundi, chez Gramont.[54] Demain soir je vais chez la P$^{cesse}$ Schwarzenberg*. Mathilde Windischgraetz est arrivée toute charmante et plus agréable que je ne le croyais d'après la description.[55]

Un compatriote, M$^{r}$ de Castella ns. accompagne et l'ami de Mérimée [Auguste Kaulla*] aussi.

Je trouve Vienne superbe.

Je pense à notre course à Pest pour le couronnement, je vs. prie de chercher un logis pour nous, s'il a lieu réellement.[56] Le bruit court aujourd'hui ici qu'il est retardé en septembre Notre logis donne sur un jardin, il y a une femme qui chante du Mozart de la plus belle voix du monde c'est charmant. Ns. allons ce soir au théâtre, j'ai fait retenir une loge pour entendre les Räuber [de Friedrich von Schiller (*Les Brigands*)] dimanche.[57]

53 Albert de Habsbourg-Lorraine (1817-1895), archiduc d'Autriche et duc de Teschen, fut le gouverneur du royaume de Hongrie de 1851 à 1860.

54 Diplomate et homme politique français, Antoine-Alfred-Agénor (1819-1880), duc de Gramont, fut ambassadeur près le Saint-Siège dès 1857, puis ambassadeur à Vienne dès 1861, où il gagna la confiance de l'empereur François-Joseph. Il fut ministre des Affaires étrangères du 15 mai au 10 août 1870. Sa liaison avec Marie Duplessis inspira le personnage d'Armand Duval à Alexandre Dumas fils dans *La Dame aux camélias*.

55 La princesse Mathilde Eleonore zu Winidisch-Graetz (1835-1907), qui avait épousé son cousin Karl zu Windisch-Graetz en 1857. Elle était la sœur de Ludwig Josef zu Windisch-Graetz (1830-1904), colonel d'un régiment de dragons autrichiens, qui courtisait alors la duchesse Colonna. Ils étaient les enfants d'Alfred Candidus Ferdinand zu Windisch-Graetz (1787-1862) et de Maria Eleanore Philippa zu Schwarzenberg (1796-1848).

56 Le 8 juin 1867, François-Joseph et Elisabeth d'Autriche furent couronnés roi et reine de Hongrie dans l'église Matthias de Buda. Franz Liszt composa la musique de la cérémonie.

57 II.2.2.3.85, lettre copiée par Hervé de Saint-Gilles. Elle est également recopiée dans I.2.Apponyi.A.13. La duchesse Colonna écrivit plus tard dans une lettre non datée à sa sœur, Cécile d'Ottenfels* : « Mes beaux jours se sont évanouis avec le séjour enchanteur de Vienne, ce printemps. Je suis aussi autrichienne que toi sous bien des rapports, j'aime ce caractère gai, gracieux, prévenant des viennois, et ce mélange de bonhomie allemande avec un naturel assez méridional leur donne un caractère très particulier. Les édifices aussi, sont superbes, et j'ai pris une passion pour les collections Lichtenstein et de l'archiduc Albert. Ce sont mes seules passions, je te l'assure. » ; I.1.3.1.13.

Ces pauvres courses ont été manquées hier, par des déluges, j'y vais demain avec la Pcesse Schwarzenberg*, et j'en suis à trouver un biais pour refuser à cette souveraine si ce froid persévère ! Je n'ai pas vu le Cte Sgéizer encore, mais les deux Testelinz ; le blessé me plaît fort. Beust* vient souvent me voir j'ai reçu une lettre pleine de compliments pour lui de Thiers.[58] Pour l'appartement à Pesth, au moment du couronnement, vous m'apporterez probablement des renseignements, puisque vous n'écrivez pas. Trois personnes ont cherché aussi pour cela, et je voudrais comparer leurs propositions avec les vôtres à ce sujet. Adieu, votre tante va venir me voir, elle m'a menée au Prater avant hier, elle paraît d'une curiosité très grande, et pas bienveillante, en dépit de dehors empressés.[59]

Le voyage de la duchesse Colonna se poursuivit effectivement par Pest où elle se rendit pour assister, le 8 juin 1867, au couronnement de François-Joseph et d'Elisabeth d'Autriche. Elle fut de retour à Paris début juillet. Elle rencontra alors souvent Gounod comme en témoigne la correspondance qu'elle échangea avec sa mère. Ces missives permettent de se rendre compte qu'il était toujours aussi enflammé. En effet, elle écrivit à sa mère dans une lettre du 12 juillet 1867 :

Hébert* nous [la Princesse de Beauvau avec laquelle elle a dîné] a ensuite menées au Théâtre Lyrique.[60] Gounod n'est pas venu nous rejoindre, je lui ai écrit mon arrivée, il y a 4 jours, il n'a pas répondu, est choqué pour sûr. C'était un danger, ainsi je ne le regrette pas, et je vous assure que je trouve qu'offrir son amour à une femme, et rien avec, c'est lui proposer un beau petit martyre, et qui ne compte pas pour le paradis.[61]

58 Avocat, journaliste, historien et homme d'état français, Adolphe Thiers (1797-1877) fut président de la République française entre 1871 et 1873. Ami de la duchesse Colonna, ils échangèrent une correspondance importante.

59 Il s'agit de Zsófia Sztáray, qui avait épousé Gyula Apponyi de Nagy-Appony (1816-1857), le frère du père, Rodolphe (1812-1876), d'Alexandre Apponyi* ; I.2.Apponyi.A.21.

60 Eugénie Alexandrine Joséphine Komar (1820-1881), qui avait épousé, en 1839, Charles-Just de Beauvau-Craon. Musicienne, elle fut amie avec Chopin, comme sa sœur la comtesse Potocka. Elle connut très bien Hébert*, dont elle reçut des leçons de peinture. Ce dernier conduisit les deux femmes à une représentation de *Roméo et Juliette*.

61 I.1.1.1867.4.

Le 19 juillet 1867, elle écrivit à sa mère : « Gounod s'est ravisé, et m'a écrit qu'il viendra aujourd'hui. »[62] C'est probablement là que s'insère la courte lettre non datée de Gounod qui indique qu'il viendra la voir un vendredi, qui est donc le 19 juillet mentionné dans la missive à la comtesse d'Affry.

## 14

St Cloud*. Lundi soir – [15.07.1867]

Chère amie,

Je viens d'être malade pendant 8 ou 10 jours. J'ai pu aller à Paris aujourd'hui, et votre lettre trouvée au Théâtre où elle m'attendait depuis huit jours, m'a appris que vous étiez enfin revenue parmi nous – Voulez-vous de moi Vendredi vers les 4 heures ? – Ne me répondez pas, je ne vais pas à Paris d'ici là – Si vous pouvez être chez vous, tant mieux pour moi puisque je vous reverrai –

à vous comme toujours –

Lettre non signée
*Autogr.* : I.2.Gounod.45

Peu après, la duchesse Colonna, alors qu'elle est invitée à Saint-Cloud chez les Pozzo di Borgo*, chercha à voir Gounod qui résidait dans le même village. Elle relata, dans une lettre du 1er août 1867 à sa mère : « J'ai fait chercher Gounod, de chez la duchesse [Pozzo di Borgo], ainsi qu'il m'avait dit de le faire, et Madame Gounod a fait dire qu'elle avait son chapeau sur la tête pour venir voir la duchesse. »[63] Finalement, elle rencontra Gounod, qui était non seulement un familier des Pozzo di Borgo, mais aussi du Père Gratry*, comme elle l'écrivit à sa mère le 3 août 1867 : « J'ai été passer deux jours très agréablement à Montretout [village à côté de Saint-Cloud]. On m'y gâte absolument. On m'y a fait venir Gounod un beau soir qui a chanté

62 I.1.1.1867.7.
63 I.1.1.1867.14.

tout Faust. Le Père Gratry faisait tous les jours un cours d'astronomie, et il est excellent. »[64]

Les deux amis échangèrent probablement toujours leurs points de vue à propos de Dante et de Francesca, car le 6 septembre 1867, Gounod écrivit à Émile Perrin* : « *Françoise de Rimini* contient, selon moi, une très vaste pensée, la plus vaste qui soit au théâtre : l'amour triomphant de la mort et lui survivant. C'est cette pensée qui me passionne et me décide. »[65]

Toutefois, l'ardeur amoureuse de Gounod semble s'être amenuisée pendant l'été 1867. À l'automne, il débuta la lettre suivante (du moins conservée) par « Madame », première occurrence du terme, qui dénote un net refroidissement dans le ton, tout comme la cérémonieuse formule de salutation finale. La lettre, non datée, doit avoir été écrite le 16 octobre (la période concorde avec sa biographie et la missive entre dans une enveloppe, conservée sous une autre cote, postée ce jour-là).

## 15

St Cloud* – 39 Route Impériale – [16.10.1867]

Madame et charmante amie,
De retour, depuis peu, de mille petites excursions qui en ont fait une assez longue, j'ai eu le désir et le besoin de reprendre possession des amis que j'avais quittés, et parmi ceux dont j'espère que la mémoire survit aux absences, vous me permettez de vous compter.[66] J'ai donc tenu à savoir de suite chez mes excellents voisins le Duc et la Duchesse Pozzo di Borgo* si vous étiez visible à Paris, ou si quelque nouvelle éclipse devait vous soustraire aux téléscopes de la Capitale. Les renseignements obtenus m'ayant laissé dans l'incertitude à cet égard, j'ai recouru au moyen

64 I.1.1.1867.15.
65 Cité par G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 478.
66 Les Gounod passèrent les deux dernières semaines d'août à Morainville chez les de Beaucourt*, puis le mois de septembre à Villerville, où Gounod fit la connaissance des sœurs Savoye, professeurs de musique. Gounod fut de retour à Paris au début du mois d'octobre ; cf. G. Condé, *ibid.*, p. 142.

le plus simple et le plus naturel, celui d'aller frapper à votre porte. Et m'en voici revenu, ayant eu l'honneur de saluer l'inscription suivante :

s'adresser au n° 3.

quoique peu satisfaisante, je la préfère de beaucoup à celle de la Porte Infernale : au moins ne dit-elle pas au spectateur glacé le désespérant "Lasciate ogni Speranza !."[67] Je me suis donc transporté, (bien que je ne le fisse pas de plaisir) au susdit n° 3, où j'ai eu l'avantage de parler à deux domestiques (homme et femme) – Là, j'ai su que vous étiez en Suisse, et que le moyen de vous parler était … d'écrire à Fribourg (Suisse) ce que je fais en ce moment –[68]

Il paraît que l'époque de votre retour est absolument inconnue à ces deux mortels : je regrette de partager leur ignorance, et j'aspire à en savoir là dessus plus long qu'eux.

Je suis à St Cloud* jusqu'au 6 9bre, jour où j'en repartirai pour aller passer une quinzaine en Normandie chez mes amis de Beaucourt*.[69] Donc, jusqu'à cette époque, avis à votre charité si vous voulez me gratifier d'une miette de votre tems et de quelques gouttes de votre encre,

39, Route Impériale – St Cloud –

J'ai maintenant entre les mains une admirable pièce sur Francesca : – admirable ![70] Je ne vous cache pas que je la ferais comme il est recommandé de faire son salut "avec crainte et tremblement" si je ne me sentais démesurément attiré par cette tâche que Dante place pourtant si démesurément au dessus de mes forces. Vous, qui êtes artiste dans l'âme, vous me comprendrez bien d'être plus attiré par l'amour que repoussé par la crainte : car enfin dans cette lutte de nous mêmes avec l'Idéal, de Jacob avec l'ange, nous ne grandissons qu'à travers nos

67 Citation du chant III, vers 9, de *L'Enfer* de *La Divine Comédie* de Dante : « Lasciate ogni speranza, voi ch'intrate. » ; « Vous qui entrez laissez toute espérance. » dans Dante, *La Divine Comédie : l'Enfer*, *op. cit.*, pp. 40-41.

68 La duchesse Colonna résida à Fribourg (Suisse) entre octobre 1867 et janvier 1868.

69 Gounod séjourna chez les de Beaucourt*, à Morainville, à la fin novembre durant une semaine, cf. G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 143.

70 Gounod reçut le livret de *Françoise de Rimini* à la mi-octobre. Il était rédigé par ses librettistes habituels, Jules Barbier (1825-1901) et Michel Carré (1821-1872) ; cf. G. Condé, *ibid.*, p. 142.

défaites dans cette perpétuelle espérance de vaincre dont l'illusion fait notre force –[71] Je vais donc marcher derrière ce gigantesque Dante ! – – ah ! si de loin, de bien loin, je pouvais seulement mettre mes pas dans la trace de ses pas ! – Enfin !… je tâcherai de me souvenir que lui-même invoquait Virgile ! –[72] Mais, il faut que je vous dise une chose, à vous disciple aussi de Dante –

Je n'ai pas le courage de damner Paolo et Francesca : – non : – non. – Ils vont retrouver Béatrix. – ainsi : je pose en Prologue la thèse infernale de Dante : puis 3 actes de Drame humain, – (parmi les vivants) – puis, après la mort des deux amants, la passion qui les a perdus devient, (dans une transformation musicale), non plus le gémissement douloureux (comme au prologue) mais le radieux cantique de leur éternité – C'est, comme vous le voyez, une protestation radicale contre la thèse moyen âge du Prologue par mon Epilogue. – C'est à faire frémir la nature et surtout …. la foi, direz vous ! – Voici ma réponse. – L'Eglise n'a jusqu'ici encore prononcé sur la damnation de personne, (et j'espère pour elle et pour nous qu'elle continuera.) Or, Dante le grand théologien de la poésie du moyen âge n'a pas plus le droit de damner que l'Eglise elle même, et jusqu'à nouvel ordre, il me semble permis d'espérer pour ceux "qu'amour lie à jamais" comme dit le grand poète.[73] J'ajoute

71 Référence au combat de Jacob avec l'ange Gabriel (Genèse, 32 :28).

72 Dans le chant I, vers 82-90, de *L'Enfer* de *La Divine Comédie*, Dante invoque Virgile en ces termes : « 'O de li altri poeti onore e lume,/ vagliami 'l lungo studio e 'l grande amore/ che m'ha fatto cercar lo tuo volume./ Tu se' lo mio maestro e 'l mio autore,/ tu se' solo colui da cu' io tolsi/ lo bello stilo che m'ha fatto onore./ Vedi la bestia per cu' io mi volsi ;/ aiutami da lei, famoso saggio,/ ch'ella mi fa tremar le vene e i polsi.' » ; « 'O lumière et honneur de tous les poètes, que m'aident la longue étude et le grand amour qui m'ont fait chercher ton ouvrage. Tu es mon maître et mon auteur tu es le seul où j'ai puisé le beau style qui m'a fait honneur. Vois la bête pour qui je me retourne ; aide-moi contre elle, fameux sage, elle me fait trembler le sang et les veines.' » dans DANTE, *La Divine Comédie : l'Enfer*, *op. cit.*, pp. 28-29.

73 Dante décrit les deux amants en ces termes dans le chant V, vers 73-75, de *L'Enfer* de *La Divine Comédie :* « I' cominciai : 'Poeta, volontieri/ parlerei a quei due che 'nsieme vanno,/ e paion sí al vento esser leggeri.' » ; « Je commençai : 'Poète, volontiers je parlerais à ces deux-ci qui vont ensemble, et qui semblent si légers dans le vent.' » dans DANTE, *ibid.*, pp. 62-63.

que cet amour, du moment où il reste à l'état d'amour, ne peut plus laisser à l'Enfer le caractère de l'Enfer, et qu'il y a là une contradiction essentielle qui m'absout de ne pas l'admettre. Je dirai donc, comme Molière le fait dire à Alceste :

"Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne
"de trouver bons les vers dont on se met en peine ...."
Etc .... vous savez le reste –[74]

Maintenant, si vous voulez me faire bien plaisir, vous me direz votre avis là dessus, lorsque je vous aurai communiqué, à votre retour, le texte de la situation et la manière dont elle est présentée : car, après tout, ou plutôt avant tout, je n'ai pas le dessein de présenter au public l'apologie d'une faute ni la consécration d'une mauvaise doctrine, mais simplement la possibilité d'un pardon sur lequel rien ne nous ordonne de compter et dans lequel tout nous ordonne d'espérer. Or notre pièce n'affirme pas la faute consommée, et je crois que c'était là le point délicat. ———

Voilà donc une grande œuvre qui va maintenant occuper et remplir plusieurs années de ma vie. Je m'embarque avec joie sur ce nouvel océan ; y trouverai-je le naufrage ?.. Dio lo sa [Dieu le sait] !..– Comme dit le page de Roméo, "qui vivra verra."[75] C'est déjà beaucoup pour moi que de me sentir soutenu, et je trouve qu'on ne nage avec bonheur que là où il y a assez d'eau pour se noyer.

Là dessus, chère Madame et amie, je vous serre très cordialement les deux mains, ou celle des deux qu'il vous plaira de me tendre, et je vous

74 Citation du début de la réplique d'Alceste dans *Le Misanthrope*, acte II, scène VI, de Molière : « Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne/De trouver bons les vers dont on se met en peine, / Je soutiendrai toujours, morbleu ! qu'ils sont mauvais, / Et qu'un homme est pendable après les avoir faits. » dans MOLIÈRE, *Œuvres complètes*, Paris, Jean de Bonnot, 1970, t. 3, pp. 293-294.

75 Il s'agit d'une partie du refrain de la chanson « Que fais-tu blanche tourterelle ? » chantée par le page Stéphano dans le deuxième tableau, scène première, de *Roméo et Juliette* de Gounod.

renouvelle la respectueuse assurance de mes plus dévoués et affectueux sentiments.
Bien à vous,
Ch. Gounod

Enveloppe avec cachet postal (Paris :16-10-67 ; Lausanne-Berne : 17-10-67 ; ambulant circulaire : 17-10-67 ; Fribourg : 17-10-67) et adresse :
Duchesse Colonna./Fribourg./Suisse.
*Autogr.* : I.2.Gounod.14
*Enveloppe* : I.2.Gounod.49

Le 11 décembre 1867, Gounod exprima toujours les mêmes idées, dans une lettre à ses amis de Beaucourt*, à propos de son projet d'opéra d'après Francesca da Rimini :

> « J'ai dressé le plan de l'épilogue de Francesca : mes deux collaborateurs sont *révoltés :* mais vous savez que je ne *broncherai* pas, et qu'il *faut* que je triomphe. J'ai à faire là le tableau musical le plus grandiose en poussant jusque dans l'autre vie les conclusions de cet éternel drame de l'amour : il s'arrête bien trop souvent sur la terre, et même plus tôt pour ne pas saisir invinciblement la seule occasion que la vie m'aura donné de le conduire et de l'emporter au delà. Je veux dire pour ma part que 'cette vie est le lieu des *fiançailles* et non celui de *l'hymen*' et je le dirai. »[76]

Un mois plus tard, Gounod changea d'avis, comme il l'écrivit à la duchesse Colonna. Dans cette lettre, le compositeur souligna que sa correspondante avait tardé à répondre à la précédente. En outre, il fit référence à deux cartes qui s'inséraient donc entre les missives 15 et 16 de notre édition. Il n'est pas possible de déterminer si elles ont été détruites ou perdues par la poste.

76 Cité par G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 478.

## 16

Paris – Vendredi 10 janvier /68 –

Chère et charmante amie,
C'est hier soir que j'ai reçu, par les mains de mon jeune ami Léon Pillaut, l'aimable et affectueuse lettre à laquelle je n'ai aujourd'hui que le tems de dire merci –[77] Je commençais à vous croire en Chine .... – ou ailleurs – et j'avais eu souvent recours à la célèbre chanson "ma sœur Anne, ne vois tu rien venir ? –"[78] Je m'informais Rue Bayard*, – Rien : pas de nouvelles. Je vous ai, depuis ma lettre, envoyé deux cartes en Suisse : etc .... Enfin vous voici, tout est dit –
Hélas ! non : je ne vais pas en Italie cette année : je me réserve pour le Concile, l'hiver prochain.[79] – à propos de Concile, il faut que je me hâte de rassurer votre orthodoxie que j'ai du alarmer prodigieusement par ma dernière lettre.
J'ai renoncé à sauver Francesca et Paolo : j'ai refait, moi-même, l'Epilogue de mon poëme et je conclus comme Dante.

77 Léon Pillaut (1833-1903), compositeur et conservateur au Musée instrumental du Conservatoire de Paris, qui épousa Rosalie Riesener en 1868.

78 Sœur Anne est un personnage du conte *La Barbe bleue* de Charles Perrault, figurant dans le recueil *Les Contes de ma mère l'Oye* (1697). Il existe une romance *Anne, ma sœur, ne vois-tu rien venir ?* de P. A. Vieillard ; cf. *Simplesse et candeur*, Paris, Louis Janet, [1821 ?], pp. 71-72.

79 Gounod fait allusion à ce qui sera le premier concile œcuménique du Vatican (Vatican I). Le 26 juin 1867, Pie IX avait proclamé son intention de convoquer un concile. En janvier 1868, la situation n'était pas encore claire. Ce fut seulement le 29 juin 1868 que la bulle *Æterni Patris* convoqua les évêques catholiques pour un concile devant se tenir à Rome dès le 8 décembre 1869 et en décrivit le programme. Le concile s'ouvrit à la date annoncée et fut interrompu, le 20 octobre 1870, lors de l'invasion de Rome par les troupes italiennes. Suspendu *sine die*, il ne fut jamais repris. Ce concile a notamment défini l'infaillibilité pontificale ; cf. Claude Bressolette, « Vatican I (Concile), 1869-1870 », *Dictionnaire critique de théologie*, éd. Jean-Yves Lacoste, Paris, Quadrige – PUF, 2007$^{3}$, pp. 1466-1469.

Je vous exposerai cela tout au long dans la prochaine lettre que je vous écrirai à Nice : vous y verrez le Ciel et l'Enfer –[80] J'éprouve une vraie délivrance de cette solution. quand je me suis vu aux prises avec le Paradis sur le seuil de l'adultère, le courage m'a manqué : j'ai déchiré le tableau –

Je vous quitte, chère amie, en vous remerciant encore mille et mille fois de ce que vous me gardez de si bienveillant et de si affectueux, et en vous disant : "à bientôt." quant à ma profonde et respectueuse amitié, je vous dis,

à toujours Bien à vous

Ch. Gounod

P.S. Ecrivez toujours 17, Rue La Rochefoucault* et dites moi vos pérégrinations et changements d'adresse.

Enveloppe avec cachet postal (Paris : 10-01-68 ; Nice : 11-01-68) et adresse :
Duchesse Colonna./à Nice./Alpes Maritimes./(Poste restante.)
*Autogr.* : I.2.Gounod.15

## 17

Mardi 21 Janvier /68.

Ma bonne et bien chère amie,

Voici que je vais partir pour Vienne où le nouveau grand opéra doit être inauguré par Roméo et Juliette.[81] Mon départ aura lieu probablement

80 La duchesse Colonna quitta effectivement la Suisse pour Nice entre fin janvier et début février 1868. Elle y retrouva sa mère qui séjournait chez sa sœur, Caroline de Diesbach-Belleroche (1812-1871) née de Maillardoz, qui habitait à Nice.

81 Le Wiener Staatsoper, construit sur le Ring, fut inauguré le 25 mai 1869 par une représentation, en allemand, du *Don Giovanni* de Mozart. Gounod arriva fin janvier 1868 à Vienne, alors que l'Opéra n'était pas encore achevé. Le 5 février 1868 eut lieu la création viennoise – en allemand – de *Roméo et Juliette*. Il repartit le lendemain de la capitale autrichienne ; cf. G. CONDÉ, *Charles Gounod*, *op. cit.*, pp. 143-144.

Lundi prochain. que n'ai-je l'espoir de vous rencontrer ! – Je voulais vous écrire une très longue lettre sur le bouleversement complet de mon ancien plan de Francesca ; mais voici mon tems dévoré, d'ici à Lundi, par mes apprêts de voyage. où serez-vous à mon retour qui aura lieu sans doute du 10 au 15 février ? – Je ne le sais, ni peut être vous non plus, d'après ce que me dit votre lettre de Fribourg !… – n'importe ; je me règlerai sur vos instructions, et je vous écrirai (peut être même de Vienne) à Nice, poste restante : ma lettre ira vous chercher où vous serez, et j'espère qu'elle n'aura pas la sottise ni la mauvaise fortune de ne pas vous trouver ! –[82]
Je souhaite à chacun de vos pas tout ce que vous pouvez souhaiter vous-même – puis-je former pour vous de meilleurs vœux ! – Je pense que je prends le plus sûr moyen de ne pas faire fausse route.
– Si vous avez un instant à perdre, répondez moi un mot d'ici à Dimanche pour me donner de vos chères nouvelles –
Mille tendres assurances de votre robustement dévoué et affectionné
Ch. Gounod

Enveloppe avec cachet postal (Paris : 21-01-68 ; Lyon à Marseille : 22-01-68 ; ? : 22-?-68) et adresse :
Duchesse Colonna./à Nice./Alpes Maritimes./(Poste restante.)
*Autogr.* : I.2.Gounod.16

## 18

Vienne – Mardi 28 Janv. [1868]

Chère amie,
Parti de Paris avant hier soir Dimanche, j'ai reçu votre chère lettre avant mon départ – j'arrive à l'instant, et, bien que je sois affligé d'un

82 La duchesse Colonna arriva à Fribourg en octobre 1867 et en repartit à la fin janvier 1868. Elle fut à Nice fin janvier et début février 1868, avant de partir dans un grand voyage en Italie. Elle écrivit à sa mère de Gênes le 7 février 1868.

rhume qui m'empêche presque de voir ce que j'écris, je veux vous accuser réception de votre lettre, et vous dire que je suis ici jusqu'à Mardi soir 4 février seulement, afin que vous puissiez me dire de suite ce que vous n'avez fait que m'indiquer au sujet de votre beau frère [Moritz d'Ottenfels*], et ce que vous attendez de moi –
Mon adresse est : Hôtel Meisel [Meissl], Kärntner Strasse – Vienne –
Je vous serre les deux mains de toutes les deux miennes –
Toujours tout à vous
Ch. Gounod.

Enveloppe avec cachet postal (? : 28-01-68 ; Westbahnhofe : 28-01-? ; Paris : 30-01-68 ; Lyon à Marseille : 30-01-68 ; Nice : 31-01-68) et adresse :
France./Duchesse Colonna./Villa Diesbach/à Nice./Alpes Maritimes.
*Autogr.* : I.2.Gounod.17

## 19

Dimanche matin, 9 fév. /68 –
Paris –

Chère amie,
Si je ne trouvais, en rentrant à Paris, quarante affaires plus gourmandes les unes que les autres, je vous aurais écrit avec détail – Un mot seulement aujourd'hui pour vous remercier de l'obligeance de votre ami A. Kaulla*. Il a été charmant pour moi, et je vous dois tout ce qu'il a été. Je vous écrirai bientôt plus longuement : dites moi tout de suite si vous êtes mieux : j'ai besoin de le savoir, n'ayant pas eu de vous, à Vienne, le mot que je vous demandais et que je désirais tant. Je vous espère guérie, mais dites le moi.
à vous de tout le cœur
Votre ami
Ch. Gounod

Müllinen est nommé à Berne : quant à Mr votre beau frère, je n'ai rien pu savoir. Il parait que Mr de Beuste [Beust*] met tous ses verroux.[83]

Enveloppe avec cachet postal (Paris : ?-02-68 ; Nice : 10-02-68) et adresse :
Duchesse Colonna./Villa Diesbach./Nice./(Alpes Maritimes.)
Réexpédiée :
Poste restante à/Milan/Milan/Italie
*Autogr.* : I.2.Gounod.18

## 20

Paris – 18 février /68 –

Ma bonne chère et charmante amie,
J'ai reçu hier votre lettre de Milan, et je veux tout de suite vous remercier de ce qu'elle m'a apporté de fidèle et cordial empressement.[84] J'aime au plus haut degré qu'on me dise ce que l'on pense de moi, par cette simple raison que rien ne m'est plus doux que d'être connu exactement de ceux que j'aime, cette connaissance dût-elle ne m'être pas en tout point favorable. L'amitié étant la confiance et la confidence, n'est-elle

83 Il est question d'une intrigue concernant la mission diplomatique de l'Autriche-Hongrie en Suisse. Finalement, le baron d'Ottenfels* fut envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la Confédération Helvétique (11.08.1868-1886). Quant au comte Rudolph von Müllinen (1827-1898), il fut envoyé en Suède (14.06.1868-10.01.1872), puis aux Pays-Bas (27.01.1877-21.12.1888). Dans une lettre du 5 ou 6 mars à sa mère, la duchesse Colonna parla d'une intrigue contre Müllinen. Elle commenta : « Alexandre [Apponyi*] a vu à Florence des autrich[iens] de l'ambass[ade] qui lui ont dit que le Zülauf [Nikolaus Zulauf von Pottenburg (1822-1884)] avait intrigué à Vienne contre Mulinen [Müllinen] disant que cela serait très mal vu en Suisse, de mettre un Suisse à Berne, etc, que la chose est encore en suspens, là dessus, etc, …… Je n'ai pas fermé l'œil, et je suis assez inquiète. » ; I.1.1.1868.15.

84 De février à août 1868, la duchesse Colonna visita l'Italie (Gênes, Milan, Venise, Vérone, Vicence, Trieste, Padoue, Florence et Rome) et se rendit à Vienne. Elle arriva à Milan le 12 février 1868. Elle passa quelques jours à la fin du mois à Gênes, puis fut de retour à Milan, avant de partir pour Venise à la mi-mars et arriva à la fin du mois à Rome.

pas presque de la confession ? – Il ne lui manque, pour y ressembler tout à fait, que l'humilité de ces communications intimes qu'on ne fait qu'à soi, c. à. d. à Dieu et à certaines créatures –

Vous me demandez, ou plutôt vous vous demandez si je suis très simple ? Comment répondre à cela ? Je ne sais vraiment pas trop – mais voici ce que j'éprouve à l'endroit de cette question, et la seule réponse que je sois en état d'y faire : "Je crois, ou du moins j'espère que je suis simplement la personne que je suis." Cela même ne vous paraîtra peut-être pas très simple ? – J'ai connu des gens qui avaient naturellement l'air très peu naturel : puis, quand je les avais entendus quelque tems chanter dans ce ton là, j'en arrivais à me dire que cette forme, pour n'être pas la mienne, ne leur en était pas moins naturelle pour cela, et que leur complexe pouvait bien en réalité être du simple. J'ai fait la même remarque dans l'ordre du Génie : il y a des génies simples ; il y en a des compliqués : comme il y a des gens qui mènent huit chevaux avec autant de facilité que d'autres en mènent un. En un mot (et ne prenez pas ceci pour une plaidoirie ajustée à ma cause) je crois qu'on peut rester absolument simple tout en ne jouant pas toujours le même air. d'ailleurs, nous n'avons pas seulement ce que nous sommes à nous seuls ; nous sommes des êtres de relation, et nous présentons à chacun tel ou tel côté de nous même selon que ce côté s'harmonise plus et mieux avec chacun : enfin nous cherchons instinctivement le mariage partout, et il y a des êtres dont on épouse le cœur, l'intelligence, l'imagination, l'espoir, etc… comme il y a des êtres dont on n'épouse que… rien du tout –

ainsi donc, quand vous m'écrivez ou me parlez, dites moi avant tout et absolument et uniquement ce qui est vous-même : – il y a bien des choses qui sont vous, (ou que vous êtes ;) – Eh bien, tant pis pour moi si aucune de ces choses là n'était moi, ou du moins un peu moi ; – mais ce serait bien du malheur, et j'espère que vous trouverez de l'Echo. Dites : parlez : – j'écoute, et j'entendrai –

– Mais ne me dites plus que j'ai tout, que j'ai trop ! – hélas !.. je n'entends pas cela quand je m'écoute, et ne vois pas cela quand je me regarde ; à moins que par là je n'entende le trop des choses dont je voudrais bien être exempt –

oui, votre ami Kaulla* a été bon et charmant de soins et de prévenances : je l'en remercie comme effet, et vous comme cause –
N'ayez pas froid, entendez-vous ? – Je ne veux pas que vous vous laissiez geler : ce n'est pas ainsi que je vous connais, et je ne souhaite pas du tout que vous nous reveniez avec une autre température que la vôtre – d'ailleurs, vous n'êtes pas à Moscou ! c'est bon pour les Parisiens d'avoir froid – Ecrivez moi que vous avez chaud, que vous vous portez bien, et que vous êtes heureuse : voilà tout ce que je me souhaite de vous – adieu, mon amie, je vous aime comme toujours –
à vous
Ch. Gounod.

Enveloppe avec cachet postal (Paris : 18-02-68 ; Genova : 21-02-68 ; un cachet illisible) et adresse :
Duchesse Colonna./Poste Restante./Milan./Italie.
Réexpédiée :
Albergo d'Italia/Genova
*Autogr.* : I.2.Gounod.19

## 21

Paris – Mercredi 19 fév. /68 –

Ma chère et charmante amie,
C'est encore moi : je termine aujourd'hui ma lettre d'hier que j'aurais voulu pouvoir vous envoyer plus longue, et où je n'ai pas eu le loisir de vous parler de vous comme je le souhaite – Je me préoccupe de votre vie dans les hôtels où vous avez froid, et dans les musées où vous ne me dites pas si vous avez chaud. Milan est si peu l'Italie (sous le rapport du climat) que je vous sens plutôt en Suisse qu'ailleurs. Pourquoi avoir quitté Nice si tôt en hiver ? Nice ne vous valait-il pas mieux que tous les Carnavals du monde ?
– Puisque vous avez le bonheur d'admirer les richesses incomparables des musées de Milan, tâchez de promener votre admiration et de ne pas trop l'asseoir : en février j'aime mieux pour vous la marche que l'état de siège. Je vous recommande particulièrement la Bibliothèque

ambrosiana, où vous verrez le Carton de l'Ecole d'Athènes de Raphael, et à la gauche du spectateur, (entre ce carton et une porte) trois têtes dont l'une, celle du milieu dans la hauteur je crois, est un chef-d'œuvre céleste de Léonard de Vinci.[85] c'est une tête angélique, de face, les yeux baissés, les mains jointes, les cheveux longs ; si j'avais des millions, je les donnerais pour cela. J'ai regretté toute ma vie de n'avoir pas une photographie de cela : si elle existait, vous seriez un ange comme elle, en me la rapportant : c'est une de ces œuvres avec lesquelles on fait des mariages d'amour –

Vous me demandez de qui je tiens la nouvelle de Müllinen à Berne : c'est de Kaulla* qui m'a dit en être sûr. Je n'ai pas pu voir la Princesse Schwarzenberg* : j'ai été attelé à ma besogne tout le tems – La Princesse Metternich* m'avait offert des lettres ; mais je m'en suis privé : j'aurais passé tout mon tems à les poster, à en recueillir la politesse, et à la rendre, c'était trois fois trop pour moi qui ne tiens qu'à faire ce que j'ai à faire. Je ne sais si j'ai l'air de cela, et en tout cas je n'en ai pas la renommée ; mais je suis très sauvage et très paysan du Danube : j'exècre les précautions, et cela va même chez moi jusqu'à l'amour des imprudences : j'étouffe dans les unes, et je respire dans les autres : se prémunir est une chaîne ; calculer un intérêt est une angoisse et une prison continuelles : "advienne que pourra" me va bien mieux –

Pas grand mal que vous n'ayez pas entendu Roméo à Milan : on me dit pourtant que Riberini était bien : – mais le reste ?…[86] Et une œuvre,

85 La bibliothèque ambrosienne de Milan fut fondée, en 1609, par le cardinal Federico Borromeo. Outre la salle de lecture (Sala Federiciana), le bâtiment comprend la pinacothèque ambrosienne. Celle-ci renferme notamment un carton préparatoire de Raphaël pour la fresque *L'École d'Athènes* qu'il réalisa pour les appartements de Jules II au Vatican (1508-1512). La *Guida della Biblioteca ambrosiana con cenni storici* (Milan, Francesco Colombo, 1860, pp. 47-54) recense plusieurs œuvres de Léonard de Vinci dans la salle où était présenté le carton de *L'École d'Athènes*. Il semble que Gounod évoque un portrait de femme qui passe à l'époque pour une étude en vue de *La Joconde*. De nos jours, ce dessin représentant Isabelle d'Aragon Sforza est attribué à Giovanni Antonio Boltraffio.

86 Dans une lettre à sa mère du 12 février, la duchesse Colonna rapporta que : « On donnait hier soir pour la dernière fois, Romeo et Juliette, de Gounod, j'étais trop fatiguée pour y aller en arrivant. » ; I.1.1.1868.3. Elle ajouta, toujours à l'intention de

c’est tout le monde – quand et où aura-t-on cela ? – Dans ma Planète symphonique, où il n’y aura plus de virtuoses, c. à. d. d’usuriers – Donnez moi de vos nouvelles tant que pourrez et voudrez : je ne puis pas aller à Rome cette année ; je n’irai que l’année du Concile – et à ce propos, je vous dirai pour votre gouverne et vos plans, en cas de besoin, que mon ami l’abbé Gay*, vicaire général de Poitiers, et parrain de mon fils, est ici en ce moment : il m’apprend qu’il a été nommé Consulteur français de l’une des Congrégations préparatoires du grand concile œcuménique ; et selon lui, ce concile que l’on pensait devoir se tenir dans l’hiver 68-69, n’aura très probablement lieu que dans l’hiver 69-70 – Tâchez d’y être alors : j’y serai : – et quel hiver pour moi si nous le passions ensemble ! –[87]

Là dessus, je prends vos deux chères mains, et je les serre du cœur que vous savez : laissez les moi jusqu’à ce que vous me les rapportiez – quand sera-ce ?

adieu : soyez bien portante et joyeuse –

Tout à vous

Ch. Gounod.

Enveloppe avec cachet postal (Paris : 19-02-? ; Milano : 21-02-68 ; Genova : 22-02-68 ; un cachet illisible) et adresse :

Duchesse Colonna./Poste Restante –/Milan./Italie.

Réexpédiée :

Genova./Albergo d’Italia

*Autogr.* : I.2.Gounod.20

sa mère, le 17 février : « On devait donner hier Romeo et Giulietta, je devais y aller avec la duchesse Litta, et le spectacle ayant été changé, j’ai passé ma soirée à lire de la philosophie Cousin avec le colonel [Huber-Saladin]. » ; I.1.1.1868.5. Jean Huber-Saladin (1798-1881) fut colonel fédéral, philanthrope et écrivain. Grand ami de la famille, il fut chargé par la comtesse Lucie d’Affry* de veiller sur sa fille dès 1860.

87 Le concile se tint entre le 8 décembre 1869 et le 20 octobre 1870. La duchesse Colonna fut effectivement à Rome en 1869 et y resta jusqu’en avril 1870. En revanche, Gounod n’y séjourna qu’au début de 1869. Rentré en France à la mi-février, il renonça à revenir à Rome pour assister au concile. Les deux amis se fréquentèrent assidûment au commencement de l’année 1869, comme en témoignent les lettres de la duchesse Colonna à sa mère.

Les deux lettres de Gounod à un jour de distance (18 et 19 février) ne semblent pas avoir été les deux seules, car la duchesse Colonna écrivit à sa mère, le 22 février 1868 : « Gounod a pris le tic de m'écrire tous les jours. »[88] Il manque donc des missives de Gounod datant de cette période.

Si la duchesse Colonna n'assista pas au *Roméo et Juliette* de Gounod, elle se rendit à la Scala lors de la création, le 5 mars 1868, du *Mefistofele* d'Arrigo Boito, opéra attendu et dont la première fut repoussée plusieurs fois :

> Je sors du Théâtre, de cette fameuse représentation de Méphistophéles qui tient en suspens tous les esprits depuis si longtemps. Cela est bouffon, à force d'être ennuyeux, c'est fou aussi, on n'y comprend rien. Mais la représentation était curieuse, et les sifflets mêlés à quelques applaudissements ont accompagné tous les morceaux. C'est l'œuvre de quelqu'un qui a plus d'idées poétiques que musicales, et le cher auteur de Faust et de Roméo ne perd rien à la comparaison. Je me réjouis de lui en écrire.[89]

Une partie de l'échange épistolaire perdu concernait donc la musique de Gounod et sa comparaison avec la création avant-gardiste de Boito. Le dessin et la sculpture ne devaient pas être en reste, étant donné que Marcello copia pour son ami des chefs-d'œuvre qu'elle vit lors de son voyage en Italie du Nord. À ce propos, elle écrivit à sa mère le 13 mars 1868 : « J'ai achevé un assez bon dessin que je faisais d'après Leonardo, pour Gounod qui raffole de l'original. »[90]

## 22

Paris – Mardi 24 mars 1868 –

Très chère amie,

Si vous n'avez pas trouvé Jeudi, en arrivant à Rome, une lettre de moi à l'Ambassade d'Autriche, c'est que je tenais à vous accuser réception de la divine gâterie que vous m'annonciez dans votre lettre de

88 I.1.1.1868.9.

89 5 mars 1868 ; I.1.1.1868.15. *Mefistofele* est mentionné dans les lettres à la mère des 22 février 1868, I.1.1.1868.9 ; 29 février 1868, I.1.1.1868.12 et [2 mars 1868], I.1.1.1868.14.

90 I.1.1.1868.16.

Vérone –[91] mais l'envoi tardant à m'arriver, je ne puis plus y tenir, et me décide à vous faire une petite visite, sauf à la réitérer dès que j'aurai reçu le précieux témoignage d'un souvenir qui m'est plus précieux encore. Vous savez tout le plaisir, tout le bonheur que va m'apporter ce don de votre chère amitié ! – Mais vous savez aussi que je n'oserai plus rien admirer devant vous, de peur d'ouvrir toutes les écluses de votre générosité par des confidences qui sont des indiscrètes sans le savoir – Et pourtant je ne voudrais rien gâter de la joie que vous avez de me faire tant de plaisir. Comment arranger tout cela ? – ma foi, à la grâce de Dieu – Mais vous ne me dites point la chose essentielle, comment vous vous portez. Etes vous bien remise de cette odieuse grippe qui vous a poursuivie et m'a obsédé ? Il faut que votre prochaine lettre me satisfasse sur ce point –

Comment ! je vais donc posséder cette adorable tête de Leonardo ! Et cela par vous, et de votre main ! Que le sort a donc été bien avisé de me la laisser désirer depuis si long-tems ! une pareille joie valait bien cette longue attente et cette heureuse privation. Cette tête est assurément une des œuvres les plus divines que j'aie vues de ma vie, et qui m'aient laissé le plus profond et le plus pénétrant souvenir. Je ne puis dire combien j'y ai souvent pensé, et quelle société elle m'a tenue : que vais-je en penser maintenant et quel prix va se joindre pour moi à ce qu'elle vaut par elle-même ! Merci, chère chère amie, oh ! merci –

Tenez, cela portera peut-être secours à Francesca, qui en a bien besoin. Il faut que je vous dise que, depuis trois ou quatre mois, je suis triste comme un bonnet de nuit : je ne trouve rien, mais absolument rien qui vaille : j'ai le cerveau nu "comme le discours d'un académicien" comme dit de Musset –[92] j'ai bien peur d'en avoir fini avec le théâtre ;

91 La duchesse Colonna demandait à ses correspondants d'écrire à l'ambassade d'Autriche (Palazzo di Venezia) où sa sœur et son beau-frère, le baron d'Ottenfels*, séjournèrent. La duchesse Colonna fut à Vérone à la mi-mars.

92 Référence au début (chant premier, strophes II et III) du conte oriental *Namouna* d'Alfred de Musset. « Hassan était donc nu, – mais nu comme la main, / Nu comme un plat d'argent, nu comme un mur d'église, / Nu comme le discours d'un académicien. » dans Alfred de Musset, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier, [1907], vol. 1 (Premières poésies 1829-1835, éd. Edmond Biré), p. 306.

et si cet état désolant de stérilité dure encore quelque tems, je prierai Francesca de me rendre ma parole, plutôt que de lui faire l'injure d'un mariage sans inspiration –[93]
Les œuvres qui ne sont que le produit de l'intelligence ne valent pas, en fait d'art, un quart d'heure de souci : l'intelligence n'est qu'une douane, un octroi ; on ne crée qu'avec des ailes, et l'art ne peut pas s'en passer – à l'heure qu'il est, j'en suis à la résignation avec tout son cortège d'aridités ; je songe à la parole de David : "mon âme est devant vous comme une terre sans eau !"[94] – Quel état ! –
Mais je vous abreuve de mes lamentations, et ce n'est guères généreux. Si je reviens à la lumière, avec quelle hâte je vous le dirai !
– Je vous quitte pour aujourd'hui, ma très chère amie ; prenez un peu mes yeux dans les vôtres pendant que vous contemplez cette Rome que je voudrais tant parcourir avec vous ! –
L'Ambassade d'Autriche est-elle toujours Palazzo di Venezia, au bout du Corso ? Comme je le connais, ce palais de Venise ! – Je vous y suivrai partout –
Adieu, écrivez moi, et gardez moi toujours comme étant bien à vous
Ch. Gounod

*Autogr.* : I.2.Gounod.21

La duchesse Colonna fit part du contenu de la missive de Gounod à sa mère, dans une lettre du 29 mars 1868 : « J'ai eu une lettre de Gounod, mélancolique il n'a plus d'idées musicales. Je lui ai adressé de Milan, la copie faite par moi, d'un grand dessin de Leonardo. » Elle ajouta qu'elle avait assisté à une soirée à l'Académie de France à Rome donnée par Hébert* dans laquelle « on a chanté du Gounod à ravir. »[95]

93 Pourtant, Gounod déclina, le 9 février 1868, la commande d'une œuvre pour la Royal Philharmonic Society : « Je dois me mettre entièrement à un ouvrage considérable en 5 actes (*Francesca da Rimini*) et je ne serai certainement pas libre avant deux ans d'ici. » cité par G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 479.

94 Citation du Psaume 142 de David.

95 I.1.1.1868.21.

La missive suivante de Gounod rend compte de la réception du fameux dessin tant attendu.

## 23

Dimanche des Rameaux 5 avril 1868 –

Chère excellente amie,
Votre délicieux et précieux dessin m'arrive aujourd'hui pour me faire une fête d'amitié sur une fête de là haut ! –[96] Rien ne va mieux ensemble que les choses d'aujourd'hui et ce qui m'arrive de votre affectueux souvenir, tant à cause de lui même que de l'admirable et angélique visage auquel vous l'avez attaché : la mémoire que j'avais gardée de ce chef d'œuvre exquis de beauté suprême et de grâce divine est comblée maintenant d'une manière inexprimable. Il est trois heures : c'est Dimanche, et les rigueurs de la poste ne me permettent pas de vous dire, pour le moment, autre chose que merci, en vous serrant bien fort les deux mains auxquelles je dois cette charmante et si chère attention – mais je veux que ma joie vous aille trouver le plus vite possible – d'ici à peu je vous écrirai longuement – faites moi donc le bonheur d'aller un jour, de ma part, demander mon Saint ami l'abbé Gay* au Séminaire français Piazza Santa-Chiara –[97] vous saurez pourquoi je vous y envoie, je crois que cela vous fera plaisir –
à vous toujours du meilleur de mon cœur.
Ch. Gounod

*Autogr.* : I.2.Gounod.22

96 La lettre date du dimanche des Rameaux.
97 Le séminaire français de Rome était une maison de formation de prêtres diocésains français à Rome. Créé en 1853, il était installé dans un ancien couvent de clarisses, via Santa Chiara.

## 24

Paris. Jeudi 8 avril /68.[98]

Chère et charmante amie,

Que cette tête est belle ! quelle société vous m'avez faite en me l'envoyant, et quelle joie pour moi de penser que votre nom et votre œuvre se mêlent à toute heure sous mes yeux à ce chef-d'œuvre Immortel ! Savez-vous que vous me gâtez ! Je me demande si je rêve, et si cette divine figure est bien réellement ma possession ? Tenir d'une main que l'on aime un don que l'on admire c'est un double bonheur bien rare et vous avez voulu me le donner : me voilà endetté de manière à me rendre insolvable si vous n'étiez un de ces êtres privilégiés qui se paient du bonheur qu'ils donnent – allons ! – je l'accepte ainsi et m'acquitterai de mon mieux en reconnaissance et en amitié bien profonde et bien vraie – J'ai vu plusieurs fois, ces derniers tems-ci, votre aimable et excellente petite amie M$^{me}$ Pillaut (M$^{lle}$ Riessner) –[99] nous vous avons mise entre nous deux et je crois que c'est un bon trait d'union que votre chère personne. Elle a, depuis plusieurs semaines, commencé une longue lettre pour vous, m'a-t-elle dit : mais je crains que les détails de la maternité ne livrent une guerre incessante à ses élans épistolaires. Elle me dit qu'elle ne fait plus de peinture : ce qui m'a affligé sans me surprendre. C'est encore une des prérogatives du ménage que d'étrangler le talent – Enfin, elle a conservé celui de parler de vous avec une affection qui fait que, dans ces moments là, je la tiens quitte de la peinture – Heureuse femme que vous êtes d'être à Rome ! mais ne vous reverra-t-on point avant l'hiver ? Passerez-vous de suite du ciel bleu de l'Italie à votre réclusion de la Suisse ?[100] Ce seraient

98 Le 8 avril était un mercredi.

99 Fille de Léon Riesener (1808-1878), peintre et cousin germain d'Eugène Delacroix, qui louait l'appartement sis au 1, rue Bayard* à la duchesse Colonna. Rosalie Riesener, devenue M$^{me}$ Pillaut, fut une amie peintre de la duchesse Colonna.

100 La duchesse Colonna demeura jusqu'en juillet 1868 à Rome, puis elle se rendit à Cauterets* pour une cure au mois d'août, enfin elle partit, en septembre, en Espagne avec Henri Regnault* et Georges Clairin*, où elle resta jusqu'à la fin de l'année.

bien des carêmes de suite pour vos amis. Malgré tout il faut qu'ils vous veuillent comme vous souhaitez être vous-même – mais si Paris vous revoit cet été, j'espère bien que St Cloud* vous verra quelquefois et qu'il ira vous trouver quelquefois aussi –
Il faut que je vous dise une chose : – je crois que Francesca va me quitter : elle ne me témoigne aucune sympathie ; les avances que je lui ai faites ne semblent aucunement l'émouvoir, et je pense qu'un autre époux que moi ferait bien mieux son bonheur ! Voilà six mois que les négociations ont commencé entre nous, et nos fiançailles n'amènent rien – vous savez ce que je vous disais un jour des fiançailles ? – je n'en fais pas grand cas – Il y a des choses qui se décident tout de suite ou jamais : dès qu'elles font question, elles ne doivent plus faire question. C'est là que je crains d'en être avec ma cruelle ! et quand on en est là, les pleurs sont inutiles : plus on aime alors, moins on est aimé – Pourquoi insister ? l'attrait ne se commande pas, il commande – je crois donc que je vais rendre à la belle sa parole et reprendre la mienne, puisque c'est d'un commun accord –
Maintenant, vous me demanderez peut-être ce que je vais faire ? – je n'en sais rien encore.
Je soupçonne qu'un changement radical va s'opérer dans mes facultés de musicien et qu'elles vont toucher ou à leur fin ou à une direction tout autre : l'été va sans doute en décider – En attendant je fais de la philosophie et de la patience. Est-ce du sommeil et sera-ce du réveil ? Dio lo sa [Dieu le sait] ! –
adieu, chère amie, je vous serre bien tendrement et robustement les deux mains, et en dépit de la musique absente, je suis toujours votre dévoué ami,
Ch. Gounod

Enveloppe avec cachet postal (Paris 09-04-68 ; Roma : 13-04-68) et adresse : Italie./Duchesse Colonna./chez La Baronne d'Ottenfels./Ambassade d'Autriche./Rome.
*Autogr.* : I.2.Gounod.23

Gounod renonça effectivement à son opéra d'après l'histoire de Francesca da Rimini. Il écrivit à Jules Barbier, en février 1869 : « Quant au salut de

la chère Françoise, la seule chose qui semble *certaine*, c'est que le chemin qu'elle a pris n'est pas précisément *le plus sûr* pour aller en Paradis!… ».[101] Il en reste quelques pages d'esquisses (Porte de l'Enfer, Prologue et premier tableau), conservées à la Beinecke Rare Books and Manuscript Library de l'Université de Yale.[102] Suite à l'abandon de Gounod, le livret de Francesca arriva entre les mains d'Ambroise Thomas, dont l'opéra *Françoise de Rimini* fut créé en 1882.

Tandis que Gounod fut en proie aux tourments du manque d'inspiration, la duchesse Colonna continua à entendre sa musique dans les soirées de la Villa Médicis, comme elle le relata dans une lettre du 8 avril 1868 à sa mère : « J'ai passé une autre soirée d'artistes à l'Académie de France, avec le plus grand plaisir, musique adorable, du Gounod sur toute la ligne. »[103] Le 13 avril 1868, elle écrivit à sa mère que : « Gounod m'a écrit trois fois pour me remercier de mon dessin. »[104] Il s'en suivit une longue période sans lettres, sans que, toutefois, l'on puisse supputer que des missives de Gounod ont été perdues, car ce dernier s'excuse dans la suivante de son silence.

## 25

Jeudi 28 mai /68 –

Chère amie,

Je vous accuse de suite réception de votre chère lettre, en me bornant pour aujourd'hui à vous dire que, si vous n'avez plus entendu parler de moi depuis si long-tems, c'est que je ne savais plus ce que vous étiez devenue, ni que vous étiez encore à Rome – d'après ce que vous m'aviez mandé, vous en deviez partir dès après Pâques [12 avril], et j'en étais là, attendant des renseignements précis. Je ne vous dis pas si la vue de votre écriture m'a fait plaisir !.. Je vous le dirai mieux d'ici à demain

101 Cité par G. Condé, *ibid.*, p. 479.
102 Cf. G. Condé, *ibid.*, p. 975.
103 I.1.1.1868.22.
104 I.1.1.1868.23.

ou après demain – Enfin vous revoilà ; faites que je sache toujours où vous trouver – à demain ou après, et toujours à vous
Ch. Gounod

Enveloppe avec cachet postal (Paris : 28-05-68 ; Roma : 01-06-68 ; un cachet illisible) et adresse :
Duchesse Colonna./chez la Baronne d'Ottenfels./Ambassade d'Autriche./Rome./Italie.
*Autogr.* : I.2.Gounod.24

## 26

[30.05.1868]

Chère bonne et charmante amie,
Votre lettre, à laquelle je n'ai répondu hier qu'en vous donnant signe de vie, m'a fait une foule de plaisirs, tous ceux que peut contenir et m'apporter un témoignage de votre attachement si fidèle pour moi.[105]
Vous êtes un de mes bienfaiteurs dans ce monde, puisque j'ai une part de votre cœur, et vous savez que c'est la seule richesse qui compte à mes yeux : tout le reste n'est rien ; on le laisse en partant et cela ne fait qu'embarrasser le voyage –
Mais, dites moi, il y a un petit coin de votre lettre qui me chagrine quelque peu. vous me dites que "dans vos colloques avec les statues du Vatican, ce que vous voudriez surtout leur emprunter, c'est leur impassibilité !". Je vous entends bien, et je sais et je sens tout ce qu'il faut voir et louer dans ce désir. Mais le culte de l'antique auquel j'ai fait une très large part dans l'éducation artistique de mon intelligence me parait être, par dessus tous les autres et très éminemment et très salutairement un culte préparatoire, un culte d'initiation – mais non le culte final – assurément il faut que chacun de nous refasse en lui-même tout le chemin qu'a fait l'humanité jusqu'à nous : mais la sphère antique n'est que précursive : c'est la plus saine et la plus robuste pédagogie,

105 Gounod confond-il hier et avant-hier ou se méprend-il dans les numéros des jours ? Dans tous les cas, la missive ne semble pas avoir été commencée un jour, puis terminée un autre.

dans laquelle toutefois nous ne devons pas trouver patrie, s'appelât-elle Platon, Phidias, ou Aristote. – L'Impassibilité ! – y songez-vous ?. Peut-elle bien être le rêve des âmes qui savent que "Le Verbe s'est fait chair – et qu'il a souffert pour nous !"[106]
"Passus est pro nobis !"–[107] L'Impassibilité ! mais c'est battre en retraite – c'est le bourgeois qui reste tranquille quand on crie "au feu !" – c'est la négation de la solidarité – c'est la solitude – c'est le repos .... de la mort – non : ne la leur demandez pas à ces belles statues leur impassibilité qui serait votre insensibilité ! – Dieu merci elles ne vous la donneront pas : et si, par impossible, cela était vous la leur rendriez au bout d'un quart d'heure parce qu'il n'y a pas un tourment dans l'âme humaine qui ne soit préférable à la paix de la léthargie. Je puis vous en dire quelque chose, moi qui, depuis sept mois, gémis et souffre dans les angoisses de la stérilité ! et certes, la consolation du chloroforme aurait beau jeu avec moi ! – mais je n'en veux pas : j'aime mieux mes larmes qu'une rétrospection qui me changerait en statue de sel, fût elle la rivale de Milo.[108]
– vous me faites la joie de me dire que vous me devez des moments qui viennent se placer tout à côté de ces heures bénies qu'on ne doit qu'à une mère ![109] Je n'espérais pas cela de mes cantiques terrestres : mais si vous me le dites, c'est pour que je le croie et que je m'en réjouisse.

106 Citation de l'Évangile selon Saint Jean (1 :14) et, pour la seconde partie de la phrase, de la Première Lettre de Pierre (1 Pierre 4 :1).

107 Citation de la Première Lettre de Pierre (1 Pierre 2 :21) « In hoc enim vocati estis : quia et Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus » ; « C'est à cela que Dieu vous a appelés, car le Christ lui-même a souffert pour vous et vous a laissé un exemple afin que vous suiviez ses traces. » dans *La Bible*, *op. cit.*, Nouveau Testament, p. 344.

108 Allusion à la femme de Loth qui fut changée en colonne de sel après s'être retournée dans la fuite de Sodome (Genèse, 19 :1-29), puis à la *Vénus de Milo* (vers 130-100 av. J-C).

109 La duchesse Colonna entretint une relation suivie et très proche avec sa mère. D'ailleurs, elle nota dans ses dispositions testamentaires du 9 août 1871 : « Je n'ai eu qu'un bonheur très réel, celui de posséder une mère adorable, ma plus chère consolation, elle a toujours été l'objet de toute ma tendresse, et dans un moment critique affreux, ou sa vie et celle de mon mari étaient en jeu, j'ai senti qu'elle m'était plus précieuse que tout ce que je chérissais d'ailleurs. » ; II.2.1.11.

Eh ! bien, mon amie, tout cela a été souffert, et je crois que là seulement est la raison de la joie que cela vous donne, et c'en est une grande pour me les faire aimer. La personne que j'aime en vous, est celle dont l'âme est si haute et noble ; il ne faut pas qu'elle se livre en captive aux mains de l'antiquité –
Ecrivez-moi bientôt, et que je sache quand je vous reverrai – je vous envoie ce que vous pourrez prendre de meilleur de mon âme et de mon cœur. Mes tendres amitiés à Hébert* et à Regnault*.
Votre Gounod
30 mai /68.

*Autogr.* : I.2.Gounod.25

L'allusion à deux mois de tristesse, ainsi qu'à l'absence de nouvelles de la duchesse Colonna, dans la missive suivante, nous fait penser qu'il ne manque pas de lettres de Gounod à cet endroit de l'échange épistolaire.

## 27

Samedi 15 aout /68 –

Ma bonne et bien chère amie,
Votre petit mot m'arrive ce matin en Normandie, sous un pli du bon P. Gratry*, chez d'excellents amis sous le toit desquels je suis pour huit jours encore (jusqu'au 25) –[110] Il y avait long-tems que je chômais de

110 Gounod arriva le 14 août 1868 à Morainville (Eure-et-Loir) chez les de Beaucourt* ; cf. G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 146. Dans une lettre du 11 août 1868, la duchesse Colonna pria le Père Graty* de transmettre une lettre à Gounod : « Voici mon autre demi feuille pour Gounod, veuillez la lui envoyer ou mieux, la lui remettre vous-même si possible. » dans *Marcello, sculpteur, une intellectuelle dans l'ombre : la correspondance entre la duchesse Castiglione Colonna, dite Marcello, et le Père Gratry, oratorien (1859-1869) dans la Collection Frits Lugt*, éd. Christine Dotal, Paris, Fondation Custodia, 2008, p. 99. Le 16 août 1868, elle écrivit au Père Gratry : « J'espère que vous avez envoyé sous enveloppe ma lettre à Gounod. » dans *Marcello, sculpteur, une intellectuelle dans l'ombre*, *ibid.*, p. 101. Entre-temps, le Père Gratry lui avait répondu, le 14 août 1868 : « Je viens d'envoyer la lettre à Gounod. » ; I.2.Gratry.58.

vos nouvelles – vous rapportez de la Chapelle Sixtine une conviction du bonheur qui fait qu'il n'y a plus rien à vous souhaiter que son inaltérable et sereine persistance – allons ! Voilà une Chapelle qui aura fait encore un miracle ! – je n'ai pas à vous apprendre sur ma personne des choses aussi réjouissantes – je viens de passer deux cruels mois d'une invincible tristesse qui dure toujours – jusques à quand ?.. Dieu le sait, et je ne peux ni ne voudrais le savoir : je n'accepterais peut-être pas – vide absolu, léthargie, néant, tous les noms que vous voudrez donner à la mort vivante, voilà mon état –

– Vous serez à Paris en Septembre : où serai-je alors, moi ? – –[111] à partir du 26 de ce mois, je n'en sais plus rien – je passerai l'hiver où le Destin me mènera, (puisque c'est ainsi qu'on nommait jadis le Dieu qui mène tout et qui me gardera sur les routes aussi bien que chez moi) ; partout on est chez lui : voilà le principal… même quand ce n'est pas tout !.. Je ne sais donc plus ni où ni quand je vous verrai : mais vous serez de mes voyages, vous le savez –

Vous me demandez des nouvelles de Francesca ?.–[112] Mais .. la pauvre chère fille est défunte : je croyais que vous le saviez : du moins je vous avais fait pressentir, à ce qu'il me semble, qu'elle jetait un vilain coton !. au reste, j'en peux dire autant de la musique : depuis un an, je n'en ai plus de nouvelles – Elle m'a rendu heureux ! Paix à son âme, et merci à sa mémoire – je n'aurai jamais le courage de la rancune et l'ingratitude des reproches envers ce qui aura fait mon bonheur –

Je suis, jusqu'au 25, à Morainville par Blangy – Calvados –
à partir du 26… Dio lo sà [Dieu le sait] !
Merci, chère amie, et à vous
Ch. Gounod

Enveloppe avec cachet postal (Blangy Calvados : 15-08-68 ; Cherbourg à Paris : 15-08-? ; Paris à Bordeaux : 16-08-68 ; Tarbes : 17-08-68 ; Cauterets : 17-08-68) et adresse : Duchesse Colonna–/à Cauterets–/Hautes-Pyrénées.
*Autogr.* : I.2.Gounod.26

111 La duchesse Colonna partit directement de Cauterets* en Espagne, sans passer par Paris.

112 Allusion à l'écriture, désormais interrompue, de l'opéra sur l'histoire de Francesca da Rimini.

## 28

Morainville – 25 août /68.

Chère et excellente amie,
J'ai reçu hier matin votre affectueuse et fraternelle lettre du 21, et puisque vous me donnez la certitude de vous trouver encore à Cauterets* jusqu'à la fin d'août, je me hâte de vous y rejoindre avant votre excursion à Madrid, excursion que j'aurais eu assurément grand bonheur à faire avec vous, mais que mille raisons concourent à me rendre impossible –[113]
J'ai reçu par l'entremise du P. Gratry* votre première lettre, mais je vous l'ai dit, n'est-ce pas, dans celle à laquelle vous répondez. Serait-il question d'une autre lettre entre la 1ère et celle que j'ai reçue de vous hier directement? alors, elle me manquerait – Je suis ici jusqu'au 31 encore. Je me repose, près d'amis excellents, de ce mal étrange qui m'obsède depuis si long-tems déjà, et qui me conduit par des routes dont le dessein est si mystérieux pour moi.[114] Ce dédale d'épreuves est de ceux qui tuent ou transforment, c. à. d. qui tuent pour toujours ou pour un temps – mais vous avez raison: une fois embarqué sur cet océan là, on a beau n'y sentir que la tempête et n'y voir que la nuit, on ne peut plus préférer le calme de l'indifférence au roulis des flots qui vous emportent; on ne sait où l'on va, mais on sent que l'on vit, et qu'on a la responsabilité du vaisseau qui vous porte – oui, je suis en proie à un malaise moral, comme vous le dites; mais enfin ce malaise, jusques à quand sera-t-il le plus fort? Ce tunnel est déjà bien long!.–

113 La duchesse Colonna voyagea, avec Henri Regnault* et Georges Clairin*, en Espagne durant la fin de l'année 1868.

114 Gounod souffrait de neurasthénie. Il fut soigné par son fidèle ami, le docteur Émile Blanche, dès sa première crise en 1857. Le 16 août 1868, la duchesse Colonna écrivit au Père Gratry* : « Est-il vrai qu'il [Gounod] est chez le docteur Blanche ? et de nouveau très bizarre silence là-dessus. » dans *Marcello, sculpteur, une intellectuelle dans l'ombre*, *ibid.*, p. 101. La duchesse Colonna connaissait le docteur Blanche car il s'était occupé de sa belle-sœur Teresa Colonna – épouse du prince Alessandro Torlonia – à laquelle elle rendait régulièrement visite avant son veuvage.

S'il m'est possible de vous voir à Paris en $7^{bre}$, je le ferai : je pense pouvoir y passer le 17, le 18, et le 19. Le 20, je pars pour le Limousin où je dois achever le mois avec mon ami l'abbé Gay*.[115]

–

Mon amie, je reçois, à l'instant, la lettre intermédiaire à vos deux autres, en date du 19 août : seconde des trois elle m'arrive la $3^{me}$ – j'ai donc tout à présent – La tendre sollicitude dont vous prenez pour moi les témoignages sur le tems de repos que vous passez là bas, me touche au dernier point : ce serait à me faire faire immédiatement un pèlerinage au lieu d'où elle me vient. Mais hélas ! je ne le peux pas en ce moment : pendant tout le reste de ce mois et tout le mois de $7^{bre}$, mes projets et mes promesses me mèneront tout autre part qu'aux Pyrénées.[116] Mais, que je puisse ou non vous serrer la main aux environs du 18 ou 19 $7^{bre}$, l'offre que vous me faites de me présenter, cet hiver, à votre horizon de Suisse me sourit infiniment, et vous devinez la place que gardera, dans mon souvenir, le spectacle de ce qui encadre votre solitude et votre repos –

Chère amie ! l'état dans lequel je suis, je pourrais le définir "la suppression des pores de l'âme." J'éprouve une sorte d'emprisonnement en moi-même qui me rend incommunicable hors de moi. C'est un abominable supplice – je vis tellement de ce que je donne, que, dès que je ne peux plus le donner, je ne le trouve même plus en moi ; je suis réduit à une sorte d'asphyxie morale qui est une véritable torture. Je me semble, en ce moment, remplacé en moi-même par quelqu'un qui n'est pas moi, et que je ne connais pas !.. une sorte de cauchemar de métempsychose. Aussi, vous le dirai-je ?.. – oui, je vous dois bien cela – je pense sérieusement à bouleverser mon existence : un tremblement de terre peut seul me sauver, et ramener en moi un peu de terre

115 Début septembre, Gounod est toujours à Morainville. En proie à une situation conjugale intenable, il consulta à la fin du mois Charles Gay* à Traforêt (Limousin), puis il rendit visite à $M^{gr}$ Gaston de Ségur au château des Nouëttes (à Aube en Basse-Normandie), qu'il avait rencontré lorsqu'il était pensionnaire à la Villa Médicis et de Ségur attaché d'ambassade. À la mi-octobre, Gounod est de retour à Morainville où il séjourna jusqu'à la mi-novembre ; cf. G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, pp. 146-147.

116 Cauterets* se situe dans les Hautes-Pyrénées.

végétale sur ces couches arides où rien ne pousse plus –[117] Il faut que la vie, telle que je la mène, soit bien incompatible avec ma nature pour me conduire à une semblable résolution ; la résignation n'est de mise qu'en présence de l'irrémédiable, et il ne faut mourir que de ce qu'on ne peut éviter. ah ! – il y en aurait long à dire à ce sujet sous les sapins de la Suisse !
– Les "joyeuses Commères" de Schakspeare [*The Merry Wives of Windsor* de Shakespeare] peuvent passer leur chemin : elles n'ont rien à me dire pour le moment : et Rabelais pas davantage – Je ne trouve pas du tout que l'esprit console le cœur ; pour consoler il faut ouvrir : l'esprit me ferme ; je n'en ai pas de quoi en rendre – Il n'en est pas de même pour le reste : je suis comme les nourrices qui ont besoin de leur nourrisson – Chère amie ! que le Ciel fasse tomber ses flots de lumière et sa plus fraîche rosée sur cette rayonnante nature dont il vous a douée, et dont l'incarnation devrait être immortalisée par un Rubens ou un Véronèse : qu'il vous épargne à jamais cette indicible angoisse de la sépulture de soi au fond de soi-même ; la vie dans son propre tombeau – Je sais, et je crois que c'est quelquefois le prologue sombre des grandes résurrections !.. – mais !.. pour des Christs seulement –
Tout agonisant que soit mon pauvre individu, il vous envoie ce qu'il garde pour vous d'indestructiblement affectueux –
Je pars d'ici Mardi 1$^{er}$ 7$^{bre}$ à 10 h, du matin : si vous m'écrivez le Samedi 29, ((ou même peut être par un courrier du Dimanche matin, mais c'est bien court)) je recevrais encore votre lettre ici le Mardi matin avant mon départ.
Adieu, bien chère amie, je vous aime de tout mon cœur.
Ch. Gounod

Enveloppe avec cachet postal (Blangy Calvados : 26-08-68 ; Paris à Bordeaux : 27-08-68 ; Cauterets : 28-08-? ; un cachet illisible) et adresse :
Duchesse Colonna./à Cauterets./Hautes-Pyrénées.
*Autogr.* : I.2.Gounod.27

117 Allusion à sa situation conjugale intenable et au fait que Gounod pensa alors à se séparer de son épouse.

Le voyage de la duchesse Colonna en Espagne coïncida avec la révolution « La Gloriosa » de septembre 1868 qui détrôna la reine Isabelle II. Son séjour suscita de nombreuses inquiétudes chez ses correspondants quant à sa sécurité. Elle s'empressa alors d'écrire, le 4 octobre 1868, au Père Gratry* : « J'espère arriver promptement à Paris. Ayez la bonté de donner de mes nouvelles de suite à Gounod, de ma part. »[118] Finalement, elle arriva à Paris le 22 novembre 1868.

## 29

Dimanche 29 $9^{bre}$ /68

Chère amie,
Je serai chez vous demain Lundi vers 11 h. ¼.
Je causais de vous, hier avec le P. Gratry*, une heure avant de trouver votre lettre à St Cloud* en y rentrant.
à demain donc, et
Bien à vous
Ch. Gounod

Enveloppe avec cachet postal (St Cloud : 29-?-68 ; Paris : 29-11-68 ; Paris : 30-11-68) et adresse :
Duchesse Colonna –/1, Rue Bayard –/Champs-Elysées./Paris.
*Autogr.* : I.2.Gounod.28

La duchesse Colonna écrivit, probablement à la suite de cette rencontre du lundi 30 novembre, à sa mère :

> Je ne songe qu'à démarrer d'ici, et cette petite vexation d'être obligée de rester enfermée, ayant mille choses à faire n'est pas agréable du tout en ce moment ou il vaudrait mieux pour moi être hors d'ici. Je viens de voir Gounod, tout plein des mêmes idées, il veut sortir de ce milieu oppressif, il part pour Rome avec Hébert*.[119]

118 *Marcello, sculpteur, une intellectuelle dans l'ombre*, *op. cit.*, p. 104.
119 I.1.1.1868.41.

Le billet suivant, datant au plus tard du jeudi 3 décembre 1868, confirme cette décision de Gounod.

## 30

[1-3?.12.1868]

Nous partons Samedi soir [5 décembre] à 7 h 40 avec Hébert* – nous prenons le M$^{t}$ Cenis* ; en cas d'impossibilité par là, nous irons par la Corniche –[120]

Adieu – Venez à Rome – Sinon, que Dieu vous garde –

Lettre non signée
Écrit au crayon sur une carte de visite :
CHARLES GOUNOD/*Membre de l'Institut/17, rue de Larochefoucault**
*Autogr.* : I.2.Gounod.29

## 31

Rome – Vendredi 18 X$^{bre}$ /68 –

Ma bien chère et excellente amie,

Un mot seulement pour vous dire que nous voici installés à la Villa Medici.[121] Que n'êtes vous plus au Palazzo di Venezia* ?. J'aurais déjà

120 Gounod partit pour Rome avec Hébert* le samedi 5 décembre 1868. Ils empruntèrent la nouvelle voie ferrée franchissant le Mont-Cenis et passèrent par Turin ; cf. G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 148. Quant à la Corniche, Gounod décrivit son voyage, en 1839, pour se rendre à Rome en ces termes : « Mais non : le *voiturin* n'est plus !… Je le bénis d'avoir été : il m'a permis de jouir en détail de cette admirable route de la Corniche qui prépare si bien le voyageur au climat et aux beautés pittoresques de l'Italie : Monaco, Menton, Sestri, Gênes, la Spezia, Trasimène, la Toscane avec Pise, Lucques, Sienne, Pérouse, Florence ; enseignement progressif et alternatif de la nature qui explique les maîtres et des maîtres qui vous apprennent à regarder la nature. » dans C. Gounod, *Mémoires d'un artiste*, *op. cit.*, pp. 89-90.

121 Gounod arriva à Rome le 12 décembre 1868. Il logea à la Villa Médicis dans la « Chambre Turque les yeux *sur* Saint-Pierre et, j'espère, le cœur *dedans.* » cité par G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 148.

frappé à votre porte; car j'ai passé deux fois devant votre ancienne résidence. Quand vous aurez pris de Nice ce qui est nécessaire à votre santé, venez demander à Rome ce qu'elle seule peut vous donner pour le reste –[122]

Je commence à ne plus rien entendre au fond de moi que le silence: cette période d'attente à q. q. chose de douloureux: mais elle est salutaire; elle fait le vide que doit combler plus tard q. q. chose de meilleur que ce qui était avant. J'ai entendu Dimanche et j'entendrai tous les Dimanches la Sixtine!!! –[123] En dépit de mille misères, c'est énorme!

122 La duchesse Colonna passa par Nice et arriva à Rome le 12 janvier 1869.

123 À propos de son premier séjour romain, Gounod écrivit: «J'allais, d'ordinaire, le dimanche, entendre l'office en musique à la chapelle Sixtine, le plus souvent en compagnie de mon camarade et ami Hébert… Mais la Sixtine! pour en parler comme il conviendrait, ce ne serait pas trop des auteurs de ce qu'on y voit et de ce qu'on y entend – ou plutôt de ce qu'on y entendait jadis, car, hélas! si l'on y peut voir encore l'œuvre sublime mais destructible et déjà bien altérée de l'immortel Michel-Ange, il paraît que les hymnes du divin Palestrina ne résonnent plus sous ces voûtes que la captivité politique du Souverain Pontife a rendues muettes et dont le vide pleure éloquemment l'absence de leur hôte sacré. J'allais donc le plus possible à la chapelle Sixtine. Cette musique sévère, ascétique, horizontale et calme comme la ligne de l'Océan, monotone à force de sérénité, antisensuelle, et néanmoins d'une intensité de contemplation qui va parfois à l'extase, me produisit d'abord un effet étrange, presque désagréable. Était-ce le style même de ces compositions, entièrement nouveau pour moi, était-ce la sonorité particulière de ces voix spéciales que mon oreille entendait pour la première fois, ou bien cette attaque ferme jusqu'à la rudesse, ce martèlement si saillant qui donne un tel relief à l'exécution en soulignant les diverses entrées des voix dans ces combinaisons d'une trame si pleine et si serrée –, je ne saurais le dire. Toujours est-il que cette impression, pour bizarre qu'elle fût, ne me rebuta point. J'y revins encore, puis encore, et je finis par ne pouvoir plus m'en passer. […] À l'audition d'une œuvre de Palestrina, il se passe quelque chose d'analogue à l'impression produite par la lecture d'une des grandes pages de Bossuet: rien ne frappe en route, et au bout du chemin on se trouve porté à des hauteurs prodigieuses; serviteur docile et fidèle de la pensée, le mot ne vous a ni détourné ni arrêté à son profit, et vous êtes parvenu au sommet, sans secousse, sans diversion, sans malversation, conduit par un guide mystérieux qui vous a caché sa trace et dérobé ses secrets. C'est cette absence de procédés visibles, d'artifices mondains, de coquetterie vaniteuse, qui rend absolument inimitables les œuvres supérieures: pour les atteindre, il ne faut rien de moins que l'esprit qui les a conçues et les ravissements qui les ont dictées.» dans C. Gounod, *Mémoires d'un artiste*, *op. cit.*, pp. 98-100.

c'est admirable ! c'est d'une absence d'effet qui est plus forte que tout effet ! – méditez cela toujours – Il n'y aura pas d'effets dans le Ciel : l'effet est un mirage : c'est de l'esprit, ce n'est pas L'Esprit [souligné trois fois].
– Donnez moi de vos chères nouvelles : vous savez que je vous aime : rendez-le moi toujours un peu –
à vous toujours
Ch. Gounod

*Autogr.* : I.2.Gounod.30

La duchesse Colonna commenta, dans une lettre à sa mère de décembre 1868, la décision de Gounod de se rendre à Rome, en indiquant qu'elle lui avait conseillé de partir si cela pouvait aider à résoudre son problème d'inspiration musicale perdue :

> Gounod dans maintes dévotions donne à lire à sa femme toutes mes lettres, et celles de toutes ses autres amies femmes. Les miennes étaient l'innocence même mais je lui conseillais d'aller voyager si le milieu dans lequel il se trouvait ne favorisait pas son travail. Ah ont ils dit, nous sommes un milieu inférieur, vous voyez d'ici la colère peut être pire que pour le mal.[124]

Si l'épouse de Gounod ne semble pas avoir apprécié le conseil, il n'en alla pas de même de certains de leurs amis communs. Regnault* et Clairin* écrivirent à la duchesse Colonna, en décembre 1868, depuis Madrid : « Vous savez probablement que Gounod part avec Hebert* pour Rome, voila encore de bonnes heures qui se preparent. »[125]

La duchesse Colonna arriva le 12 janvier 1869 à Rome, ce fut alors une période bénie qui vit les deux amis se rencontrer très souvent, presque quotidiennement nous apprend une lettre ultérieure de Gounod, généralement avec Hébert*. La société de l'Académie de France comprenait

124 I.1.1.1868.42.
125 I.2.Clairin.1. Ce passage est de la main de Clairin*.

également Liszt, alors à Rome et invité régulier des soirées organisées à la Villa Médicis.[126]

De nombreuses lettres de la duchesse Colonna à sa mère témoignent de cette effervescence créatrice favorisée par l'amitié émulatrice. Le 13 janvier 1869, elle écrivit : « Hébert est venu hier avec Gounod, je dîne demain à l'Académie. »[127] Le 18 janvier 1869 : « Hébert Gounod, Mgr Level[128] sont des hommes excellents pour moi. »[129] Le 19 janvier 1869 : « J'ai diné 2 fois à l'Académie avec Gounod, admirable, étincelant, et Hébert très amical. »[130] Le 25 janvier 1869 : « Gounod et Hébert sont mes bons amis, tout le génie de Gounod ne m'inspire pas de passion ; il est si mystique. »[131] Le 28 janvier 1869 :

> Je crois que je gâte mes marbres, je suis nerveuse, rien ne m'ennuie comme le provisoire sans avenir agréable à aucun bout. Joignez y le travail social, toilettes visites, etc. et de plus Gounod et Hébert qui disent que plus je vais dans le monde, plus on y perd l'idée que je suis une artiste sérieuse, que cette fatigue est bien inutile. […] Je ne sais si envoyer la bacchante à l'Exposition elle n'a pas plu à Gounod du tout, à d'autres guères, il faudrait la retoucher, j'ai peur de gâter, étant si peu bien en train, et si je vais à Naples pourtant, il faudrait le faire avant, si possible, pour l'expédier à Paris.[132]

Le 30 janvier 1869, elle écrivit toujours à sa mère : « Mr d'Arnim aussi l'autre jour m'a dit, il arrive ici une femme sculpteur allemande, mais ce n'est pas comme vous, c'est une femme qui ne va pas dans le monde comme vous, elle étudie sérieusement son art, elle ![133] Voyez, si au fond, Gounod avait

126 Liszt (1811-1886) fut en relation avec la duchesse Colonna. Ils échangèrent une courte correspondance ; cf. D. Vincent, « 'Dal mio Fidias' », *op. cit.*

127 I.1.1.1869.2.

128 Mgr Level fut le supérieur de Saint-Louis-des-Français de Rome entre 1848 à 1871.

129 I.1.1.1869.3.

130 I.1.1.1869.4.

131 I.1.1.1869.5.

132 Marcello travaillait alors au buste *La Bacchante fatiguée*, qu'elle exposa finalement au Salon de 1869, où il rencontra un grand succès ; I.1.1.1869.6.

133 Ami de Liszt, Harry von Arnim (1824-1881) fut ambassadeur prussien à Rome.

raison. »[134] Le 1er février 1869 : « Je travaille énormément, matin et soir, à mes marbres, à finir Campagno qui est un de mes meilleurs ouvrages, et à fabriquer le soir, en manière de récréation, un petit buste d'Hébert à l'Académie. Pendant ce temps Gounod musique, et en vérité, ce sont de bonnes séances. »[135] Le 3 février 1869 :

> Il vient d'éclore un buste de Gounod tout seul, sans effort, en 2 heures.[136] Il en est enchanté, cela fera pendant à celui d'Hébert qui me donne plus de mal, parce que le personnage est plus en dessous. Gounod dans sa joie, et son admiration de voir naître cette image vive et fidèle de lui, aurait voulu m'embrasser, il allait y avoir un baiser de perdu, il ne savait où le placer, enfin il a avisé, comme les jésuites, au dire de Mr Gaston*, le bras au dessous de l'épaule et a placé ce petit baiser sur ma manche de velours. Je riais un peu, et remerciai, comme Mad. de Montalivet, qui au dire de la Ctesse Delphine, faisait toujours de belles révérences à son époux lorsqu'il avait avisé à l'augmentation de sa famille.[137] Je ne sais ce qu'aura dit l'abbé Gay* de ce petit péché. Le Pape a traité Gounod en favori, l'a engagé à renoncer à la musique de théâtre, on en raffole au Vatican.[138]

Le 5 février 1869, la duchesse Colonna rapporta à sa mère :

> Je fais le buste d'Hébert le soir, et ce sont mes bons moments, il y a le cher et bon Gounod qui fait sa musique religieuse, et puis s'égaie avec nous, hier il

134 I.1.1.1869.7.

135 I.1.1.1869.8. *Campagno* est une pièce non identifiée de Marcello. Le buste d'Hébert doit avoir été achevé étant donné que, en 1876, la duchesse Colonna précisa qu'il était dans une caisse à Givisiez. Malheureusement, il n'a pas été retrouvé ; cf. Henriette BESSIS, *Marcello sculpteur*, *op. cit.*, p. 140. Pendant ce temps, Hébert* réalisa un portrait de la duchesse Colonna, qui est conservé au Musée d'art et d'histoire de Fribourg.

136 En 1876, la duchesse Colonna précisa que le buste était dans une caisse à Givisiez. Malheureusement, il n'a pas été retrouvé ; cf. H. BESSIS, *ibid.*, p. 140.

137 Il s'agit probablement de Clémentine Paillard-Ducléré, qui épousa Camille Bachasson, comte de Montalivet (1801-1880), dont elle eut cinq enfants. La comtesse Delfina Potocka, née Komar (1807-1877), joua un rôle important dans l'émigration polonaise des années 1830 et 1840 à Paris. Elle fut notamment l'élève et l'amie de Frédéric Chopin. Son salon, ainsi que sa voix, étaient réputés.

138 I.1.1.1869.9.

a sculpté une fontaine c'était son début de sculpteur, avec un garçon penché pour y boire de façon que le point culminant dans sa création plastique se présentait était……, plus bas que le dos, il trouvait cela très sculptural, Hébert et moi en rions aux larmes. Ils me chapitrent sur le détachement du monde, et à chaque bal que je manque, Gounod me marque un bon point sur son cahier de poème.[139]

Enfin, le 7 février 1869, elle écrivit à sa mère :

J'incube mille aperçus salutaires de tous côtés, à la chapelle Sixtine, devant les bustes antiques, dans les œuvres de mérite des vivants et dans les entretiens de mon cher ami, Gounod, le génie en personne ! Il en sait si long sur son art et sur tous les autres par les sommets de toutes choses qu'il illumine des rayons de sa foi, qu'il professe plus de grands préceptes en un instant que cent professeurs en toute leur vie. Je suis toute fière de retrouver en lui, avec la belle expression de sa parole éloquente, mes idées solitaires, sur l'art, et d'autres chapitres encore, développées et mûries. Il est dans un haut degré de sagesse, et m'a presque fait des excuses pour m'avoir autrefois exprimé des sentiments un peu mondains. Il est un chaud et bon ami, dont le commerce, ne provoque en rien l'amour, mais auprès de qui on se sent meilleur. Il retourne à Paris dans 8 jours, quel dommage. Arconati a télégraphé pour savoir si lui Gounod serait encore ici ces jours ci, il veut arriver, vedremo.[140] […] Aujourd'hui après avoir sculpté à la chapelle Sixtine, j'ai mené Gounod chez les Fortuny* mes voisins, il a musiqué, et les deux grands hommes ont échangé des paroles de sympathie.[141] Il y avait la jolie petite Madrazo avec sa sœur et sa cour d'adorateurs.[142]

Outre les témoignages de la duchesse Colonna sur cette période bénie, Hébert décrivit dans une lettre à la princesse Mathilde Bonaparte* – avec laquelle il entretint une longue amitié et une correspondance sur une qua-

139 I.1.1.1869.10.

140 Il s'agit probablement de Gianmartino Arconati Visconti, mort en 1876, fils du sénateur italien Giuseppe Arconati Visconti (1797-1873).

141 A Papa Giulio*. Dans une lettre à sa mère du 5 février 1869, la duchesse Colonna écrivit : « J'ai pour voisins tous les espagnols dans le quartier de la porte du Peuple. Fortuny* dont j'aime tant les ouvrages au bout du jardin. » ; I.1.1.1869.10.

142 I.1.1.1869.11. Le peintre Mariano Fortuny* (1838-1874) épousa la fille, Cecilia (1846-1932), du peintre Federico de Madrazo (1815-1894), qui fut directeur du Prado.

rantaine d'années – sa relation avec Gounod, car cette dernière lui avait demandé ce que le compositeur pensait de ses opinions avancées. Le 5 février 1869, Hébert expliqua à la princesse :

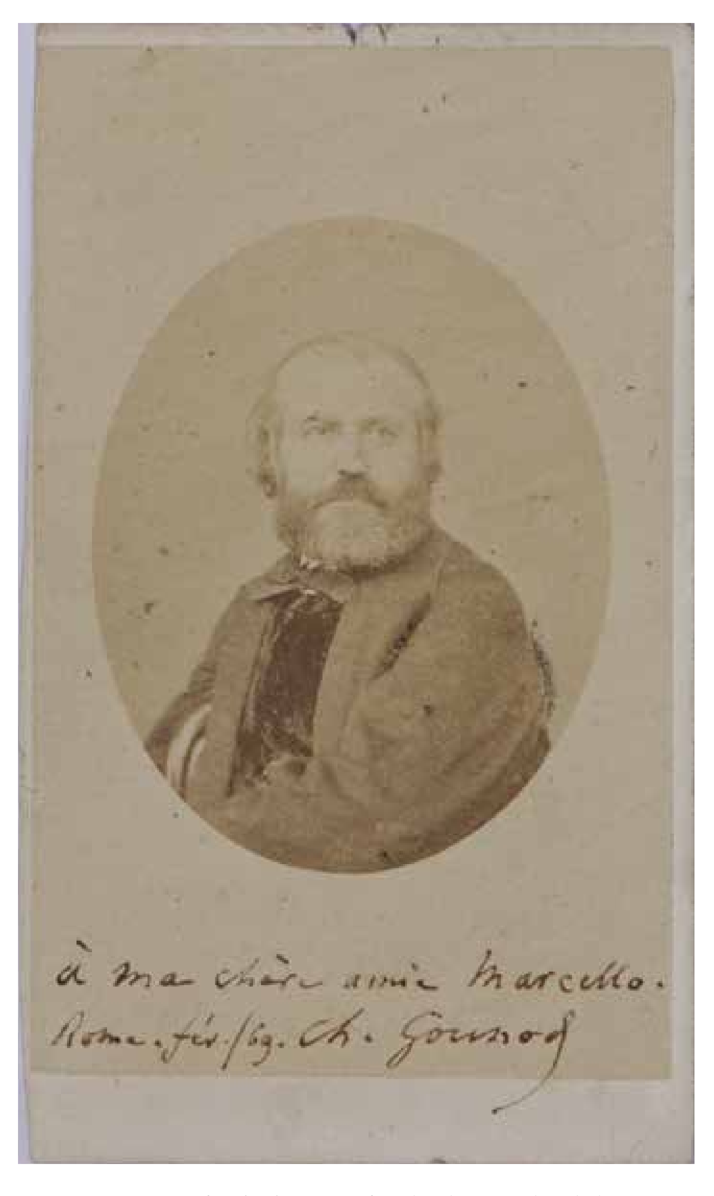
> Non, nous ne sommes ni *codino* [rétrograde], ni réactionnaire, ni jésuite, mon ami et moi ; aussi, malgré les divergences, notre ménage marche bien.[143] Bientôt, du reste, le charme de cette douce intimité dans un beau pays, avec un ami de cœur et de talent, va être rompu ; il peut être rappelé d'un moment à l'autre pour la dernière répétition de *Faust*. Il ne me restera que le travail et la contemplation des beaux aspects de la nature, espérons que ça suffira ! [...] Du reste, tout marche bien, les nouveaux sont arrivés, escortés du petit Jadin* bien gentil, mais un peu tranchant pour un qui n'a jamais rien fait. Gounod et moi, nous maintenons cette jeunesse sans déférence dans le respect des maîtres et des grandes choses du passé. Je vais souvent passer deux heures le matin au Vatican devant les fresques de Raphaël et là, dans ma muette admiration, je puise l'ardente conviction qui me rend fort quand je parle aux jeunes dédaigneux.[144]

Toutefois, le temps béni touche à sa fin, car Gounod fut rappelé à Paris pour les ultimes répétitions de *Faust*. Avant de quitter Rome, le 16 février 1869, il dédicaça son portrait photographique « à ma chère amie Marcello. Rome. Février 1869. Ch. Gounod. » ; une autre photographie porte la dédicace « à ma chère amie Marcello. Ch. Gounod ».[145]

143 La princesse Mathilde Bonaparte* avait écrit dans une lettre précédente : « Votre ménage doit être bon à voir. » dans Isabelle JULIA, *Le Peintre et la princesse : correspondance entre la princesse Mathilde Bonaparte et le peintre Ernest Hébert 1863-1904*, Paris, Éditions de la Réunion des Musées nationaux, 2004 (Notes et documents des Musées de France ; 38), p. 59.

144 I. JULIA, *ibid.*, pp. 59-60.

145 Elle date du 15 février 1869. Une reproduction figure dans H. BESSIS, *Marcello sculpteur*, *op. cit.*, p. 140.




**Im. 6** : Anonyme, *Portrait de Charles Gounod*, s. d., photographie dédicacée à Marcello, 10,5 × 6,3 cm, Fribourg, Fondation Marcello

Il ressort des lettres précédentes que la duchesse Colonna accorda beaucoup d'importance aux avis et aux conseils de Gounod et que ce dernier passa d'une inclinaison amoureuse à une amitié admirative des talents artistiques de Marcello. Pour les deux amis, ce mois passé ensemble à Rome fut fondamental, comme en témoigne la missive que Gounod lui écrivit juste après son départ de la ville sainte. Cette importance capitale de leur relation, mais aussi de ce qui semble avoir été une amitié triangulaire avec Hébert*, n'a pas été mentionnée par le peintre. Il est étonnant de constater que ce dernier n'évoqua pas la duchesse Colonna dans ses souvenirs (ni dans sa correspondance avec la princesse Mathilde*) lorsqu'il parle de cette époque. Il s'agit peut-être d'un choix de discrétion, il semble avoir courtisé la duchesse Colonna. En outre, cette dernière détestait cordialement la princesse Mathilde, suite au Salon de 1863 où elle avait dû renoncer à une médaille, afin de ne pas offenser la vanité de la princesse, peintre amateur, qui exposait elle aussi à cette occasion.[146] Ces deux précisions peuvent expliquer la relation lacunaire qu'Hébert fit de cette période :

> En 1869, j'eus la grande joie d'emmener Gounod à Rome, dans cette Académie où nous avions été, un quart de siècle avant, pensionnaires ensemble. Mon cher camarade était très fatigué de la vie à Paris et de ses travaux si glorieusement accomplis ; le séjour dans la Ville éternelle, encore très belle dans ce temps-là, ne pouvait que lui faire du bien.
> Comme il fut heureux pendant les deux mois de solitude que nous passâmes ensemble ! Je le défendais des importuns et ne permettais à personne de l'approcher, pour lui éviter les demandes indiscrètes d'admirateurs qui désiraient l'entendre. Pour moi seul, il lisait des fragments du libretto de *Rédemption*, auquel il travaillait tous les soirs dans le silence des admirables nuits romaines. Pour moi seul, il se mettait au piano et jouait comme autrefois, avec des regards où brillait la flamme sombre de l'enthousiasme.
> Quand il fallut revenir à Paris, rappelé par M. Perrin* pour le passage de *Faust* du Théâtre Lyrique à l'Opéra, Gounod de lui-même, déclara qu'il jouerait et chanterait tout ce qu'on voudrait au prochain jour. Ce fut une soirée mémorable et un succès triomphal. Gounod, ce soir-là, fut acclamé et salué comme le chef

146 Cf. Ghislain de Diesbach, *La Double Vie de la duchesse Colonna*, *op. cit.*, pp. 148-157 ; 185-186.

de l'École française et ce triomphe, en pleine Académie, fut doux au cœur de l'artiste glorieux qui avait si bien tenu les promesses du jeune pensionnaire.[147]

Le 16 février 1869, Gounod quitta Rome regrettant amèrement la compagnie de ses deux amis, qui sont associés sous sa plume ainsi que sous celle de la duchesse Colonna, à défaut d'être mentionnés par Hébert.

## 32

Florence – Mercredi 17 février /69 – 9 h ½

Mon amie bien chère, j'éprouve une fois de plus aujourd'hui, loin de vous, combien ce qui éloigne est non seulement impuissant à séparer mais puissant à unir. Il n'y a pas 24 heures que je vous ai dit adieu et serré les mains, et déjà cette Rome me paraît si loin, si loin que sa distance me fait l'effet d'un mensonge au tems que je viens d'y passer. Les chemins de fer ont une sorte d'étrange cruauté à vous emporter si vite ! Ils ne respectent rien ! ils mettraient volontiers le chagrin au bureau des bagages s'ils le pouvaient, et, de fait, je crois qu'il y a bon nombre de gens à qui il suffit de quelques tours de roues pour jeter en route le lest qui les gêne… – et ne les gêne pas long-tems. Pour moi qui ne crois pas qu'on puisse rien ressentir de profond sans un côté maternel, il me semble qu'en vous quittant j'ai laissé mon enfant à un autre de mes enfants ![148] J'espère que le frère et la sœur vont respirer ce cher soleil si beau, si radieux, et qui est déjà plus pâle ici que chez nous ! là bas ! – là bas !.. que de choses en une seule ! Rome ! l'amitié ! Michel Ange ! vous ! nous enfin ! –[149]

147 René Patris d'Uckermann, *Ernest Hébert 1817-1908*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1982 (Notes et documents des musées de France ; 7), pp. 134-135.

148 Gounod sous-entend qu'il a laissé la duchesse Colonna à Hébert*, qu'il se représente comme frère et sœur.

149 Dans une lettre à sa mère du 19 janvier 1869, la duchesse Colonna écrivit : « Tout coûte, et tout dégoûte, ici, mais il y a Michel Ange, et Malpieri et Butinelli, mes deux excellents praticiens. » ; I.1.1.1869.4. Dans une lettre à sa mère du 30 janvier 1869, elle écrivit : « Je vais revoir Michel Ange, et il y a là une grande source de consolations. » ; I.1.1.1869.7.

Ah ! voici qu'on m'apporte de l'encre et une plume ! –[150] Et quelle plume, Bon Dieu ! je ne sais par où la prendre – par le nez, par le dos, – rien ne va : j'y mets deux heures – je crois que je vais y renoncer – elle m'exaspère !!! – Aussi bien elle donne à ma lettre une teinte plus noire, et j'ai bien du mal à lui en donner une autre aujourd'hui – pourtant je pense que vos chers yeux viennent d'avoir bien du mal à se tirer de ma mine … de plomb. Allons, un peu de patience pour cette plume qui vous impatientera moins, et continuons.
– Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit en chemin de fer ; et au lieu de passer deux nuits à Turin, j'ai mieux aimé en passer une ici – Et puis c'est un peu moins loin de … Rome – c'est encore cela de gagné –
Ma chère petite enfant ! n'est-ce pas que vous allez, que nous allons travailler comme des nègres ? – Je prie le Papa Giulio* de vous inonder de sa lumière et de sa paix – comme c'est beau, Papa Giulio ! – Prenez garde ! je vous le prendrai !.. – Non : j'aimerais mieux vous le donner s'il était à moi – Et nous allons nous plonger dans notre Michel-Ange, – bien haut – bien haut – Rien pour ce qui passe, tout pour ce qui reste ! – L'éternelle jeunesse est en haut ! toujours plus ! jamais moins ! voilà la devise que je vous propose : en voulez-vous ? alors, avanti ! –
J'ai lu, en arrivant ici qu'une lettre écrite aujourd'hui ne partirait plus que demain matin – (Comme c'est bête que les lettres ne profitent pas de la nuit pour voyager, elles qui n'ont pas autre chose à faire !) – alors j'ai télégraphié tantôt à mon petit Hébert* pour que vous eussiez tous deux des nouvelles et un souvenir dès aujourd'hui. – Vous recevrez cette lettre ci après demain à l'heure où j'aurai laissé le Mont Cenis* derrière moi pour mettre le pied en France – En France ! – déjà ! –
Dimanche j'enverrai une dépêche à mon petit Hébert* : vous aurez des nouvelles de ma soirée de Samedi [répétition générale de *Faust*] – Allons, il faut en finir avec cette plume enragée qui me met la tête à

150 La lettre est en partie écrite au crayon.

la torture. Je la quitte, et ne vous quitte pas mon amie chérie ; je suis avec vous, toujours.
Votre Charles
J'écris à Hébert – Je vous écrirai de Paris Dimanche ou Lundi –

*Autogr.* : I.2.Gounod.31

La tristesse de se quitter est, bien évidemment, partagée par la duchesse Colonna, qui écrivit à sa mère le 22 février 1869 :

> Nous avons pleuré tous ces jours ci Hébert* et moi, le départ de Gounod, ce cher ami tenait tant de place, quelle rare intelligence et quel cœur généreux. Il m'a tenu un discours qui m'a plu jusqu'à un certain point disant, oh qu'on aime bien, et par-dessus tout les gens qu'on n'a jamais vu avec des yeux terrestres. Cela voulait dire cette dame très catholique de Normandie dont il est coiffé en tout bien tout honneur, et, qui l'a jeté dans cette excessive dévotion. Alors lui ai je dit, les gens à qui vous aviez trouvé quelque attrait jadis ne servent plus qu'à glorifier votre sagesse, vos victoires, quelque chose comme le compagnon qu'un symbolisme naïf donnait à un grand ascète, pour exprimer l'abjection du matérialisme, en un mot St Antoine et son cochon.[151] Il en a ri aux larmes, et nous avons fini par nous aimer beaucoup. J'ai encore les yeux bouffis, de son départ, et Hébert aussi, qui lui m'a l'air un peu plus occupé de ma personne que son céleste ami.[152]

151 Référence à Antoine le Grand (v. 251-356), fondateur du mouvement cénobitique. Dans l'iconographie, saint Antoine est très souvent représenté avec un cochon, son attribut privilégié, qui avait été laissé par un de ses compagnons dans le désert (à l'origine, il s'agissait d'un sanglier diabolique qu'Antoine avait domestiqué et qui était devenu son plus fidèle compagnon) ; cf. Gaston Duchet-Suchaux – Michel Pastoureau, *La Bible et les Saints : guide iconographique*, Paris, Flammarion, 1999 (1ère éd. : 1994), p. 35.

152 Il est permis d'imaginer des propos galants. Le 8 février 1874, la duchesse Colonna écrivit à sa mère : « Hébert vient le soir il parait engoué des vieux maitres de la forme sèche ce qui ne l'empêche pas d'apprécier en [un mot illisible] la forme pleine, il est à moitié bien disposé pour ma peinture, parce que dit il cela m'éloigne de l'amour pour lui il voudrait m'épouser je crois. » ; I.1.1.1874.2. Puis, le 21 février 1874 : « Hébert est assez épris de moi, il devient l'homme à la mode le peintre chéri des salons comme avait été Delaroche. Sa mère m'a accueillie avec tendresse, si je voulais l'épouser, ce serait possible, si toutefois je ne le laisse pas prendre par d'autres. » ; I.1.1.1874.5.

Il a fait de moi, un charmant dessin, riant à chose déployée, et il m'a dit qu'il écrit mon portrait moral, très charbonné, des contrastes violents, odieuse parfois, mais charmante c'est lui qui le dit, mais à tout prendre telle que la postérité regrettera amèrement de ne pas m'avoir connue. Il a vécu avec moi, très intimement à cause de Gounod et des portraits. Pendant que je faisais le buste de Gounod, Fortuny* est arrivé et l'a trouvé très bon, n'y touchez plus il est fait, alors Hébert, vous n'aurez jamais fini ce buste, il y faudrait trois semaines, et l'autre tout bas, faites semblant d'y toucher, mais laissez le tel quel. Voyez les deux écoles, les lâcheurs, comme il appelle ceux qui se contentent d'une bonne esquisse parfois, et les lécheurs, ceux qui ratissent, et recommencent à perpétuité (type Dumont, de l'Institut).[153] Puis est venu l'abbé Gay*, qui a trouvé ledit buste pas assez pieux, trop emporté d'aspect. Cela m'avait ennuyée, j'ai fini par dire à Gounod, eh bien faites le faire à votre abbé, pour moi je n'y change rien.[154]

De retour à Paris le 21 février 1869, Gounod suivit les dernières répétitions de *Faust* à l'Opéra les 23 et 25 février. Le 3 mars, *Faust* fit son entrée au répertoire de l'Académie impériale de musique, suite à la faillite de Léon Carvalho au Théâtre-Lyrique.[155] Pour cette occasion, Gounod ajouta non seulement l'inévitable ballet, mais composa aussi de nouveaux couplets pour Méphistophélès (« Minuit ! Minuit ! »). La distribution comprenait Christine Nilsson (Marguerite), Colin (Faust), Jean-Baptiste Faure (Méphistophélès), Jules-Célestin Devoyod (Valentin), Emma Mauduit (Siebel),

153 Sculpteur français, Augustin-Alexandre Dumont (1801-1884) remporta le Grand Prix de Rome en sculpture de 1823 et fut reçu à l'Institut de France en 1838. Il enseigna à l'École des beaux-arts de 1853 à sa mort.

154 I.1.1.1869.13.

155 Léon Carvalho (1825-1897), baryton et directeur d'opéra français, épousa la soprano Marie-Caroline Miolan en 1853. Abandonnant sa carrière de chanteur, il devint le directeur du Théâtre-Lyrique en 1856. En 1868, il se lança dans une nouvelle entreprise avec le Théâtre de la Renaissance. Les deux théâtres furent mis en faillite le 6 mai 1868. Il prit alors la direction du Théâtre du Vaudeville, pour lequel il commandita la musique de scène de *L'Arlésienne* à Bizet. En 1876, il devint directeur de l'Opéra-Comique, où furent notamment créés *Lakmé* de Léo Delibes et *Manon* de Jules Massenet.

Desbordes (Marthe), placés sous la direction de Georges Hainl.[156] Ce fut un immense succès : septante représentations en 1869 avec plus de 11'000 francs de recette en moyenne (Gounod en touchait 500 sur chacune).[157]

## 33

Lundi soir 22 fév. /69 –

Mon amie bien chère,

Me voici maintenant rentré dans ce Paris où j'espère que ceux que j'aime et qui sont loin viendront me dire de tems en tems que cela ne les empêche pas d'être tout près. Vous êtes pour moi, vous le savez, du petit nombre, du très petit nombre de ceux que la distance ne peut ni rapprocher ni éloigner de moi, de ceux là dont l'âme est le lieu unique et véritable. Je viens d'écrire à mon petit ami, notre Directeur*, une lettre qui partira demain en même tems que celle ci. Je lui donne sur ma répétition d'avant hier des détails que je ne répéterai pas ici : demandez lui de vous les lire. Pendant que je suis près de vous, j'aime mieux vous parler de vous – (Je viens d'adresser tout à l'heure à Hébert* un télégramme qui est sans doute à Rome en ce moment. Je

156 Christine Nilsson (1843-1921), soprano suédoise, débuta, en 1864, à Paris dans le rôle de Violetta dans *La traviata* de Giuseppe Verdi. En 1868, elle participa à la création d'*Hamlet* d'Ambroise Thomas. En 1883, elle inaugura le nouveau Metropolitan de New York en incarnant Marguerite. Jean-Baptiste Faure (1830-1914), baryton français, débuta à l'Opéra-Comique, en 1852, dans le rôle de Pygmalion du *Galatée* de Victor Massé. Il fut également l'un des plus importants collectionneurs de l'Impressionnisme. Jules-Célestin Devoyod (1841-1901), baryton-basse français, débuta, en 1867, à l'Opéra de Paris dans le rôle de Nelusco de *L'Africaine* de Giacomo Meyerbeer. Il quitta l'Opéra en 1870 pour effectuer des tournées à l'étranger. Il décéda lors d'une représentation de *Rigoletto* à l'Ermitage de Moscou. La chanteuse française Emma Mauduit (1845-?) débuta dans le rôle d'Alice de *Robert le Diable* de Meyerbeer à l'Opéra de Paris en 1865. Elle chanta Siébel lorsque *Faust* passa à l'Opéra en 1869. Georges Hainl (1807-1873) fut un chef d'orchestre, violoncelliste et compositeur français.

157 Cf. G. CONDÉ, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 151.

pense qu'il vous en fera part. Je vous ai écrit à tous deux de Florence) – j'attends de vos nouvelles, mon amie, vous pouvez deviner avec quel désir après la si douce habitude prise de savoir presque chaque jour comment vous étiez ; et après un si constant échange de nos pensées et de notre commune admiration, il me serait difficile de rester longtems sans entendre parler de vous par vous-même. Faites donc en cela, autant que vous le pourrez, ce que demande mon cœur, mais, surtout et avant tout, faites ce que vous demandera le vôtre. on n'est vraiment heureux de ce qu'on reçoit que quand on vit de ce qu'on donne. Ainsi suis-je avec vous –

Que je sache où vous trouver, et que vous êtes heureuse et contente, et j'aurai par vous une grande part de joie et de bonheur dans cette vie qui n'en est pas prodigue –

Travaillez ! – travaillez beaucoup, et profondément. La vie est comme ces belles eaux qui ne se trouvent qu'à de grandes profondeurs –

Dites à Notre Michel-Ange que je l'aime, que je l'adore, que je suis à lui ! Et tâchons l'un et l'autre de devenir au moins (si c'est possible) un mezzo-lui comme le dit son élève Vasari.[158]

Je vous aime et vous serre les deux mains, du cœur que vous savez et qui vous est tendrement et durablement dévoué.

Votre ami

Ch. Gounod

*Autogr.* : I.2.Gounod.32

158 Vasari écrivit au duc Cosimo de' Medici (CXXX) : « La quale [Messa], avendola V. E. I. udita, non scade che io le dica altro, se non che questa cosa con somma maraviglia di tutti ha non solo accresciuto gloria alla virtù di Michelagnolo, ma ancora un desiderio d'onore in coloro, che vorrebbano, per meritar simil lode e onore, essere un mezzo lui. » dans Giorgio Vasari, *Le opere di Giorgio Vasari* [t. VIII : Scritti minori : *I ragionamenti e le lettere edite e inedite di Giorgio Vasari*], Florence, G. C. Sansoni, 1882, p. 383 ; Cette messe, puisque Votre Excellence l'a entendue, je n'ai pas besoin d'en dire davantage, sauf que cela a, au plus grand émerveillement de tous, non seulement accru la réputation de Michel-Ange, mais aussi un désir d'honneur en eux, qui voudraient, pour mériter de telles louanges et une telle estime, être la moitié de lui.

La lettre à Hébert évoquée par Gounod pourrait être celle-ci :

> Mon petit chéri, j'ai eu hier une répétition des cinq actes : elle a été d'une faiblesse et d'une incertitude extrême… Plus je vais plus je trouve qu'il n'y a que moi qui sache chanter ma musique… Il y a, à l'Opéra, tous les éléments d'une bonne exécution, mais le *moi* y prend chaque jour une place exorbitante ; chacun chante à sa fantaisie, la mesure, le rythme, la rigueur ont disparu, le sens de la conformité au vouloir de l'auteur et de la fidélité à ses intentions n'y est plus ; on veut faire de l'effet sur chaque note, et on n'en fait plus nulle part, comme il arrive aux gens qui veulent faire de l'esprit et qui n'en ont pas.
> Au reste, je suis las des observations inutiles ; on ne fait des gens que ce qu'ils sont ; on ne persuade rien qu'aux gens qui ont en eux-mêmes de quoi être persuadés, la lumière est le produit d'un mariage entre la lumière extérieure et la lumière intérieure. C'est en vain qu'elle rayonne du dehors, si au dedans elle ne rencontre pas le rayon qui lui correspond.
> J'attends un mot qui me dise que tu regrettes – un peu, pas trop – notre chère intimité de ces deux mois que je n'oublierai jamais, jamais.
> A toi, de toute la force de mon cœur, Ton Gounod[159]

## 34

Paris. Jeudi 25 février – /69.

Ma très chère amie, c'est ce matin seulement que je reçois votre lettre datée de Samedi, timbrée "– Roma, 20 Feb." – E. Pont. 23 fév., Marseille – 24 fév. Marseille à Paris – 25 fév. Paris – Je vous supplie de ne plus prendre cette voie de la vapeur ! 6 jours ! – d'ailleurs : "La mer est infidèle et le temps peut changer." C'est si vrai qu'on l'a mis en musique –[160] Et puis, 4 jours, c'est déjà si long pour venir de Rome

159 R. Patris d'Uckermann, *Ernest Hébert 1817-1908*, *op. cit.*, p. 135. Les doléances quant à l'interprétation feront ultérieurement l'objet de l'appendice de son essai *Le Don Juan de Mozart*.

160 Refrain de la chanson *Le Calme* : « Voyez, la mer tranquille/Ressemble au ciel d'azur,/Et sur le flot docile/Glisse un air frais et pur…/Ah ! sur la mer si belle/N'allez pas voyager ;/La mer est infidèle/Et le temps peut changer./Non ! sur la mer si belle/N'allez pas voyager,/La mer est infidèle/Et le temps peut changer./La vague calme et douce/Arrive jusqu'à nous/Et jette sur la mousse/Mille parfums plus doux…/

à Paris ! pourquoi y ajouter 48 heures qui font un siècle de plus pour ceux qui attendent ? – attendre – c'est se tourmenter… Enfin, je tiens vos nouvelles, et quand on est loin, l'écriture c'est presque le son de la voix – pour moi surtout qui ai si habituellement les oreilles dans les yeux quand je lis de la musique. – mais dites moi un peu comment il se fait que vous me demandiez de ne pas vous oublier, ô chère femme "de peu de Foi !"[161] quand je pense que pauvre moi je craindrais déjà d'affliger vos promesses par une semblable inquiétude ! Vous ne savez donc pas que la distance n'a aucune prise sur votre ami ! la distance n'est une séparation, un éloignement, un oubli, que pour ceux qui lui appartiennent ; Je ne suis pas de ses sujets : au contraire, elle ne fait que me serrer davantage contre ce que j'aime : je suis né insurgé contre son gouvernement que je considère comme un usurpateur –
Et puis, je vais encore vous gronder ; qu'est-ce que cela signifie de me dire, après "Je ne peux m'habituer à ne plus vous voir" – "Le bon côté de cette misère, c'est de ne pas avoir eu le tems de croire ses richesses éternelles." Combien donc, ma belle amie, vous faut-il de tems pour cela ? – mais ce tems je l'ai bien eu, moi ! quand Dieu parle (ou tout ce qui est comme Lui, durable et immortel) il ne faut qu'un moment pour l'entendre, et l'entendre une fois pour toutes, et pour toujours ! S'il faut, tous les huit jours, tirer un nouveau cliché de sa confiance et n'avoir que des sécurités hebdomadaires ah, je comprends que le voyage sur cette grande et profonde mer de l'affection doit sembler plein de périls et d'écueils. Rappelez-vous ce que St Paul dit de la Foi, c'est applicable à tous les élans de la Confiance : "La Foi est la substance des choses

Ah ! sur la mer si belle, etc./Sur cette pauvre plage/Il n'est que peu de fleurs,/Mais sur l'autre rivage/Peut-être il est des pleurs !…/Ah ! sur la mer si belle/N'allez pas voyager/La mer est infidèle/Et le temps peut changer !/Non ! sur la mer si belle/N'allez pas voyager/La mer est infidèle/Et le temps peut changer ! » dans DUMERSAN et Noël SÉGUR, *Chansons nationales et populaires de France accompagnées de notes historiques et littéraires*, Paris, Librairie de Garnier Frères, t. 1, 1866, pp. 165-166. Les paroles sont d'Émile Barateau et la musique de F. Masini.

161 Exclamation de Jésus à propos de la peur de Pierre lorsqu'ils marchèrent sur l'eau, relatée notamment dans l'Évangile selon saint Matthieu (14 :31).

invisibles!"[162] Heureusement il y a dans votre lettre un mot qui vous fait pardonner tout cela ; le voici : "Il me manque la plus grande part de moi-même que vous avez entraînée avec vous au delà des Alpes, et que je ne veux pas ravoir, si ce n'est quand vous me la rapporterez." Voilà le langage vrai de ceux qui savent qu'il n'y a de richesse que ce qu'on a donné et qu'on ne reprend pas – Il serait par trop révoltant que l'argent placé eût le pouvoir de rapporter de l'argent, et que le pauvre cœur placé, donné, laissé et jamais repris en fût pour ses frais….
Non, non, non ; ce n'est pas ainsi que le Bon Dieu a fait les choses ! – Toutes les transmissions de la Vie, il les a attachées à un don de soi-même ; et celui là qui se reprend ne s'est pas donné, il ne s'est que prêté : on ne fait de ces choses là que dans la finance. – ainsi, vous ne me direz plus : "allons – chacun a repris [mot souligné trois fois] son bien, et j'ai rechargé mon individu, adesso, et le traîne tant bien que mal." Votre individu je ne vous le laisserai pas plus reprendre que je ne vous reprendrai le mien – L'union consiste à se charger l'un de l'autre, afin de ne plus avoir à se porter chacun soi-même, ce qui est l'Enfer –
– Je vous recommande Papa Giulio* et Michel-Ange : le premier vous gardera la Vie que vous recevrez de l'autre. Et surtout pas de réceptions dans ce sanctuaire d'où le public aura bientôt chassé le Ciel ! – Croyez-moi, croyez votre vieil ami, et ne laissez pas la morsure du banal et de l'inutile grignoter, ronger, et pulvériser la belle jeunesse de votre âme et de votre cœur. Tous ces gens de la foule n'ont rien à faire à la Sainte table que Dieu dresse en vous –
En haut ! toujours, et laissez les morts ensevelir leurs morts –[163]
Je vous aime et vous laisse le meilleur de mon cœur. Tenez-moi bien au courant de ce que vous ferez, de l'adresse que je dois donner à mes

162 Citation de la Lettre aux Hébreux (11 :1). Le verset dit exactement : « Or la foi est la substance des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas. » ; traduction de l'abbé Louis-Claude Fillion (1843-1927) : <http://www.magnificat.ca/textes/bible/hebreux-11.htm> (27.01.2015).

163 Citation de l'Évangile selon saint Luc (9 :60) : « Jésus lui répondit : – Laisse les morts enterrer leurs morts ; et toi, va annoncer le Royaume de Dieu. » dans *La Bible*, *op. cit.*, Nouveau Testament, p. 104.

lettres, et du jour où vous serez à Paris. F[aust], passera (je pense…) Mercredi [3 mars; ce qui fut le cas].

Lettre non signée
*Autogr.* : I.2.Gounod.33

## 35

n° 3.
Paris – Jeudi 25 Février [1869] minuit ½ –

Mon amie très chère, bien que j'ai mis aujourd'hui même une lettre pour vous à la poste, j'en commence ce soir une autre qui ne partira que Dimanche [28 février] afin de vous porter des nouvelles de la répétition de Samedi [27 février] –
On a dit ce soir les cinq actes de l'œuvre de votre ami : l'impression a été excellente, et il y a eu un grand nombre de grands effets : L'auteur m'a semblé très content, et cela me paraît une des meilleures garanties de la bonne exécution – on ne sait pas encore si l'ouvrage passera Lundi [1er mars] ; la répétition de Samedi résoudra la question, et vous le saurez par la fin de cette lettre – J'ai lu et relu celle que j'ai reçue de vous ce matin ; je n'en éprouve que plus le besoin de me rapprocher de l'amie absente et de lui faire de loin le plus possible de cette part que la présence ne peut plus donner –
Est-il donc vrai, mon amie, que je vous aie été, sinon la source, au moins l'intermédiaire de quelque joie ou de quelque bonheur pendant ces jours de douce et chère intimité que nous venons de passer ensemble ?..
Si vraiment il en est ainsi, mon séjour là bas m'aura donné bien plus que je n'osai l'espérer ; pourvu que je sois salutaire à ceux que j'aime, je ne demande pas autre chose à la vie ; elle ne peut me donner rien de meilleur que ce qu'elle me permet de leur donner à eux-mêmes –
Vous me rappelez la prière que vous m'avez faite et la promesse que vous m'avez demandé de ne faire voir vos lettres à qui que ce soit ? – – Dès que je l'ai promis, n'êtes vous pas tranquille ? Tout abandon est une confession, et toute indiscrétion est un vol. Dites donc sans crainte

tout ce qui vous viendra de l'âme à la plume : il n'y aura entre votre cœur et le mien que votre plume et mes deux yeux… un seul, si vous voulez !… J'aime mieux les deux –
Je suis entouré de votre souvenir. J'ai retrouvé ici ma chère charmante tête de Milan ! –[164] et puis j'ai près de moi votre petite tête de bohémienne – et puis votre cher petit carnet avec vos deux photographies – et puis vos lettres – enfin, de quoi me parler de vous, bien que rien ne soit nécessaire pour m'aider à penser à vous – J'ai aussi mon cher Michel-Ange que je lis sans cesse et dont les sonnets, madrigaux et lettres me ravissent, ainsi que les deux croquis que vous avez enlevés, arrachés de votre album pour me les donner.[165] Enfin, non seulement [un ou plusieurs mots soulignés tracés par une autre main afin de les rendre illisibles] mais [un ou plusieurs mots soulignés tracés par une autre main afin de les rendre illisibles]. – Et la chère belle Suisse ? quand la verrons-nous ? je la connais ; mais que sera-ce quand vous m'en aurez fait les honneurs ? –[166] Ce sera une autre Rome –

164 Allusion à la copie que Marcello avait réalisée, à la bibliothèque ambrosienne de Milan, pour Gounod du portrait d'Isabelle d'Aragon Sforza par Boltraffio, alors attribué à de Vinci.

165 À la fin de sa vie, Michel-Ange écrivit plus de trois cents poèmes, des sonnets et des madrigaux. M. Lanneau-Rolland avait publié, en 1860, à Paris chez Didier, une traduction des œuvres de Michel-Ange ; cf. Charles CLÉMENT, *Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël; avec une étude sur l'art en Italie avant le XVI$^{e}$ siècle et des catalogues raisonnés historiques et bibliographiques*, Paris, Michel Lévy Frères, 1861, p. 359.

166 Gounod avait voyagé avec sa mère en Suisse, fin août-début septembre 1838, suite à son second échec au Prix de Rome. Il écrivit à propos de ce séjour : « Pour me consoler de ma défaite, ma mère m'emmena faire un voyage d'un mois en Suisse. […] Pour moi qui, en dehors de Paris, n'avait encore vu que Versailles, Rouen et Le Havre, ce voyage ne fut qu'une suite d'enchantements, depuis Genève, par Chamonix, l'Oberland, le Righi, les lacs, et le retour par Bâle. Je ne désadmirais pas. Nous parcourions la Suisse à dos de mulets, partant de grand matin, nous couchant tard, ma mère toujours levée la première et toute prête avant de me réveiller. » dans C. GOUNOD, *Mémoires d'un artiste*, *op. cit.*, p. 85. Il visita alors Fribourg, la ville natale de la duchesse Colonna, dont il admira le pont suspendu et les fameuses orgues : « Les plus beaux que j'aie entendus de ma vie. […] L'instrument est magnifique et, dans certains moments, imite la voix humaine. L'illusion de ce registre est telle, surtout pour les ténors, que l'on entend absolument l'articulation des paroles sous un chant : et j'étais en complète

J'ai lu mon poëme chez moi : –[167] on en a été content, et on pense qu'il y a moyen de faire là dessus q. q. chose de très beau et de très grand – nous penserons à notre Michel-Ange pour faire cela : et quand je dis nous, c'est à la lettre ; vous êtes passée à l'état de collaborateur : faites donc en sorte que je retire de cette association tout le profit que j'en espère que j'en attends ; d'une raison sociale comme la nôtre, il me semble que j'ai non seulement le droit mais le devoir d'attendre beaucoup –
Vous me dites que vos soirées à l'Académie sans moi vous font une situation [un mot souligné tracé par une autre main afin de le rendre illisible] et vous ajoutez : "et le pire, c'est qu'elle ne finira pas !"[168] Je ne comprends pas du tout, ou bien je comprends trop. Hébert* m'a eu près de lui pendant deux mois comme un frère, et plus ma présence lui aura été, loin de Paris, douce et consolante, plus il faut la lui faire oublier pour l'empêcher de la regretter. Il est facilement triste et soucieux, et je crois qu'il se fait souvent violence pour paraître le contraire. Hébert est un garçon à qui il faut deux choses pour être heureux : il n'en a qu'une à Rome : il a besoin d'intimité pour son cœur et de monde pour son esprit. quand on n'a que du cœur, c'est bien plus commode ; on n'a plus besoin du monde qui n'est qu'un théâtre pour les virtuoses. La grande

jouissance de cet effet merveilleux lorsqu'après une ou deux minutes de silence, le scélérat attaque avec un front d'enfer des variations de vrai flageolet sur un thème *alla polacca*. Ah le fripon ! [...] Il me semble que cette place d'organiste avec la possession d'un pareil instrument serait la plus heureuse chose qui pût m'arriver. » ; lettre à son frère du 29 août 1838, citée par G. CONDÉ, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 47. En juillet-août 1858, Gounod retourna, avec sa femme et son fils, en Suisse (Interlaken, Lucerne, Vevey).

167 Gounod évoqua, à la fin décembre 1868, le projet d'un oratorio, *La Rédemption*, auquel il travailla au début de 1869, écrivant lui-même le livret. Ensuite, la composition d'un opéra d'après *Polyeucte* de Pierre Corneille prit le dessus. Il reprit seulement en 1880 l'écriture de *La Rédemption*, qui fut achevée au printemps 1881. Pour plus d'informations sur cette œuvre, voir G. CONDÉ, *Charles Gounod*, *op. cit.*, pp. 508-514.

168 Allusion aux soirées passées par la duchesse Colonna à l'Académie de France à Rome et probablement au fait qu'Hébert la courtisait.

supériorité de l'un sur l'autre c'est de n'avoir besoin ni de toilette ni de représentation, ce qui est du même coup Economie et humilité, c. à. d. richesse pour les autres et contentement pour soi. Le fond de ma grande brouille avec le monde, c'est d'abord qu'on s'y prête et qu'on ne s'y donne pas ; et puis, qu'on n'y est admis qu'en déguisement : il faut être costumé. or je ne sais pas porter le costume : il me paralyse comme le mensonge. Je ne sais rien être de ce que je suis que quand je puis être tout ce que je suis. Il y a des gens qui baissent leur gaz à volonté et qui brillent et brûlent à demi-bec : chez moi, pas de milieu ; il faut jour ou nuit, et je n'ai pas plus la vocation du crépuscule que celle des fiançailles : j'ignore absolument l'art des transitions. – C'est une nature malheureuse pour le Commerce ; mais comme je ne suis pas marchand, je ne marchande pas –

Vous n'imaginez pas à quoi ma plume est réduite ces jours-ci – les demandes d'entrées ou de billets n'arrêtent pas – Je vais mettre une affiche dans mon antichambre pour cause d'indisposition – et je vais mener tambour battant toutes les inutilités de la vie qui sont ou des importunités ou des tyrannies, ce qui revient au même – –

Vous me parlez d'une grande étude que vous aller faire d'une belle dame qui m'écoutait parler avant la soirée chez Hébert ? –. quelle dame ? Je ne m'en souviens pas : rappelez la moi afin que je sache de qui vous allez vous occuper –[169] N'oubliez pas de me donner des nouvelles de notre Bacchante* et de notre Sibylle* : ce sont deux santés auxquelles je m'intéresse puisque ce sont vos enfants ! –[170]

– Vendredi soir [26 février], 10 h –

Je viens d'apprendre aujourd'hui, mon amie, que nous ne passerons pas Lundi [1er mars], et que ce sera probablement pour Mercredi

169 La statue en pied de la princesse Suzanne Czartoryska, née Caraman-Chimay (1844-1918), qui fut une amie de la duchesse Colonna.

170 La duchesse Colonna qualifiait fréquemment ses statues de « ses filles ». L'élément de filiation est d'autant plus important qu'elle a souvent eu recours au moulage de parties de son corps pour ses sculptures, comme pour *La Pythie*. Sur la pratique du moulage chez Marcello, voir Jean-François Corpataux, *Le Corps à l'œuvre : sculpture et moulage au XIXe siècle*, Genève, Droz, 2012, pp. 87-148.

[3 mars] – cette vie de théâtre est le symbole le plus accompli de l'imprévu, de l'imprévoyable, de la plume au vent ! –[171] La plume au vent ! quand on a le malheur d'être seul ou le bonheur d'être deux, c'est la plus charmante devise – celle de l'oiseau, celle de l'air libre ! – mais quand on est accroché à je ne sais combien d'individus qui demandent "quand est-ce ? – à quand la première ? pourriez-vous m'avertir du jour par un mot ? – Et une foule de jolies choses de ce numéro là, c'est odieux ! – C'est à retourner au Pincio à l'instant même ! –[172] quand je compare ce va et vient de toutes les minutes à cette adorable tranquillité de mes soirées de Rome ! – – Je vous avoue que j'ai de la peine à m'y faire – et pourtant, je me suis attelé à ma besogne avec toute l'énergie possible – et j'ai bien fait de venir : c'était de première nécessité –

Je vous ai écrit avant-hier Mercredi une lettre adressée directement "Albergo di Roma"* – et hier, sur votre indication, par l'entremise de Mr D. Mannucci, palazzo Doria –[173] Dites moi bien si toutes mes lettres vous sont arrivées – Je marque celle ci n° 3, comme étant la 3me que je vous adresse de Paris –[174] Je ne vous écrirai maintenant que quand

171 Citation en français d'un vers du célèbre « La donna è mobile » du *Rigoletto* (1851) de Giuseppe Verdi. « La donna è mobile/Qual piuma al vento,/Muta d'accento/E di pensiero. » ; « La femme est légère/Comme une plume au vent/Changeant de paroles/Et de pensées à tous moments. » dans *L'Avant-Scène Opéra* [*Rigoletto*], n° 273, 2013, p. 53 [livret original de Francesco Maria Piave, traduction d'Yvelaine Duault]. La célèbre chanson du duc de Mantoue était déjà chantée par François Ier dans *Le Roi s'amuse* (acte IV, scène 2) de Victor Hugo : « Souvent femme varie,/Bien fol est qui s'y fie./Une femme souvent/N'est qu'une plume au vent ! » dans Victor HUGO, *Amy Robsart, Marion de Lorme, Hernani, Le Roi s'amuse*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 539. Toutefois, il est plus probable que Gounod fasse référence à l'opéra de Verdi.

172 Le Pincio est une colline de Rome au nord du Quirinal, sur laquelle la villa Médicis est située.

173 Domestique et homme d'affaires, Domenico Mannucci servit souvent d'intermédiaire pour la duchesse Colonna.

174 Toutes les lettres de Gounod sont donc parvenues jusqu'à nous.

j'aurai reçu votre réponse à cette lettre – Je ne vous charge de rien pour personne ; j'ai écrit à notre Directeur* avant-hier –
Je vous aime, et vous embrasse comme je vous aime : je ne saurais dire mieux ni plus – votre ami fidèlement et à jamais dévoué –
Charles
Si q. q. chose de nouveau survient dans la marche des choses je vous l'écrirai : et maintenant, je compte sur votre Exactitude à me tenir au courant de votre séjour, de votre départ, de votre arrivée, et de l'adresse bien précise à laquelle je dois continuer ou cesser de vous faire parvenir mes lettres – celle ci partira demain Samedi [27 février] –

*Autogr.* : AEF, Papiers Marcello, I.2.Gounod.34

## 36

Paris – Jeudi 11 Mars – /69.

Mon amie très chère, j'ai reçu hier votre lettre du 6 m'accusant réception à cette date de ma lettre du 25 fév ! – Est-ce possible que j'aie mis 9 jours à aller d'ici à Rome ? – Tenez ! décidément l'étendue est absurde : elle augmente, elle diminue, elle a des caprices ! – Parlez moi de l'illimité ! Voilà où on est à son aise ! La Terre est plus petite que l'homme. – mais venons à votre chère lettre. Pourquoi êtes vous triste ? vous avez du chagrin, de l'ennui ; vous me le dites : vous l'eussiez dit moins clairement que je l'aurais deviné. L'affection qui ne devine pas est-elle de l'affection ? Eh bien, dites : c'est si mauvais de garder ! Pourquoi ce cher Eden de Papa Giulio* dont j'étais si heureux pour vous, où j'avais tant de joie à vous voir installée, pourquoi et comment a-t-il pu vous devenir une source de tristesse ? vous me dites : "Il est arrivé des choses qui me font prendre Papa Giulio en souci, et en crainte ! Je ne suis plus ardente à travailler, crainte de devoir tout interrompre !.. Je ne puis en dire plus long à présent !.." Et c'est ainsi que vous me laissez sans autre explication dans ce vague qui fait mourir les mères quand elles ne savent pas de quelle maladie souffre leur enfant ! – Vous ajoutez : "mon ami, enseignez moi la résignation." Connaissez vous

ces quatre vers de V. Hugo? – Plût au Ciel qu'il eût toujours pensé et parlé ainsi! –[175]

"Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure!
"Vous qui souffrez, venez à Lui, car il guérit!
"Vous qui tremblez!.. Venez à Lui, car il sourit!
"Vous qui passez!.. Venez à Lui!. car il demeure!"[176]

Voilà, mon amie, la seule résignation indicable et conseillable. La résignation, ce n'est pas le vide; ce n'est pas le consentement au néant, au froid, au silence! – c'est la porte ouverte à Celui qui a dit: "Je me tiens à la porte et je frappe!"[177] c'est la possession de ce qui dure, remplaçant ce qui s'en fuit! – Vous savez à quelle Sainte lumineuse devise vous m'avez fait serment de rester fidèle! "Jamais moins, toujours plus!" Le choix à faire est bien simple: ou ce qui fait monter, ou ce qui fait descendre. Je vous conjure de mesurer tout être et toute chose à l'une ou l'autre de ces deux influences, et à ce prix je vous promets la Lumière et le Bonheur! – vous me demandez de prier le Bon Dieu pour vous! Je n'avais pas lu 10 lignes de votre lettre que je le faisais déjà! Et c'est perpétuel! – Eh bien, oui; tenez: moi, pauvre chétif, je

175 La duchesse Colonna n'aimait pas non plus les écrits d'Hugo, comme en témoignent plusieurs passages de sa correspondance, dont un brouillon de lettre, datant de 1862, à Eugène Delacroix: « Monsieur, je suis bien à plaindre en ce moment à Paris, il m'est aussi impossible de lire les Misérables de Victor Hugo, que de regarder le tableau de Mr Ingres [*Le Bain turc*?]. Même absence de vérité, de proportions, même discordance dans les tons, même prétention au sublime, mais ici avec une distinction entre les deux, je crois préférer celui qui me déclare franchement que si j'aime le vulgaire, le laid, l'horrible, ses personnages feront mon affaire, affaire de goût, vous le voyez, tandis que je me fâche tout net contre celui qui spécule sur ma crédulité au point de me croire capable de prendre ses magots pour autant d'Apollons. C'est une véritable mystification il est vrai que le public doit être accoutumé à un semblable régime. »; I.2.Delacroix.10.

176 Citation des *Contemplations* d'Hugo, livre troisième « Les luttes et les rêves », IV « Écrit au bas d'un crucifix » (mars 1842) : « Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car il pleure./Vous qui souffrez, venez à lui, car il guérit./Vous qui tremblez, venez à lui, car il sourit./Vous qui passez, venez à lui, car il demeure. » dans Victor HUGO, *Les Contemplations*, Paris, GF Flammarion, 2008, p. 130.

177 Citation de l'Apocalypse (3:20).

vous envoie et vous prie de recevoir de mes mains et de mon cœur et de mon âme, au nom et de la part de notre Seigneur bien-aimé, ce que vous me priez de lui demander pour vous, "un peu de confiance, et d'essor à votre travail !" La voici ! prenez la, cette prière ardente, fervente que je fais pour vous ! Ce n'est pas la première ! Mais, grâce à notre chère devise, c'est encore la meilleure jusqu'ici, et celle de demain sera meilleure encore, si, comme je le souhaite et l'espère, je suis meilleur moi-même. Rappelez-vous ce que dit St Paul : "Eprouvez les Esprits !"[178] vous me parlez des circonstances "Extérieures, ambiantes, voisines…" et vous ajoutez : "Ecrivez-moi, aimez moi, et croyez que je suis avec vous !" Eh bien, me voilà ; près de vous, malgré la distance, et malgré toute distance ! L'âme et le cœur en communion n'en connaissent pas, et elle peut être grande entre soi et des voisins. Pas de voisins ! Les voisins sont des étrangers ! Être uns, ou n'être rien – F…. [Faust] continue à remuer Paris : c'est un tumulte. – Savez-vous que je vais envoyer à Rome un Hymne national qu'on m'a demandé pour Pie IX, et qui sera exécuté le 11 Avril en l'honneur de l'anniversaire de Son couronnement et de la 50me année de Sa prêtrise ?[179] je l'ai composé

178 En plusieurs endroits de ses épîtres, saint Paul enjoint à éprouver les esprits, notamment dans la Première Lettre aux Thessaloniciens (1 Thessaloniciens 5 :21) : « Mais examinez toutes choses : retenez ce qui est bon. » dans *La Bible*, *op. cit.*, Nouveau Testament, p. 299.

179 Gounod composa, sur commande, cette marche pour l'anniversaire du couronnement de Pie IX. Elle fut exécutée pour la première fois dans l'après-midi du 11 avril 1869 lors du jubilé sacerdotal du pape. Une grande foule s'était réunie sur la place Saint-Pierre afin d'écouter le concert donné en l'honneur du pape. La marche de Gounod fut interprétée par sept fanfares pontificales accompagnées d'un chœur de plus de mille soldats. Très applaudie, elle fut rejouée plusieurs fois. Très souvent exécutée par la suite, elle devint l'hymne pontifical en 1949, remplaçant, sur décision de Pie XII, la Marche Triomphale de Vittorino Hallmayer. À cette occasion, Antonio Allegra (1905-1969), organiste de la Basilique Saint-Pierre, composa un texte italien, qui est aujourd'hui couramment chanté. Par la suite, l'Hymne Pontifical de Gounod a été doté d'un texte en latin, « O felix Roma – o Roma nobilis », écrit par le chanoine Raffaello Lavagna. Il fut exécuté pour la première fois en 1991. La première exécution publique, par le chœur et l'orchestre de la Mitteldeutscher Rundfunk de Leipzig eut lieu le 16 octobre 1993 dans la Salle Paul VI, à l'occasion du quinzième anniversaire

hier.[180] Si vous voyez Kanzler* et la petite princesse Rospigliosi*, dites leur que c'est fait. Adieu. répondez moi : je n'alternerai mes lettres qu'avec les vôtres pour être bien sûr de ne pas vous écrire sans la certitude de vous trouver –
à vous toujours et pour toujours.

Lettre non signée
*Autogr.* : I.2.Gounod.35

## 37

Paris – Samedi 20 Mars /69 – 1 h.

Ma très aimée amie,
Je reçois ce matin, à 11 h ½ votre lettre du 16 – qu'est-ce donc que cette fatigue, ce vilain malaise qui vous ont mise au lit ? vous ne le dites pas. C'est très laid de laisser ainsi les Siens dans le vague et dans l'inexpliqué – une mienne amie m'a corrigé de cela : elle a fort bien fait, et je voudrais opérer en vous la même cure – J'espère que votre prochaine lettre me dira que vous êtes mieux, et que tout ce qui a pu vous faire souffrir est englouti par ce qui peut vous faire du bien –
Vous me parlez de l'inquiétude et de la perplexité de vos jeunes amis en présence de Michel-Ange, et de cette crainte irréfléchie et creuse

de l'élection de Jean Paul II et du centenaire de la mort de Gounod ; cf. <http ://www.vaticanstate.va/content/vaticanstate/fr/stato-e-governo/note-generali/inno.html> (26.01.2015). L'ordination sacerdotale de Giovanni Maria Mastai Ferretti (1792-1878) eut lieu le 10 avril 1819. Il fut élu au pontificat le 16 juin 1846 et intronisé le 21 juin 1846, sous le nom de Pie IX. Il convoqua le premier concile œcuménique du Vatican, qui a notamment défini l'infaillibilité pontificale.

180 En fait, le premier jet de l'œuvre est daté du 9 mars. Il semble que Gounod l'a orchestré le lendemain ; cf. G. CONDÉ, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 887.

de voir absorber leur personnalité par celle de ce Titan –[181] ah ! que je connais cette hérésie là ! Toute la doctrine orthodoxe des Arts n'est pas de trop pour la combattre, et il en aurait là dessus aussi gros à écrire que la Somme de St Thomas qui n'est que le développement d'une Vérité unique, de même que l'Erreur ci dessus énoncée n'est que le Germe unique d'où sortent toutes les autres erreurs. Ils ignorent qu'entre l'étude d'un grand maître et l'imitation de ce maître, il y a l'infini, forcément ; et cela parce qu'il ne dépend pas de l'étude ni de la volonté de rendre assimilable l'élément incommunicable par excellence, la personnalité. Nous ne sommes pas plus maîtres de faire passer la personnalité d'autrui en nous que la nôtre dans autrui : c'est la limite posée par le Créateur même dans les êtres : c'est la forme qui les distingue, qui les détermine et qui les empêche de se confondre. L'Individualité est donc, par la force des choses, à l'abri de l'absorption, et c'est folie de croire que ce qui est destiné à faire vivre la nature et l'espèce soit en même tems destiné à faire périr la personne et l'individu. Ce que les maîtres nous communiquent est impersonnel, et conséquemment assimilable : c'est là ce qu'il faut leur prendre, parce c'est cela seul que nous pouvons leur prendre, de même qu'on reçoit de son père la Vie

181 Il pourrait s'agir des jeunes pensionnaires de la Villa Médicis qui semblent décrier les maîtres du passé comme Hébert l'écrivit, à leur arrivée à Rome, à la princesse Mathilde* (lettre du 5 février 1869) : « Du reste, tout marche bien, les nouveaux sont arrivés, escortés du petit Jadin* bien gentil, mais un peu tranchant pour un qui n'a jamais rien fait. Gounod et moi, nous maintenons cette jeunesse sans déférence dans le respect des maîtres et des grandes choses du passé. Je vais souvent passer deux heures le matin au Vatican devant les fresques de Raphaël et là, dans ma muette admiration, je puise l'ardente conviction qui me rend fort quand je parle aux jeunes dédaigneux. » dans I. Julia, *Le Peintre et la princesse*, *op. cit.*, p. 60. Les nouveaux pensionnaires de la Villa Médicis sont le peintre Édouard-Théophile Blanchard, qui peignit par la suite le portrait de Marcello, les sculpteurs Edme Antony Noël et Marius Mercié nommés respectivement pour quatre et trois ans, l'architecte Charles Alfred Leclerc, les compositeurs Victor Rabuteau et Eugène Wintzweiller respectivement pour quatre et trois ans, ainsi que le graveur Charles Alfred Waltner ; cf. *Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome*, éd. Georges Brunel, Rome, Edizioni dell'elefante, 1979, vol. 1 (nouvelle série), p. 110 et la lettre du 12 novembre 1868 du comte Émilien O'Hara van Nieuwerkerke (intendant des beaux-arts de la Maison de l'Empereur) à Hébert, Villa Médicis, fonds Hébert, boîte 2-117-3-6, p. 128.

commune qui est la Tradition de l'espèce, et non la physionomie propre qui est la forme de l'individu. C'est pourtant clair comme deux et deux font quatre : mais il faut le crier sur les toits ; car on est sourd comme des pots, et on s'acharne précisément à ne manger que de l'indigeste, des enveloppes, des peaux dans lesquelles il n'y a rien – rien – rien – c'est cela qu'on veut, c'est cela qu'on imite, à son insu, pendant même qu'on déclare et qu'on professe ne vouloir rien imiter. Eh bien, moi aussi, je dis non seulement qu'il ne faut pas imiter (parce que c'est absurde) mais qu'on ne peut pas imiter, parce que c'est impossible : on n'imite pas ; on singe, et voilà tout : mais on étudie [mot souligné trois fois], parce que l'étude traverse l'enveloppe, l'écorce, et s'empare de la Sève qui appartient à une race.
Vous me demandez d'écrire q. q. chose pour la Sixtine ? – Eh ! je ne demanderais pas mieux : mais on ne m'en ouvrirait pas les portes – Si mon Hymne au Pape me les entr'ouvre, alors je tâcherai de les ouvrir tout à fait –
Vous me dites que vous me restez attachée de cœur et de pensée comme s'il n'y avait encore entre nous que l'Escalier de la Trinità ! Si vous le montez q. q. fois, je le descends souvent, et j'espère que plus ou moins de kilomètres ne changent rien à la géographie de votre cœur non plus que du mien –[182] Je sais le bon moyen d'être toujours près de vous, c'est de vous porter toujours en moi, comme je le fais – à vous aujourd'hui, comme hier, comme demain, et toujours – Votre ami –
Faust a eu 10 ans hier 19 mars – (13,200 et q. q. f$^{rs.}$)[183]

Lettre non signée
*Autogr.* : I.2.Gounod.36

182 L'escalier de la Trinità relie la place d'Espagne à l'église de la Trinità dei Monti de Rome. Gounod devait effectivement les emprunter souvent, car la Villa Médicis est située Viale della Trinità dei Monti 1, c'est-à-dire tout près de l'église de la Trinità dei Monti. De son côté, la duchesse Colonna devait les monter pour se rendre à la Villa Médicis, car elle a séjourné une partie du mois de janvier au Palazzo Doria, via del Corso.

183 *Faust* avait été créé le 19 mars 1859 au Théâtre-Lyrique. En 1869, *Faust* engrangeait en moyenne 13 000 francs par soirée, un chiffre inégalé à l'Opéra ; cf. G. CONDÉ, *Charles Gounod*, *op. cit.*, pp. 369-370.



**Im. 7** : Édouard-Théophile Blanchard, *Portrait de Marcello, Duchesse de Castiglione Colonna*, huile sur toile, 1877, Musée d'art et d'histoire Fribourg, © MAHF / Primula Bosshard

## 38

Paris. 31 Mars /69. Mercredi soir.

Bien chère amie, je ne sais ce que vous semblera de l'horloge de mon cœur, si vous trouverez qu'elle avance ou retarde – quant à moi, il y a bien long-tems que je n'ai entendu parler de mon petit Michel* – Plane-t-il dans les espaces célestes ?.. oh ! alors il est tout excusé d'oublier un peu la pauvre terre, quoiqu', en somme, la voir de plus haut ne soit pas toujours une raison pour la négliger – mais si les visions sublimes ne lui tiennent pas les ailes déployées, il serait bien gentil, le brave Michel, de se souvenir de la géographie de l'Europe, et qu'il y a des gens qui s'inquiètent de savoir ce qu'il devient. A-t-il repris domicile à Papa Giulio* ? Est-il corps à corps avec une Sibylle* quelconque ? reste-t-il ? ou bien revient-il, et quand ? Tout cela est bon à savoir ! –
Paris est toujours la ville aux Tante Cose comme dit l'autre "Michel !-Ange !"[184] c'est la Vie des éternelles occupations de ceux qui n'en ont pas, et la mort de ceux qui en ont ! Malgré tout, je m'y suis créé des matinées en me levant de bonne heure, et des soirées en n'allant pas dans le monde : c'est déjà q. q. chose : mais les journées sont toujours bien morcelées par le fameux et stupide ceci et cela ! j'ai envoyé L'Hymne pour le Pape à Kanzler* : maintenant je m'occupe de compléter ma partition sur les Deux Reines de mon ami Legouvé : c'est l'affaire de ce printemps : et puis, je m'envelopperai dans la Rédemption pour n'en

184 Allusion à la lettre du 2 mai 1506 de Michel-Ange à Giuliano da Sangallo : « Ancora v' ò a dire questo : che la detta opera non è possibile la possa per questo prezzo fare a Roma : la qual cosa potrò fare qua per molte commodità che ci sono, le quali non sono costà ; e ancora farò meglio e con più amore, perchè non àrò a pensare a tante cose. » dans *Le lettere di Michelangelo Buonarroti pubblicate con ricordi ed i contratti artistici*, éd. Gaetano Milanesi, Florence, Le Monnier, 1875, p. 378 (lettre CCCXLIII) ; « J'ai encore à vous dire que, pour ce prix, il n'est pas possible de faire cette œuvre à Rome mais que je pourrai la faire ici, où j'ai de grandes facilités que je n'ai pas là-bas, et je la ferai mieux encore, et avec plus d'amour, parce que je n'aurais pas à penser à tant de choses. » dans *Lettres de Michel-Ange* (trad. Marie Dormoy), Paris, F. Rieder et C^ie^, 1926, t. 1, p. 25.

plus sortir qu'elle ne soit terminée; là, j'en aurai pour un bon bout de temps –[185]
Je vous laisse deviner si mon cœur vous a fait votre fête dans ce tems de Pâques![186] c'est bien là qu'on se trouve et qu'on se tient, si absents et si distants que l'on soit – que je plains bien ceux qui souffrent de ne pas avoir cela, et plus encore ceux qui n'en souffrent pas! Car toute Soif un peu ardente doit finir par mener à cette eau vive, la seule dont on puisse être toujours altéré, la seule pourtant qui désaltère! – quelle admirable Vérité que cette apparente contradiction, et quelle incessante possession que celle de ce qu'on ne possède jamais entièrement! "quem totus non capit orbis!"[187] plénitude sans satiété! ivresse sans épuisement! Seul remède à ce mal qui nous ronge tous de vouloir tout engloutir en fait de bonheur et tout contenir en fait de lumière! – Oui, j'ai bien bien bien pensé à vous comme toujours, et mieux encore que toujours puisque c'est dans le sein de ce qui ne passe pas – Allons, mon amie, un quart d'heure de tendre charité pour m'apprendre que ce bon, cher, précieux et salutaire travail est revenu vous prendre par la main et, comme vous dites, vous remettre en selle sur le Pégase dont on ne devrait jamais descendre ni tomber quand une fois on a eu le bonheur et l'honneur d'être son cavalier! –

185 À la fin du mois de mars 1869, Gounod compléta la musique de scène *Les Deux Reines* pour le drame d'Ernest Legouvé (1807-1903), connu pour être le co-auteur d'*Adrienne Lecouvreur* (1849) avec Eugène Scribe. Le contrat de cession à Choudens, daté du 6 janvier, stipulait que Gounod recevrait 3000 francs le 2 juillet et le reste à la livraison. Cette musique de scène ne fut achevée et créée qu'en 1872. Au début de 1869, Gounod travailla également à l'oratorio *La Rédemption*, qui fut supplanté par l'écriture d'un opéra d'après *Polyeucte* de Corneille. Il ne reprit qu'en 1880 *La Rédemption*, achevée au printemps 1881; cf. G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, pp. 151-152; pp. 508-514.

186 Pâques avait eu lieu le 28 mars.

187 Citation de l'hymne en l'honneur de la Vierge Marie: « Virgo Dei Genitrix, quem totus non capit orbis, in tua se clausit viscera factus homo. »; « Vierge, mère de Dieu, celui que l'univers ne suffit pas à contenir s'est renfermé en ton sein pour se faire homme. »

Notre cher petit Directeur* est sans doute en pleine verve de peintre sur l'une ou l'autre de ses trois toiles ![188] En voilà un qui s'y connaît en fait d'acharnement ! Aussi ne douté-je pas qu'il ne frappe un bon coup l'année prochaine.[189] – Ne m'oubliez pas auprès de la Sixtine à laquelle j'ai voué une fidélité aussi robuste qu'enthousiaste. C'est comme une dévotion à l'ange gardien –
Je vous dis adieu pour aujourd'hui, et j'espère une lettre bientôt ; probablement se croisera-t-elle avec celle ci.
Votre vieil et fidèle ami
Charles

*Autogr.* : I.2.Gounod.37

Bien que les Archives de l'État de Fribourg les conservent sous deux cotes différentes, il est probable que les lettres 38 et 39 ont été postées dans un même courrier. Il ne subsiste aucune enveloppe pour confirmer cette hypothèse, suggérée par le début de la missive du 1er avril.

## 39

Jeudi soir – 1er Avril [1869]

Cher petit Michel* ! Je n'ai pas pu faire partir aujourd'hui la lettre écrite hier soir : elle vous arrivera donc un jour plus tard que je n'aurais voulu, et doublée de ce post-scriptum qui me permet de vous charger d'une petite commission : c'est de dire à notre Directeur* que j'ai reçu ce matin sa chère lettre qui m'a fait le plus grand plaisir et à laquelle je répondrai sous peu. Dites lui que je suis enchanté de ce qu'il me dit de son travail et de nos principes. Oui ! il a raison, raison, mille fois raison

188 En 1869, Hébert travailla au portrait de la duchesse Colonna, ainsi qu'à *La Mendiante à l'enfant brun* et à *La Sentinelle*.

189 Hébert exposa au Salon de 1870 *Le Matin et le soir de la vie* et *La Muse populaire italienne*.

– Je le lui dirai sur la 4me corde dans la lettre que je lui écrirai bientôt et que je l'autoriserai à montrer à qui il le jugera bon –[190] apprenez lui aussi que notre Faust n'a fait Mardi dernier (comme représentation hors tour) que 15,778 Francs…. – Il ne me faudrait que 8 ou 10 recettes comme cela dans la poche pour laisser à ma fille sa dot avant de lui dire "au revoir!"[191] mais il est convenu que les œuvres des artistes doivent d'abord enrichir les autres, et puis eux après… S'il reste de quoi… – à propos! – Choudens est dans l'ivresse de mon poëme de La Rédemption![192] – Sublime! admirable! – C'est bon: – nous verrons cela dans deux ou trois ans – En attendant, vous savez que nous allons travailler cela à Rome l'hiver prochain – et d'ici là, peut-être en ferons nous quelques pages en Suisse…. Si la Suisse veut bien me faire l'honneur et la joie de m'en dicter quelque chose.[193] Je lis et relis notre Michel-Ange… que vous m'avez donné! – Je vous recommande toute la lettre VI, de la page 403 à 416[194] – Ah! le pauvre cher grand martyr! Comme je l'aime! Je crois que je commence à le comprendre, et j'espère qu'il me voit! – J'en parlerais jusqu'à votre retour! – adieu, vous savez comme je vous aime – Votre vieux Gabriel*! –

---

Lettre signée avec un surnom
*Autogr.* : I.2.Gounod.38

190 Référence à la quatrième corde d'un instrument à cordes (la plus grave), par exemple celle de *sol* sur le violon, qui est connue pour son expressivité.
191 Jeanne Gounod (1863-1945), qui se maria en 1886.
192 Compositeur français, Antoine de Choudens (1849-1902) travailla l'harmonie avec Bizet. Il fut, avec son frère Paul (1850-1925), un éditeur renommé de musique.
193 Gounod évoque des projets de séjour à Rome et en Suisse, qu'il ne réalisa pas.
194 Référence à la lettre VI, dans l'édition *Rime e lettere di Michelagnolo Buonarroti precedute della vita dell'autore scritta da Ascanio Condivi*, Firenze, Barbèra, Bianchi e Comp., 1858. Il s'agit d'une lettre adressée à Marco Vigerio, évêque de Sinigaglia et datant d'avant le 24 octobre 1542, qui relate les mésaventures de l'artiste avec le tombeau de Jules II. Elle est citée intégralement dans l'annexe 2.

## 40

Paris – Dimanche 4 avril /69 – /(partira demain.)/

Mon cher petit ami,[195]
Je venais de fermer et de cacheter ma lettre à notre Hébert*, et je sortais pour la mettre à la poste, hier, quand la vôtre m'a été remise à midi ½ – je n'ai donc pas rouvert la mienne pour le prier de vous en accuser réception ; j'ai mieux aimé m'en charger directement aujourd'hui – Je suis fort contrissé de cette vilaine jaunisse, non point tant pour ce qu'elle a calomnié passagèrement votre teint véritable, que pour la fatigue et les souffrances qu'elle n'a point emportées en remportant son bagage de couleur. J'espère pourtant que votre prochaine lettre, (plus impatiemment attendue encore que les autres) me tranquillisera pleinement à ce sujet : ne me la laissez point trop attendre. vous voyez bien que ma dernière lettre, celle d'avant-hier avait bien raison de s'inquiéter et de trouver le tems long ! Le Tems et l'Espace ! nos deux grandes épreuves ! quelque chose me disait que vous n'alliez pas bien, et la distance n'a point empêché le fil électrique et sympathique de m'avertir ! – Mon amie chérie ! Ramez ! Ramez avec vigueur et vaillance ! La vie est un fleuve à remonter, depuis que l'humanité s'est écoulée loin de la source. N'oubliez jamais que l'Effort est devenu la Loi du Bonheur ! oui ; ce que nous ne possédons pas est le plus sûr gardien de ce que nous possédons : tout prendre, c'est tout perdre : souffrir et vivre, vaut mieux que jouir et mourir ! Dieu n'a pas laissé plus de deux pas à faire à quiconque veut posséder le tout de n'importe quoi : le premier pas, étreindre : le second, ensevelir ; et c'est instantané. La même minute qui sonna l'heure de l'assouvissement sonne l'heure de la mort. Soyons plus reconnaissants : bénissons ce qui nous manque : cela seul laisse la Vie à ce que nous tenons. Il faut que l'infini demeure à l'extrémité de toute joie : il se venge dès qu'on lui vole sa part, et ceux là seuls ont libre carrière dans tout espace, qui sont le plus fermement fixés au centre de tout : s'en détacher, c'est l'apoplexie.

195 Gounod emploie le masculin car il surnomme la duchesse Colonna « Michel* ».

Ah ! si nous pouvions voir en toutes choses tout ce que la discipline donne de liberté ! Vous rappelez-vous ce que dit Saint-Paul en deux endroits : "Justo lex non est posita" La Loi n'est pas pour le Juste !"[196] – et ailleurs : "Ipse sibi est lex" – il est à lui-même sa loi –[197] Et dans l'Epitre de ce matin (de S^t Jean,) je trouvais ces mots immenses : "Celui qui croit au Fils de Dieu, a le propre témoignage de Dieu en lui-même."[198]
Je voudrais savoir faire un livre qui montrerait l'application de cette double Loi de la Vie (la Règle et la Liberté) dans l'ordre Religieux, dans l'ordre moral, dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre esthétique, dans l'ordre physique et astronomique, et comment l'oubli de cette double Loi aboutit à l'anarchie, par l'incontinence du cœur et par l'orgueil de l'Esprit.
Comment ! votre vilain Brésilien a repaire sur l'eau ![199] Je le croyais et je l'espérais naufragé. – qu'est-ce que cette colère qui vous a rendue si malade ? Est-ce cela ? –

196 Citation de la Première Lettre à Timothée (1 Timothée 1 :9) : « sciens hoc quia lex iusto non est posita, sed iniustis, et non subditis, impiis, et peccatoribus, sceleratis, et contaminatis, parricidis, et matricidis, homicidis » ; « On se rappellera en particulier qu'une loi n'est pas établie pour ceux qui agissent bien, mais pour les malfaiteurs et les rebelles, pour les méchants et les pécheurs, pour les gens qui ne respectent ni Dieu ni ce qui est saint, pour ceux qui tuent leur père ou leur mère, pour les assassins. » dans *La Bible*, *op. cit.*, Nouveau Testament, p. 304.
197 Citation erronée de la Lettre aux Romains (2 :14) : « Cum autem gentes, quae legem non habent, naturaliter ea, quae legis sunt, faciunt, eiusmodi legem non habentes, ipsi sibi sunt lex » ; « Quand des étrangers, qui ne connaissent pas la loi des Juifs, obéissent d'eux-mêmes à ce qu'ordonne la loi, ils sont une loi pour eux-mêmes, bien qu'ils n'aient pas la loi. » dans *La Bible*, *ibid.*, p. 218.
198 Citation de la Première Lettre de Jean (5 :10).
199 Il s'agit de l'un de ses prétendants, Carlo di Tocco Cantelmo Stuart, duc di Popoli (1827-1884), qui fut le représentant à Rome du parti légitimiste napolitain après la chute du royaume de Naples. La duchesse Colonna le surnomma le « Brésilien » en référence au héros de *La Vie parisienne* (1866) de Jacques Offenbach, un personnage qui pense pouvoir tout acheter grâce à son argent. Il apparaît, notamment dans la correspondance à sa mère, dès fin octobre 1868. La duchesse Colonna se plaignit de son comportement et le décrivit comme un homme qui l'importunait.

J'ai été bien heureux de ce que vous me dites de votre Dimanche de Pâques [28 mars] ! Oh ! oui certes ; alors, nous étions bien plus que voisins dans ce trésor d'union et d'unité ! Pour qui demeure là, il n'y a plus en tout que des horizons infinis : le fini même s'y élève, s'y transforme et y perd sa limite ! … Oh ! la limite !.. la chaîne ! la barrière ! le verrou ! la geôle !.. Comment des âmes peuvent-elles vivre et respirer là dedans ! –
Allons, j'arrête mon bavardage : mais je ne vous quitte pas, je vous reste, je vous aime chaque jour plus, de ce toujours plus qui est la marque des racines éternelles, et qui ne défraie pas ce que vous appelez les moments perdus, mais tous les moments.
Adieu, bon cher petit Michel*, je vous embrasse comme je vous aime – à vous
Charles
J'ai une affreuse grippe qui, j'espère, va bientôt diminuer.
Il y a beau tems que M^me^ Mohl* a votre lettre : je la lui ai fait remettre le lendemain de mon arrivée.

*Autogr.* : I.2.Gounod.39

## 41

Paris – Dimanche 18 Avril /69 – 10 h. ½.

Eh bien, ma chère petite grande amie, à quoi songez-vous de me laisser ainsi sans nouvelles ? c'est pour me donner la jaunisse, en vérité ! – J'ai ouï parler de vous Mercredi par les petits Czartoryski avec qui j'ai déjeuné chez la Princesse Marcelline : ils ne m'ont appris que ce que je savais par vous-même, que “vous aviez eu la jaunisse !”[200] ce qui

200 La princesse Marcellina Czartoryska (1817-1894) fut une pianiste et philanthrope. De son mariage avec le prince Aleksander Romuald Czartoryski (1811-1886), elle eut un fils, le prince Marcel Adam Czartoryski (1841-1909), qui épousa en 1866 la comtesse Suzanne de Caraman-Chimay (1844-1918). La duchesse Colonna préparait une étude d'après son amie, la princesse Suzanne Czartoryska.

m'a rappelé immédiatement Le Curé du Roman Comique, à qui les médecins avaient appris qu'il "avait la gravelle!" –[201] En un mot, les Sganarelles qui vous annoncent que "votre fille est muette!" –[202] ah! cette fois j'y suis! Je trouve en effet que ma fille est muette, et que son silence est bien long – Et puis, c'est comme cela qu'on me parle de mon pauvre hymne au Pape, qui a été joué à Rome le 11, et dont je m'attendais à recevoir au moins un petit compte rendu Mercredi [14 avril] ou Jeudi [15 avril]! – d'une main amie! – et nous voici à Dimanche, le 18!. et Rien! Rien de vous! Rien de notre petit scélérat de Directeur*! Rien de la charmante Rospigliosi*! Rien du Général Kanzler*!... Et puis de qui encore?. – Du Pape?.. oh! cela... non – ma foi c'est tout – mais je vous aime bien trop pour avoir envie de vous gronder en ce qui me concerne: c'est à propos de vous que je vous cherche querelle – Fi! que c'est laid! me laisser ainsi près de 15 jours sans boire ni manger, moi qui parle de vous tous les jours au Bon Dieu et à tout son Paradis! mais il parait que le cœur est fait comme cela: – le gros bêta, il s'acharne aux ingrats, et il a des tentations invincibles de désintéressement! – allons, voilà mon sermon fini!

Eh bien, maintenant, je recommence sur de nouveaux frais – Il faut me dire ce que vous devenez – où vous en êtes de santé et de travail – quand vous revoit-on? quand revenez-vous? – Vous restez Catholique – apostolique – c'est entendu: – mais restez-vous Romaine?..

201 Allusion au *Roman comique* de Paul Scarron (1ère partie, 1651; 2e partie, 1657; 3e partie inachevée). Gounod fait référence au chapitre XIV « Enlèvement du curé de Domfront » de la première partie: « Ce curé donc, qui s'était logé dans la même hôtellerie de nos comédiens, fit consulter sa gravelle par les médecins du Mans qui lui dirent, en latin fort élégant, qu'il avait la gravelle (ce que le pauvre homme ne savait que trop), et ayant aussi achevé d'autres affaires qui ne sont pas venues à ma connaissance, il partit de l'hôtellerie sur les neuf heures du matin, pour retourner à la conduite de ses ouailles. » dans Paul SCARRON, *Le Roman comique*, Paris, Gallimard, 2013, p. 110 (Folio classique).

202 Allusion à la réplique de Sganarelle, parlant de la fille de Géronte, Lucinde, dans *Le Médecin malgré lui* (1666) de Molière (acte II, scène IV) : « Qui est causée par l'âcreté des humeurs, engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Ossabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette » dans MOLIÈRE, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, t. 3, p. 380.

ou Napolitaine ?.. ou tout autre chose ? – L'exposition vous comptera-t-elle définitivement parmi ses … lauréats ?[203] aurez-vous pu mettre vos bottes de sept lieues pour rattraper le tems perdu ? – Tout cela, je voudrais le savoir – j'espère pour vous – et pour moi – que vous ne vivez pas là bas dans l'eau et le gâchis comme nous : notre Avril est tout ce qu'on peut voir de maussade et de désagréable : il est onze heures, et c'est à peine si j'y vois clair pour écrire. Le Baromètre danse des gigues

203 Marcello exposa sa *Bacchante fatiguée* au Salon de 1869, pour laquelle elle ne reçut pas de médaille. Elle confia, le 5 juin 1869, sa déception à sa mère en ces termes : « Je vous remercie de vos bonnes lettres qui continuent à me remettre du baume dans l'âme. J'en avais bien besoin, car ces temps ci mon moral est mélancolique. On a beau être résigné à ne jamais se voir récompensé, cela est toujours sensible de n'avoir aucune médaille jamais jamais, jamais. Et cela m'est d'autant plus désagréable que celle de Regnault* préoccupant beaucoup notre petit monde artistique de Rome, c'est un camouflet évident pour moi. J'aurai donc toujours contre moi l'administration, et les artistes aussi, qui ne me veulent aucun bien. Hébert* disait, qu'il ne s'expliquait pas autrement que je n'avais pas de médaille, que, parce que les travaux de sculpture étant si chers, et les sculpteurs tous affamés, et pressés de se répartir les commandes entre eux, il lui semblait que si j'allais encore partager avec eux, cela était comme s'il arrivait un nouveau venu sur le radeau de la Méduse, lequel aurait un bon dîner chez soi, les autres le rejetteraient à la mer avec fureur. Voilà votre situation disait il, et tout ce que vous faites les offense, c'est agréable, et rien, ni personne pour vous défendre ! La chose aussi que ce buste ne se vend point, m'est très pénible, pourtant il est bon, et doit plaire par le sujet aussi. J'ai vraiment bien des dépits. » ; I.1.1.1869.18. Puis, elle lui écrivit le 6 juin 1869 : « Pour le moral, l'affaire médaille qui est un coup, en ce que cela fait que les artistes me toisent un peu, ceux qui sont bienveillants sont au moins étonnés, les autres enchantés, et tout cela barre toujours le chemin de tous côtés. Marchands, amateurs, et artistes sentent combien cela me recale dans les dédaignés. Pazienza, mais je le ressens tout de même. Songez qu'il faut 3 médailles pour avoir la croix, et j'ai déjà exposé cinq fois, sans avoir aucune distinction jamais. Cela tape un peu sur ce que j'ai de plus vif, et y fait l'effet de la névralgie sur une dent. Je puis comparer, jouissant des deux. Ce qui est plus désagréable c'est que la bacchante ne se soit pas vendue. Pourquoi encore. Pazienza encore ! Ce sera le déchet de voir que jamais on ne me traite en personne de talent vraiment, tandis que les petits crapauds Dubois et C^ie^ sont comblés d'emblée. Et il ne faut pas croire que cette situation s'améliore, si une révolution chasse la Mathilde [Bonaparte*] et amène les démocrates au pouvoir, c'est ceux là qui haïssent bien M^me^ la Duchesse ! C'est donc contre vents et marées qu'il faut marcher. J'ai envie de louer un fils de portier pour signer à la prochaine, Firmineau Godichon, natif de Courbevoie. Pazienza. » ; I.1.1.1869.19.

impossibles : il monte, il descend comme un élève de Léotard ![204] – Il ne sait où il en est –

– Je vous ai portée ce matin, dans mon cœur, là où il fait le meilleur porter ceux qu'on aime, là où on sent le mieux qu'on les aime, parce que c'est là qu'on les aime le plus et le mieux. Les vraies, les seules belles heures de la Terre sont les heures du Ciel ! on sent qu'on y possède tout ! La Paix est une immensité qui atteste son éternité – quel centre que Dieu ! L'âme et le cœur y atteignent véritablement une sorte d'ubiquité qui les rendent semblables à Dieu ! on se sent présent à tout ce qu'on aime ! – quelle étendue !

– Est-ce que je vous parlerai de F.... [Faust] ? – qui va toujours ? La caisse est enchantée – c'est tout ce que je peux vous en dire – Dites à H..... [Hébert*] que le second recueil de 20 mélodies a paru –[205] quand vous viendrez, je vous le porterai ainsi que les airs de Ballet de F.... [Faust] –

Je vous quitte, mon amie chérie, pour m'occuper de mon garçon que je viens d'aller chercher à son Lycée, et qui m'est arrivé avec un mal de gorge.

– Allons, un peu de courage : – écrivez moi deux mots – ou plus à votre choix – mais ne me laissez pas ainsi sans donner signe de vie –

Je vous aime du fond du cœur le plus tendrement et inaltérablement dévoué –

Amitiés robustes à Michel-Ange –

Adieu mon petit Michel* –

Votre Gabriel* –

P. S. 1 h. J'ai reçu votre chère lettre à midi comme nous nous mettions à table –

Merci – et mille tendresses encore –

Lettre signée avec un surnom
*Autogr.* : I.2.Gounod.40

204 Trapéziste français, Jules Léotard (1838-1870) inventa la voltige entre deux trapèzes.

205 Le deuxième recueil de *Vingt mélodies* de Gounod parut le 19 avril 1869. Il contient notamment « À une jeune fille », « Medgé », « Solitude », « Au rossignol », « Boire à l'ombre », « Départ » et « Ce que je suis sans toi ».

## 42

Jeudi 6 Mai /69 – 11 h.

Mon cher petit ami, Michel* ! –
Il y a un siècle que je ne sais rien de vous – un siècle – à mon horloge du moins – vous savez que j'aime infiniment mieux des lettres courtes et fréquentes, que longues et rares – Le Souvent est ce qu'il y a de plus près du Toujours – j'espère que, cette fois encore nos lettres vont se croiser.. à moins que vers midi le courrier m'apporte ce que j'attends et me fasse terminer par un accusé de réception cette lettre commencée dans le Jeûne – J'ai eu, par des amis de retour de Rome il y a peu de tems, des nouvelles (de visu) de vous et de notre cher petit Directeur*. on m'a parlé de son dessin d'après vous… de votre buste d'après lui…[206] lesquels, me dit-on, continuent d'alimenter vos petites soirées intimes dans ce cher grand salon de là haut [à la villa Médicis] où j'ai passé avec vous deux de si douces heures si rapides, et d'où j'ai emporté de si chers souvenirs – Je les y retrouverai si vifs que c'est à peine, j'en suis sûr, s'il me semblera en avoir quitté le berceau –
En attendant, ma vie s'écoule ici, doublement occupée par la monotonie des occupations et la fidélité des affections –
Paris s'agite toujours, probablement ; mais je ne m'en aperçois guères, ne participant plus à ce qui le met en mouvement –
F.… [Faust] poursuit le cours de sa fortune avec M^me^ C……. qui a repris possession de son rôle et de son succès y attaché.[207] Elle y a reparu avec une faveur marquée.

206 Allusion au dessin à la pierre noire de la duchesse Colonna réalisé par Hébert. Il est conservé au Musée d'art et d'histoire de Fribourg. En revanche, le buste d'Hébert par Marcello n'a pas pu être localisé ; cf. H. Bessis, *Marcello sculpteur*, *op. cit.*, p. 140.

207 Le 28 avril, Christine Nilsson avait été remplacée, après vingt représentations, par Caroline Carvalho* qui avait créé le rôle de Marguerite ; cf. G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, pp. 151-152 ; 369.

Papa Giulio* voit-il grandir vos œuvres ? Ce grand et divin compagnon, le travail, vous serre-t-il dans ses bras, vous tient-il contre son cœur, comme je le souhaite si ardemment ? – Je vous envie cette nébuleuse de chefs d'œuvres, cette voie lactée du grand art où conduisent toutes les rues de Rome, et qui vous éclairent alors même qu'on les regarde à peine.

– Vendredi 7./ Ma lettre, interrompue par une visite, n'a pu être achevée hier ; – et la poste ne m'a encore rien apporté – Est-ce que Rome rendrait.... l'amitié paresseuse ? – Je me rappelle un mot d'un de mes amis, qui, étant resté une fois très long-tems sans me donner de ses nouvelles, m'écrivait ceci : "cher ami, j'ai été, depuis deux mois, tellement inoccupé que je n'ai eu le tems de rien faire."[208] J'espère que votre silence tient à des causes absolument opposées, et j'aime à croire que vous êtes... débordée d'occupations à Papa Giulio. La saison des exigences mondaines doit avoir fait place à celle du recueillement, et la Sibylle* doit vous murmurer à l'oreille ses oracles les plus fiévreux – Et la charmante princesse Hongroise que devient-elle ? – Et les Teano ![209] parlez moi d'eux, et parlez leur quelquefois de moi, n'est-ce pas ? j'ai conservé du Prince un si charmant souvenir ! – je n'ai rien de nouveau à vous annoncer qu'un mariage. Devinez qui épouse qui ? – Bizet et la fille d'Halévy –[210] Dites cela à notre Directeur* – Encore deux qui vont se dévouer au Grand Art. que Dieu les bénisse et que la vie leur soit douce.

208 Gounod relata également cette anecdote dans ses mémoires : « C'est l'inverse d'un mot charmant d'Émile Augier [1820-1889, poète et dramaturge, librettiste de *Sapho*], mais qui signifie absolument la même chose : 'J'ai été tellement inoccupé que je n'ai eu le temps de rien faire.' » dans C. Gounod, *Mémoires d'un artiste*, *op. cit.*, p. 108.

209 Allusion à la famille Caetani. Passionné de musique, Onorato Caetani (1842-1917), prince de Teano et duc de Sermoneta, fut ami avec Liszt et Wagner.

210 Le 3 juin 1869, Georges Bizet (1838-1875) épousa Geneviève Halévy (1849-1926) qui était la fille de son professeur de composition Jacques Fromental Halévy (1799-1862). Son neveu, Ludovic Halévy (1834-1908) fut le librettiste de *Carmen* (1875).

Je vous envoie ce que j'ai de plus affectueux dans le cœur, en attendant que je puisse vous le porter de la main à la main.
Votre Gabriel* –

Lettre signée avec un surnom
*Autogr.* : I.2.Gounod.41

À cet endroit, une lettre de Gounod à Hébert*, conservée de manière surprenante aux Archives de l'État de Fribourg, s'insère. Elle fut probablement donnée à lire par ce dernier à la duchesse Colonna qui la laissa ensuite dans ses papiers, où elle est restée jusqu'à ce jour.

## 43

2 Juin /69 –

Mon chéri, je viens de passer une semaine déplorable comme santé. c'est pour cela que je ne t'ai pas écrit plus tôt. j'étais comme un corps sans âme, croyant et… (dois-je le dire) espérant vingt fois que chaque moment serait le dernier – n'ayant plus même la force de tenir à vivre – Voilà ma confession faite – et maintenant je me sens mieux – cela durera-t-il ? Deus scit [Dieu le sait] – Ta lettre m'avait apporté de la Joie en m'apprenant que tu étais heureux et content : c'est un rayon du soleil de Rome qui me venait par toi – Ton pauvre vieil ami n'en a pas joui long-tems, et c'est fort mal à lui : que veux-tu ? il y a des heures où la défaillance est la plus forte – on n'a plus envie que d'un coin, comme les bêtes, pour s'y étendre et s'y éteindre au besoin. me voici un peu ressuscité pour le quart d'heure –
J'ai vu ce matin le brave Benouville qui était venu chez moi une fois sans me trouver, et m'avait laissé sa carte sans son adresse : j'irai le voir un de ces jours –[211] Bizet se marie demain à 2 h, à la mairie ; et à 3 h,

211 Peintre français, Jean-Achille Benouville (1815-1891) fut lauréat du Prix de Rome en 1845.

chez Hippolyte Rodrigues un Lunch.[212] Il me paraît fort heureux : fasse le Ciel que ce soit éternel ! –
Il y a long-tems que je n'ai entendu F.... [Faust] – je sais que les bénéfices se maintiennent à des chiffres brillants. J'ai reçu ce matin un mot de Doucet qui m'annonce l'arrivée de la Médaille d'Or dont tu m'as parlé, et qui est accompagnée d'un bref du St Père : le tout arrivant par le Ministère de l'Intérieur : j'irai, un de ces jours, prendre cela chez lui –[213]
Allons, mon ami chéri ! travaille, respire, vis, sois content, heureux et mille fois béni autant que mon cœur te le souhaite –
Embrasse pour moi ta bonne vénérée Mère en lui offrant mes plus tendres souvenirs : ne m'oublie pas près des amis, et du cher Michel Colonna dont je n'ai pas de nouvelles depuis long-tems.[214]
Je t'aime – Ton vieux Gounod.

Enveloppe avec cachet postal (Paris : 02-06-69 ; Roma : 05-06-69) et adresse : Italie./Monsieur Hébert./Directeur de l'Académie de France./Villa Medici./Rome.
*Autogr.* : I.2.Gounod.48

## 44

Lundi 7 Juin /69 –

Mon bon petit chéri Michel*,
C'est donc qu'il y a une lettre d'égarée ; car je reçois ce matin votre dernière lettre qui me montre que vous êtes sans nouvelle de moi depuis plus de trois semaines assurément, et il n'y a pas ce tems là que je vous ai écrit –
Je n'ai qu'une minute à moi aujourd'hui, mais elle est à vous en toute hâte.
Je veux vous dire que je me porte bien avant de vous dire que j'ai été bien

212 Georges Bizet épousa, le 3 juin 1869, Geneviève Halévy (1849-1926). Hippolyte Rodrigues (1812-1898) était le frère de Léonie Halévy, la mère de Geneviève. Agent de change à la Bourse de Paris jusqu'en 1855, il s'occupa ensuite de travaux littéraires et d'histoire des religions.

213 Poète et auteur dramatique français, Camille Doucet (1812-1895) fut responsable de la division théâtre au ministère de la Maison de l'Empereur. En remerciement de sa Marche Pontificale, Gounod reçut une médaille d'or.

214 Amélie Hébert (1795-1882), née Durand, épousa le peintre Auguste Hébert (1788-1871) en 1814. Michel* était le surnom de Marcello, par ailleurs duchesse Colonna.

malade. Maintenant c'est dit, et c'est fini. J'ai écrit il y a 2 ou 3 jours à notre Hébert* de qui j'avais reçu une lettre –[215] Je suis content de vous savoir en plein travail[216] – Courage, courage, et surtout sursum [souligné trois fois] ![217] En haut ! En haut ! Quand on ne veut qu'aller loin, on se trompe soi-même, et on va dans tous les sens : il n'y a que ceux qui veulent aller haut qui avancent toujours : le reste n'est rien, n'est pas. – Savez-vous que je vais faire Polyeucte pour le grand opéra ? –[218] J'irai commencer cette grossesse là à Rome, Villa Medici, fin Octobre.[219] Je rends grâce à Dieu du bien que vous fait mon art et des joies qu'il vous procure : je suis très flatté que le Bon Dieu m'ait chargé de la commission. Je n'ai jamais vu ni entendu Mr de Sonia ; on me dit qu'il est aussi beau que sa voix : pour vous, statuaire, voilà deux joies au lieu d'une – vous êtes donc à Rome jusqu'à l'an prochain !..[220] allons, c'est moi qui irai vous retrouver si je ne dois pas vous revoir jusqu'à l'hiver.
Je vous récrirai bientôt – pourrez vous me lire, cette fois ? la hâte me fait écrire comme un chat –
Mes souvenirs les plus passionnés à Michel-Ange, et pour vous la plus tendre amitié de votre Gabriel*

Lettre signée avec un surnom
*Autogr.* : I.2.Gounod.42

215 Il pourrait s'agir de la lettre destinée à Hébert, datée du 2 juin, figurant dans le fonds Marcello des Archives de l'État de Fribourg.
216 Marcello travaillait alors à *La Pythie**.
217 Pour « sursum corda », c'est-à-dire « élevons notre cœur », expression latine faisant partie de la messe (Préface).
218 Gounod écrivit un opéra en cinq actes sur la tragédie de Corneille, dont le livret avait été réalisé par Jules Barbier et Michel Carré. Cette œuvre connut une genèse compliquée : commencée en 1869, la composition fut interrompue par la guerre de 1870. Puis, la partition fut retenue à Londres par Georgina Weldon*, après le retour de Gounod en France en 1874. Gounod débuta alors une réécriture fortement différente de la partition, avant de recevoir le manuscrit original, dont toutes les pages avaient été barrées de la signature de son ancienne amie. L'opéra fut finalement créé à l'Opéra Garnier en 1878 et ne rencontra qu'un succès d'estime. Pour plus d'informations sur la genèse de *Polyeucte*, cf. G. CONDÉ, *Charles Gounod*, *op. cit.*, pp. 439-451.
219 Finalement, Gounod renonça à se rendre à Rome.
220 La duchesse Colonna quitta Rome en avril 1870.



**Im. 8**: Marcello, *La Pythie*, réduction en bronze, vers 1880, Musée d'art et d'histoire Fribourg, © MAHF / Primula Bosshard

La prochaine missive de Gounod date d'un mois et demi plus tard. Toutefois, il ne manque probablement pas de lettres à cet endroit de l'échange, car la suivante fait allusion à un long silence. Néanmoins, cela ne veut pas dire que le compositeur cessa de penser à la duchesse Colonna, ni d'en parler avec leurs amis communs. Une lettre du Père Gratry* à la duchesse Colonna du 4 juillet 1869 en témoigne : « Pourquoi m'oubliez vous absolument ? J'en suis à la fin fort triste. Je demande, avec confusion, des nouvelles à Gounod, à Monsieur Mérimée. Gounod vient de me donner votre adresse ! »[221]

Durant cette période de silence, Gounod résida à Morainville chez les de Beaucourt*, où il travailla au premier tableau de *Polyeucte*. Ensuite, il séjourna chez son beau-frère Pigache, à Irreville près Rouen, où il attaqua le deuxième acte de *Polyeucte*. De retour à Paris à la fin du mois de juillet, son élan créateur se brisa.[222] Il écrivit à la duchesse Colonna juste avant de partir d'Irreville.

## 45

Vendredi 30 Juillet /69 –

Ma bonne chère petite amie,

Ce n'est pas que je sois dans des conditions particulièrement favorables pour vous écrire long ; mais il y a si long que je ne vous ai écrit, que mon silence me pèse presque comme un remords, et que je craindrais en le prolongeant davantage de vous faire croire à mon oubli – Il me semble pourtant, quand je vous regarde au fond de moi-même, et que je vois la place que vous y occupez, il me semble que je dois être un peu à l'abri d'une pareille inculpation ! – Mais enfin l'affection est faite pour se témoigner, et à force de Silence, elle peut laisser croire qu'elle dort. Sachez donc, une fois de plus qu'il n'en est pas ainsi.

221 L'écrivain français Prosper Mérimée (1803-1870) entretint une amitié et une correspondance avec la duchesse Colonna ; I.2.Gratry.62.

222 Cf. G. Condé, *ibid.*, p. 152.

Je pense à vous, et bien souvent, et bien fidèlement : je vois que vos projets ont tout à fait changé : que le séjour en Italie l'a emporté sur tout le reste : mais enfin, puisque vous l'avez fait ainsi c'est que vous y aurez vu votre avantage, et je m'en réjouis avec vous et pour vous dans tous les sens où ce séjour vous sera profitable et salutaire –[223]
Une fois de plus aussi, sachez que vos chères nouvelles sont et seront toujours accueillies par un cri de joie de mon cœur – J'ai écrit il n'y a pas long-tems à notre Hébert* qui m'a donné de bonnes nouvelles de lui et de vous – allons ! que Rome vous comble, elle me comblera en vous, jusqu'à ce que j'aille partager votre recueillement et vos joies laborieuses –[224]
Je vous serre la main comme je vous aime ; ainsi, ôtez vos bagues si vous en avez, cela pourrait vous faire mal –
à vous, du meilleur et du plus solide de mon cœur –
Ch. Gounod
Je suis à Paris du 2 au 15 Août.

Lettre sur papier à en-tête : Irreville prés Evreux
Enveloppe avec cachet postal (Evreux : 30-07-69 ; Evreux : 31-07-6? ; Cherbourg à Paris : 31-07-69 ; Roma : 03-08-69) et adresse :
Monsieur D. Mannucci./Palazzo Doria./Corso./Rome./(Per la Signa Duchessa/Castiglione Colonna.)
*Autogr.* : I.2.Gounod.43

223 La duchesse Colonna projetait d'aller à Munich pour l'ouverture de l'Exposition internationale des Beaux-Arts (20 juillet-31 octobre 1869) puis de s'arrêter à Fribourg, où sa sœur se rendait également (depuis Vienne). Elle y renonça à cause de la chute de la Sibylle* dans son atelier et resta à Rome pour réparer la statue. Liszt lui écrivit afin de lui donner des nouvelles de la réception de ses œuvres exposées à Munich ; cf. D. Vincent, « 'Dal mio Fidias' », *op. cit.*

224 À cette période, Gounod pensait encore se rendre à Rome durant l'hiver pour assister au concile.






**Im. 9** : Enveloppe d'une lettre de Charles Gounod à la duchesse Colonna, 30 juillet 1869, CH AEF Papiers Marcello I.2.Gounod.43

Suite à cette lettre, l'échange semble se distendre quelque peu ou alors passer par des amis communs chargés de commissions. En effet, la duchesse Colonna écrivit le 22 août 1869 au Père Gratry* : « Donnez de mes nouvelles à nos amis communs le duc et la duchesse que j'aime et vénère, leurs neveux, et Gounod à qui je dois écrire. […] Avez-vous lu l'admirable poème de Gounod sur la Rédemption ? »[225]

225 Le duc et la duchesse Pozzo di Borgo possédaient une demeure à Montretout, tout comme le Père Gratry. Les neveux étaient probablement des enfants de Paolo Felice Pozzo di Borgo, frère du duc ; *Marcello, sculpteur, une intellectuelle dans l'ombre*, *op. cit.*, p. 107.

Dans cette correspondance à une voix vient alors s'insérer la seule lettre conservée de la duchesse Colonna à Gounod. Cette unique missive nous fait penser qu'elle a échappé par erreur (mauvais classement ?) à la destruction totale de ses lettres. Elle est conservée sous la forme d'une photocopie dans le fonds Marcello aux Archives de l'État de Fribourg, qui ne mentionne aucune trace de l'original. Sur ce point, le mystère reste complet.

## 46

Rome, ce samedi [9] oct [1869]
Papa Giulio*.

Mon bien cher ami
Je ne me comprends pas, et dois me dire une foule de choses désagréables à votre sujet, sans atténuation possible. Je dessine voilà le secret, et chaque heure du jour est employée à progresser dans l'art par le côté sérieux, sinon par le plus agréable. C'est du contre point que j'exécute chaque soir, en présence d'Hébert*, dans cette grande chambre aux tapisseries fantastiques [à la Villa Médicis]. Ceci pour permuter dans l'art, et passer peintre un jour.
N'en parlez pas, car il me faudra des années d'étude dans ce sens je ne quitterai point la sculpture mais j'en ferai moins ce qui me donnera plus d'indépendance, de santé et d'argent. Il en vaut la peine.[226] Je me sens déjà si endolorie à l'approche du froid, m'étant énormément fatiguée cet été, que je prévois l'enraiement nécessaire cet hiver. Pour ne pas chômer, dessin dessin à mort. Vous viendrez voir cela mais alors, …… dessinerait on ?
Vous faites Polyeucte, on dit que ce qui est déjà né est superbe, le curé de la Madeleine m'a chanté vos grandeurs l'autre jour.[227]

226 La sculpture n'était pas conseillée pour la duchesse Colonna de santé fragile. La peinture présentait le double avantage d'être moins fatigante et moins onéreuse.

227 Curé de la Madeleine à Paris entre 1849 et 1871, l'abbé Gaspard Deguerry (1797-1871) fut fusillé par les Communards.

Sont-ce les excellents Pozzo* qui ont le bonheur de vous voir à présent. Transmettez leur mon très affectueux souvenir [dans la marge]. Où êtes vous que faites vous, cher ami je ne vous dis pas ce que je pense, mais vous le savez, et ne me croyez pas capable de varier, n'est-ce pas. L'affection que j'ai pour vous est de trop belle qualité. Nous en donnerons nous de voisines en paradis n'est-ce pas ? Mais priez pour que j'y arrive, vous qui méritez si bien d'être exaucé. Vous aurez une photographie de la Sybille, c'est à dire d'un dessin fait par Hébert d'après elle.[228] Si vous jurez qu'aucun sculpteur, peintre ou dessinateur n'y jettera les yeux. A vous pour vous, vous seul, dans le fond d'un tiroir ou bien au feu, après l'avoir vue. Mme Mohl*, votre adoratrice discrète, et son mari seront ici le 18 octobre jusqu'en décembre. Du reste désert, et calme, et progrès, toujours en haut ! votre devise
Cher, bien cher ami, je vous serre la main le plus affectueusement du monde.
AC
[dans la marge de la première page] Hébert* va bien
Ecrivez comme de coutume à Mannucci palais Doria Corso[229]

*Autogr.* : non localisé ; photocopie I.2.Gounod.47

Finalement, les retrouvailles à Rome n'eurent pas lieu, car Gounod renonça à se rendre dans la ville éternelle pour le concile, qui attirait trop de monde et aurait nui à sa tranquillité, comme il l'expliqua en octobre à la duchesse Colonna. À la même période, il écrivit à Édith de Beaucourt : « Je vais m'arranger avec un couvent de France d'où je pourrai, de temps en temps, venir prendre à Paris 48 heures de distraction qui me seront nécessaires et salutaires. »[230] Durant l'automne, il séjourna également chez sa belle-sœur Zéa Pigache à Irreville près Rouen.

228 Le dessin aux deux crayons sur papier gris d'après le plâtre original est conservé au Musée d'art et d'histoire de Fribourg. Une reproduction figure dans *Marcello : Adèle d'Affry (1836-1879), duchesse de Castiglione Colonna*, éd. Gianna A. Mina, Milan, 5 Continents Editions, 2014, p. 91.

229 La duchesse Colonna recevait ses lettres, adressées à Mannucci, au palazzo Doria al Corso.

230 Cf. G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 153.

## 47

Paris – Mercredi 13 8bre /69 –

Mon amie très chère,
Je commençais à avoir un peu besoin d'être fixé par vous-même sur ce que je devais penser de mes droits épistolaires à votre sujet : votre lettre, votre chère lettre de ce matin vient mettre un terme à ma perplexité, et vous voyez que je me hâte de vous dire la joie que j'en éprouve. Je ne sais si la tyrannie a de bons côtés ; je ne lui en connais aucun ; mais je n'en imagine pas de pire que la persécution des reproches et les querelles d'amitié. Aimer, c'est rendre heureux – Si l'on peut du moins – et se rendre insupportable n'est certes pas le moyen à choisir pour cela. Donc vous êtes contente, joyeuse, tranquille, et vous travaillez ?–[231] Chère heureuse femme ! mais vous êtes tout bonnement en Paradis… en attendant l'autre qui doit être composé des mêmes félicités que celui d'ici bas moins la crainte de les perdre, et plus la certitude de les sentir croître et se dilater indéfiniment dans cette sécurité divine qui enveloppera et pénétrera toutes les joies ! –
J'ai écrit ces jours derniers à notre Hébert* en réponse à une lettre de lui reçue le même jour - Hélas !.. je ne vais pas à Rome cet hiver ! – Non : je vais me cacher dans un coin quelconque de France, et y vivre comme un cénobite dans la compagnie de Polyeucte, Pauline, etc…[232] Le grand Concile, auquel vous allez avoir l'incomparable bonheur d'assister, va certainement attirer à Rome l'univers entier : et, au milieu des centaines de connaissances que j'y aurais rencontrées, le moyen de soustraire mon pauvre travail au despotisme de la politesse et à celui plus irrésistible encore des affections présentes ! – pour se recueillir et travailler, réellement, sérieusement, pour de bon, il ne faut avoir ses amis que dans son cœur : présents ils deviennent tout et mangent le reste. Quant à mon Polyeucte, j'en suis toqué, fanatique ; c'est une

231 Marcello travaillait à réparer sa *Pythie**, mais surtout apprenait le dessin pour devenir peintre. Les lettres à sa mère témoignent d'une rare abnégation à la tâche.

232 Pauline est le personnage féminin principal de *Polyeucte*.

corde divine autour des reins! Le poëme est supérieurement disposé, et j'ai demandé, vous le devinez bien, à dire et à montrer en face ce que Corneille a été réduit à laisser dans la coulisse, le Baptême de Polyeucte et le Brisement des idoles, ce qui me donne deux finales de toute beauté.[233] Du reste la mise en présence de ce Paganisme mourant de jouissances et de ce Christianisme vivant de martyre est un océan inépuisable de contrastes pour la palette d'un musicien, et comptez que je vais m'en régaler!!!

– Alors, voilà l'ébauchoir momentanément détrôné par le pinceau! –[234] Allons! Dieu soit loué si vous faites bien! – après tout, vous êtes Michel*, et Archange! et qui donc aurait le droit de passer ainsi d'un soleil à un autre si ce n'étaient ces Esprits de Feu et de Lumière! – c'est pourquoi, sans récuser les commissions dont vous me chargez pour le Paradis, je vous les retourne, pensant qu'elles seront encore mieux faites par vous que par moi, bien que, du plus petit au plus grand, tout cela passe toujours par Celui qui est l'unique valeur de toutes choses, et par qui tout a été fait.

– Je vous embrasse et vous aime ainsi que vous le savez – Je pars pour ma retraite du 6 au 10 novembre.[235] Ecrivez moi encore d'ici là; je vous dirai ensuite ce que je ferai –

à vous toujours et pour toujours

Charles

233 Paradoxalement, le fait d'avoir montré ce que la tragédie classique dissimulait (le triomphe de Sévère, le baptême de Polyeucte, la fête païenne et la scène du cirque) fut l'un des éléments reprochés à Gounod lors de la création de l'opéra en 1878. L'œuvre souffrit également de la comparaison avec *Les Martyrs* (1840) de Gaetano Donizetti; cf. Paul Prévost, « Polyeucte », dans *Dictionnaire de la musique en France au XIXe siècle*, éd. Joël-Marie Fauquet, [Paris], Fayard, 2003, p. 987. Pour plus d'informations sur *Polyeucte*, voir G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, pp. 439-451 et S. Huebner, *Les Opéras de Charles Gounod*, *op. cit.*, pp. 232-235.

234 Marcello apprenait à peindre avec Hébert.

235 Gounod confia à Édith de Beaucourt son envie de se retirer pour quelques temps dans un couvent. Toutefois, il ne mit pas sa résolution en œuvre. Le 7 novembre il dirigea, lors du premier des Concerts de l'Opéra, le chœur des Juives et des Sabéennes de *La Reine de Saba*, l'« Adagio » de sa *Première Symphonie* et le « Scherzo » de la *Seconde Symphonie;* cf. G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, p. 153.

Et ne manquez pas de me dire toujours bien exactement où je dois continuer à vous écrire. Je me tiens jusqu'à nouvel ordre à l'adresse de Mr D. Mannucci – per la Duchessa C.– –[236]
– Etes vous toujours Albergo di Roma* ?.

---

F. [Faust] a fait hier soir 13'070 frs de recette, le plus haut chiffre atteint à l'opéra, m'a dit Perrin*.

Enveloppe avec cachet postal (Paris : 13-10-69 ; Roma : 1?-10-69) et adresse :
Monsieur D. Mannucci./Palazzo Doria/Corso./Rome./(per la Signa Duchessa/Castiglione Colonna.)
[Au dos de l'enveloppe : abbonato/li 16 ott]
*Autogr.* : I.2.Gounod.44

Suite à cette lettre de Gounod, la correspondance comprend un trou de presque un an. Toutefois, il est possible de combler une partie des six derniers mois. La duchesse Colonna arriva à Paris le 21 avril 1870.[237] Elle renoua tout de suite les contacts avec son entourage, dont Gounod, comme une lettre à sa mère du 22 avril 1870 nous le révèle : « Puis j'ai été m'habiller et avertir quelques amis du retour. Fillonneau* charmant toujours, Fortuny* m'a abordée, quel hasard ! et c'est fini très probablement. Je retourne chez Pothon avec Mme Mohl*, Jadin*, et peut-être Gounod. »[238]

Toutefois, les retrouvailles ne semblent pas avoir été au beau fixe, comme la duchesse Colonna le relata à sa mère dans une lettre du 25 avril 1870 :

Gounod m'a joliment vexée, au moment ou j'arrivais chez Thiébaut [son fondeur à Paris] avec Mme Mohl* Fillonneau*, et le petit Jadin*, une bonne trompette, il a imaginé de critiquer à la Mr Gaston [de Nicolaÿ*], ah cette tête, ma chère changez changez la de suite, je vous en supplie, elle est stupide,… comme si cela se changeait ainsi, et si justement l'expression n'était pas le grand mérite de cette

236 La duchesse Colonna recevait ses lettres, adressées à Mannucci, au palazzo Doria al Corso.
237 Cf. lettre à sa mère du 20 avril 1870 ; I.1.1.1870.2.
238 I.1.1.1870.3.

œuvre.[239] C'était me tirer une flèche dans l'œil, au point le plus sensible, de la part d'un génie tel que lui, et en présence des autres. J'ai maintenu que la tête devait être sinistre et non faire des grimaces.[240]

Il est certain que cet épisode a refroidi la duchesse Colonna et que le contact des deux amis s'est amenuisé. Il ne reste ensuite, dans le fonds Marcello aux Archives de l'État de Fribourg, qu'une lettre de Gounod, qui rend compte de leur absence de relation depuis cette journée d'avril 1870.

## 48

Mardi 20 7bre /70 –

Ma chère et très aimée amie,
C'est à Londres qu'est venue me trouver votre lettre du 11 adressée à Paris : par une circonstance toute fortuite, cette lettre (qui aurait pu m'attendre indéfiniment et donner à mon silence un aspect très immérité) a été mise par mon Concierge dans un paquet de musique que j'avais chargé un ami de prendre chez moi et de m'envoyer ici : Car il y a plus de six semaines que j'ai quitté Paris, et nous sommes ici depuis une dizaine de jours.[241] votre lettre m'est arrivée hier, et j'y réponds sans délai, comme aussi je vous dois l'explication de ce long silence dont vous me faites le très affectueux reproche. J'ai pensé vous avoir mécontentée, lors de notre rencontre à Paris chez votre fondeur [Thiébaut], par mon attitude un peu gênée devant votre statue dont je conviens tout à fait que j'étais fort incapable d'apprécier la vraie valeur, mais pour laquelle il m'aurait été impossible de singer un élan

239 Il s'agit de *La Pythie*, que Marcello exposa avec *Le Chef abyssin* au Salon de 1870. *La Pythie* ne fut que peu appréciée, contrairement au *Chef abyssin*.

240 I.1.1.1870.4.

241 En juillet 1870, Gounod séjourna à Morainville, puis en août à Varengeville-sur-Mer. Suite à la proclamation de la République, le 4 septembre, Gounod passa la Manche – avec sa femme, ses enfants et sa belle-mère – le 12 septembre et s'installa à Blackheath chez Luisa Brown, une chanteuse amie de Mme Zimmermann.

que je n'éprouvais pas. J'ai cru voir que ma tiédeur vous blessait, et j'attendais, enfermé dans la discrétion, que q. q. témoignage de votre part vînt me détromper à ce sujet : – – et voilà ! –
Maintenant, laissez moi vous dire combien je suis heureux de vous savoir en Suisse, et combien je vous remercie d'avoir eu la pensée de m'y offrir un abri.[242] Un souvenir de vous m'est toujours très cher et très doux : je suis ici avec ma femme, mes enfants et ma belle-mère que j'ai du soustraire à la contagion des anxiétés toujours croissantes et de la situation de plus en plus grave et périlleuse de notre pauvre pays. nos malheurs et nos défaites et nos désastres surpassent tout ce qu'il était possible d'attendre, étant donnés le courage et l'énergie de l'armée française ; mais on cesse d'être étonné quand on songe combien d'incurie, de légèreté, de frivolité dans la vie (privée et publique) nous a conduits où nous sommes.[243] Nos deux grands ennemis ont été la vigilance de la Prusse et l'inqualifiable sécurité de notre paresse et de notre crédulité. La France est furieuse d'avoir été trompée, et avec cela elle s'arrange toujours pour qu'on la trompe. Nous nous dispensons trop de mettre la Providence dans nos affaires. Relisez le Psaume 126 ! –[244]

242 La duchesse Colonna offrit un abri à plusieurs personnes, notamment à Gustave Courbet et à Henri Regnault*. On peut supputer que les dangers encourus par ses amis sont la raison pour laquelle elle passa par dessus sa rancune envers Gounod.

243 Le 19 juillet 1870, la France déclara la guerre à la Prusse. Mal préparés, les Français essuyèrent plusieurs défaites, notamment lors de la bataille de Froeschwiller-Woerth (6 août 1870), dont la célèbre charge de cuirassiers français fut récupérée par la propagande française. La bataille de Saint-Privat/Gravelotte (18 août 1870) conduisit l'armée du maréchal François Achille Bazaine à se replier dans Metz. Le long siège qui suivit mena à la capitulation le 27 octobre. Finalement, la bataille de Sedan (1er septembre 1870) déboucha sur la capitulation de Napoléon III le 2 septembre 1870.

244 « A Sion, quand le Seigneur changea notre sort nous pensions rêver. Nous ne cessions de rire et de lancer des cris de joie. Chez les autres nations on disait : 'Le Seigneur a fait beaucoup pour eux.' Oui, le Seigneur a fait beaucoup pour nous, et nous étions tout heureux. Seigneur, change notre sort une fois encore, comme tu ranimes les ruisseaux asséchés. Celui qui pleure quand il sème criera de joie quand il moissonnera. Il part en pleurant pour jeter la semence ; il reviendra criant de joie, chargé de ses gerbes de blé. » dans *La Bible*, *op. cit.*, Ancien Testament, p. 953.

Et, si Dieu nous sauve, vous lirez le 123. –[245]
J'ai passé une partie du mois de Juillet, (22 jours) chez mes amis [de Beaucourt*] à Morainville près Lisieux (où vous m'avez écrit de Cauterets* il y a trois ans.) J'y ai completement achevé la composition de mon ouvrage ; j'allais me mettre à l'exécution quand la guerre a éclaté avec nos infortunes et m'a paralysé –[246] je ne songe plus qu'à la France, et je n'existe plus de mon existence propre –
Je sais Hébert* à Grenoble. Mais jusqu'à quand ? Et que va-t-il devenir en face de l'Italie actuelle ?[247] L'Europe est un volcan – Ici les

245 « Je tiens les yeux levés vers toi, Seigneur, qui as ton trône dans le ciel. Comme des esclaves ont leur regard fixé sur la main de leur maître, comme une servante ne quitte pas des yeux la main de sa maîtresse, ainsi nous levons nos regards vers le Seigneur notre Dieu, en attendant un signe de son appui. Accorde-nous ton appui, Seigneur, oui, accorde-nous ton appui, car nous n'en pouvons plus d'être méprisés ; nous en avons plus qu'assez de l'ironie des insolents et du mépris des arrogants. » dans *La Bible*, *ibid.*, p. 952.

246 Gounod écrivit, le 26 juillet, à la 157e page de ses esquisses que *Polyeucte* était fini de tête. La déclaration de guerre à la Prusse, le 19 juillet, ajourna la composition. Lorsqu'il rentra en France, Georgina Weldon*, avec laquelle il s'était brouillé, refusa de lui renvoyer la partition. Gounod réécrivit alors de mémoire son opéra. Presque arrivé au bout de sa tâche, il reçut le manuscrit original, en septembre 1875, dont toutes les pages étaient barrées de la signature de Georgina Weldon au crayon bleu. Les deux partitions comportent de nombreuses différences, tant dans l'instrumentation que dans le dessin des lignes vocales ; cf. G. Condé, *Charles Gounod*, *op. cit.*, pp. 154 ; 443-444.

247 Hébert était aux eaux de La Motte, près de Grenoble en août. Durant le Second Empire, les troupes françaises protégeaient Rome alors sous souveraineté pontificale. Suite à la défaite de Napoléon III à la bataille de Sedan (1er septembre 1870) et à la prononciation de la déchéance de l'Empereur (4 septembre), les troupes françaises à Rome furent attaquées. La bataille de la Porte Pia du 20 septembre (date à laquelle Gounod écrit, il ne peut donc en avoir connaissance) mena à l'annexion de Rome au royaume d'Italie. Dès lors, le pape exerça sa souveraineté temporelle uniquement sur la Cité du Vatican. Suite à la défaite française, le sort des bâtiments français de Rome, dont la Villa Médicis, était particulièrement en danger. Hébert, de retour à Rome en septembre 1870, dut se battre pour sauver le palais et l'institution dont il était directeur : « L'État ne nous envoie plus d'argent. Je soutiens le fonctionnement régulier de toute la maison avec mes ressources personnelles et je maintiens les pensionnaires dans la confiance et le devoir. Les choses ne sont pas encore équilibrées

secousses de la France inquiètent meme plus qu'elles n'intéressent ! – "L'homme s'agite et Dieu le mène !" Prions beaucoup ! Prions celui qui fait voir et vouloir le Vrai et le Bien ! "Sans moi, nous a-t-il dit, vous ne pouvez rien !"[248] Comme on a d'occasions de s'en convaincre ! Si vous recevez ma lettre, et que vous y répondiez, adressez votre réponse : "M^r G….. M^rs Brown's Higham-House : Blackheath, near London."

Adieu, je vous serre la main comme je vous aime.

Ch Gd

*Autogr.* : I.2.Gounod.46

mais les envois partiront pour Paris à la fin du mois… Je vis au jour le jour, à la tête de ma petite armée, défendant la Villa contre la convoitise de la municipalité romaine qui voudrait s'en faire céder un gros morceau. » cité dans R. PATRIS D'UCKERMANN, *op. cit.*, pp. 141-143.

248 Citation de l'Évangile selon saint Jean (15 :5) : « Je suis la vigne, vous êtes les rameaux. Celui qui demeure uni à moi et à qui je suis uni, porte beaucoup de fruit, car vous ne pouvez rien faire sans moi. » dans *La Bible*, *op. cit.*, Nouveau Testament, p. 158.

Mardi 20 7bre /70 –

Ma chère et très aimée amie,

C'est à Londres qu'est venue me trouver votre lettre du 11 adressée à Paris : par une circonstance toute fortuite, cette lettre (qui aurait pu m'attendre indéfiniment et donner à mon silence un aspect très immérité) a été mise par mon concierge dans un paquet de musique que j'avais chargé un ami de prendre chez moi et de m'envoyer ici : car il y a plus de six semaines que j'ai quitté Paris, et nous sommes ici depuis une dizaine de jours. Votre lettre m'est arrivée hier, et j'y réponds sans délai comme aussi je vous dois l'explication de ce long silence dont vous me faites le très affectueux reproche. J'ai pensé vous avoir mécontentée, lors de notre rencontre

**Im. 10** : Lettre de Charles Gounod à la duchesse Colonna, 20 septembre 1870, CH AEF Papiers Marcello I.2.Gounod.46

Bien que cela soit la dernière lettre conservée de Gounod, Hébert* et la duchesse Colonna échangèrent encore à propos de leur ami commun. Le 3 octobre 1870, Hébert écrivit à la duchesse : « Gounod a bien fait d'aller en Angleterre, savez vous son adresse ? j'aurais besoin de lui écrire. »[249] Puis, le 30 juin 1871 : « quant à votre portrait au crayon il est accroché à coté de la cheminée du salon en pendant avec celui de Gounod. Vous ne l'aurez qu'à l'ouverture de ma succession. L'ange céleste doit être sur le point de rentrer en France. »[250] Le 8 août 1871 : « Gounod à Londres. »[251] Il commenta encore un 10 septembre non daté, mais probablement 1871 : « Gounod a coupé ses ailes d'ange aux pieds de la Weldon*, quelle chute ! »[252]

De retour à Paris en 1872, la duchesse Colonna ne semble pas avoir revu Gounod lorsque ce dernier revint définitivement en France en juin 1874. Cependant, il est vraisemblable qu'ils se rencontrèrent lors de l'inauguration de l'Opéra Garnier le 5 janvier 1875, sans que cela ne figure dans

249 I.2.Hébert.16. En janvier 1871, Hébert écrivit à Gounod : « Je ne te parle pas des affaires de notre pays, si graves qu'elles atteignent jusqu'aux plus humbles existences et empêchent toute espèce de projets. Qui sait quand je te reverrai, mon cher petit, et si jamais nous nous reverrons ! Ici nous sommes trop heureux, quand bien des gens souffrent chez nous. La campagne me semble plus belle que jamais. Rome a beaucoup perdu depuis l'entrée des Italiens, mais c'est toujours sublime ! » cité dans R. Patris d'Uckermann, *Ernest Hébert 1817-1908*, *op. cit.*, p. 143. À la suite du décès d'Henri Regnault, tombé lors de la bataille de Buzenval, il écrivit à Gounod : « L'Académie a donné pour la cause de la défense nationale le plus précieux et le plus cher de ses enfants, le pauvre petit Régnault [sic]. Tu peux te figurer les regrets que cette perte m'a causés ; car tu sais combien j'avais foi en l'avenir de ce garçon et combien je l'aimais tendrement. Au milieu de tant de natures vulgaires que je vois défiler devant moi à l'Académie, c'était un diamant incomparable dont j'aimais l'éclat. Avec lui disparaît la raison d'être de l'école des fantaisistes, les autres ne sont plus que des écoliers en révolte contre la loi, et par conséquent faciles à remettre à l'ordre. C'est ce que je vais entreprendre maintenant plus sérieusement que jamais à la Villa, l'Institut étant de nouveau appelé à reprendre la haute main sur l'École des Beaux-Arts et sur la vieille Académie qui en avait grand besoin. Du reste, je combats la mélancolie par le travail toujours sain à l'âme, ce n'est que par lui que j'ai pu traverser dans le calme les chagrins de ces derniers mois. » cité dans R. Patris d'Uckermann, *ibid.*, p. 143.

250 I.2.Hébert.22.

251 I.2.Hébert.23.

252 I.2.Hébert.48.

leurs correspondances respectives. De santé de plus en plus déclinante, la duchesse Colonna effectua alors de nombreux voyages pour se soigner, ce qui empêcha une rencontre ultérieure avec Gounod. Toutefois, une lettre non datée d'Hébert, mais probablement d'avril 1877 (car *Cinq-Mars* a été créé le 5 avril 1877), souligne que l'on continue à prendre des nouvelles des anciens amis, même si les liens sont désormais distendus : « Gounod très attaqué et mal exécuté [allusion à la création de *Cinq-Mars*] va à merveille. Je vais faire son portrait, son Cinq Mars est plein de belles choses mais le sujet ne lui a pas inspiré de grandes émotions. »[253] Finalement, la duchesse Colonna décéda, en 1879, de la tuberculose à Castellamare di Stabia sans avoir revu Gounod – qui lui survécut quatorze ans – dans ses dernières années.

Au terme de ce parcours à travers la relation de la duchesse Colonna et de Gounod, il reste à mentionner un document conservé dans le fonds Marcello aux Archives de l'État de Fribourg, dont la présence n'est pas élucidée. Toutefois, il est fort probable que cette partition manuscrite, la copie d'un extrait de l'opéra comique *Le Domino noir* (1837) de Daniel François Esprit Auber, soit le fruit de Gounod.[254] Outre la graphie, nous penchons pour cette attribution en raison du texte recopié : « Car je suis ton bon ange, ton conseil, ton gardien, et mon cœur en échange de toi n'exige rien, qu'un bonheur un seul et c'est le tien ! ». Il s'agit du refrain de la romance (acte I, scène 6) chantée par Angèle. Dans ce cas, cette partition serait un écho aux surnoms, Gabriel* et Michel*, qui apparaissent dans les dernières lettres de Gounod à la duchesse Colonna et un ultime témoignage de cette relation d'amitié exceptionnelle que les deux artistes ont partagée.

253 I.2.Hébert.46.
254 III.8.2.

# Glossaire

**17, Rue La Rochefoucault**, adresse des Gounod à Paris dès 1855.

**Comtesse D'AFFRY** (1816-1897), née Lucie de Maillardoz, épousa le comte Louis d'Affry (1810-1841) en 1833. Elle donna naissance à Adélaïde Nathalie Marie Hedwige Philippine le 6 juillet 1836, puis à Cécile Marie Philippine Caroline (1839-1911). Après le décès de sa fille aînée, le 16 juillet 1879, elle s'occupa de la mise en valeur de ses œuvres.

**Albergo di Roma**, la duchesse Colonna y logea dans un petit gîte.

**Comte Alexandre APPONYI** (1844-1925), fils du comte Rodolphe II Apponyi, chambellan impérial, diplomate, membre héréditaire de la deuxième Chambre hongroise. Le comte fut très proche de la duchesse Colonna.

**Marquis et marquise DE BEAUCOURT**, amis les plus proches de Gounod. Édith de Montigny épousa, en 1854, le comte de Beaucourt (1833-1902), historien français. Gounod a séjourné à de nombreuses reprises chez eux à Morainville, généralement durant l'été. Il évoque sa rencontre, enfant, avec Gaston de Beaucourt dans ses *Mémoires d'un artiste*, *op. cit.*, pp. 131-132.

**Comte Friedrich Ferdinand VON BEUST** (1809-1886), homme d'État saxon et autrichien, ministre des affaires étrangères de la Saxe entre 1849 et 1866, ministre des affaires étrangères de l'Autriche entre 1867 et 1871, chancelier dès 1866.

**Princesse Mathilde BONAPARTE** (1820-1904), fille de Jérôme Bonaparte, ex-roi de Westphalie (1807-1813) et de sa seconde épouse, la princesse Catherine de Württemberg. La princesse Mathilde fut élevée à Rome et à Florence, où ses parents étaient en exil. En 1840, elle épousa le comte Anatole Demidoff. Fuyant un mariage malheureux, elle s'installa à Paris en 1846, auprès de son amant le comte Émilien de Nieuwerkerke, surintendant des beaux-arts de la Maison de l'Empereur. Sous le Second Empire et la Troisième République, elle tint à Paris un salon fort couru. Elle entretint une amitié et une correspondance avec Ernest Hébert. Elle fréquenta la duchesse Colonna, notamment lors des séries de Compiègne. Toutefois, cette dernière relate l'animosité

de la princesse Mathilde, qui était également artiste (elle exposa des peintures et des aquarelles), à son égard.

**Caroline (Miolan)-Carvalho** (1827-1885), soprano française, étudia le chant avec Gilbert Duprez, engagée à l'Opéra-Comique en 1850, épousa la basse Léon Carvalho en 1853 qu'elle suivit au Théâtre-Lyrique (dont il devint directeur en 1856). Elle y créa les rôles de Marguerite dans *Faust* (1859), de Juliette dans *Roméo et Juliette* (1867), ainsi que le rôle-titre de *Mireille* (1864) de Gounod. Par la suite, elle chanta également à l'Opéra de Paris et sur les scènes internationales.

**Cauterets**, station thermale des Hautes-Pyrénées, très fréquentée au XIX[e] siècle.

**Georges Clairin** (1843-1919), peintre orientaliste et illustrateur français, étudia à l'École des beaux-arts de Paris, commença à exposer en 1866. En 1869, il visita l'Espagne avec Regnault et la duchesse Colonna. En 1895, il voyagea en Égypte avec Camille Saint-Saëns. Il réalisa de nombreux portraits de Sarah Bernhardt, avec laquelle il fut ami. Il peignit le plafond du foyer de l'Opéra Garnier (1874).

**Directeur**, voir **Hébert**.

**Ernest Fillonneau** (1838-?), auteur de comptes rendus des salons parisiens pour *Le Moniteur des Arts*.

**Mariano Fortuny** (1838-1874), peintre catalan, élève de Claudi Lorenzale. En 1860-1862, il voyagea au Maroc, un séjour qui le poussa à réaliser des toiles orientalistes. En 1866, il étudia à Paris avec Jean-Léon Gérôme. De retour à Madrid, il épousa la fille de Federico de Madrazo, peintre et directeur du Prado. Il possédait, à Rome, un atelier voisin de celui de Marcello. Ses tableaux de genre rencontrèrent un immense succès dans les années 1870.

**Gabriel**, surnom que se donne Gounod lorsqu'il écrit à Marcello, qu'il appelle alors « Michel ». La foi de Gounod est semble-t-il à l'origine de cette appellation. En effet, Hébert le qualifie plusieurs fois d'« ange » dans ses lettres à la duchesse Colonna. Il est donc probable que ces surnoms datent de leur séjour commun à Rome au début de 1869. Dans ce contexte, il n'est pas étonnant que le surnom choisi signifie « homme de Dieu » ou « homme à qui Dieu fait confiance ». En outre, l'archange Gabriel est le messager de Dieu. Il a également la fonction de gardien et, avec saint Michel, protège les portes des églises contre les démons.

**Charles Louis Gay** (1815-1892), évêque auxiliaire de Poitiers. Il avait été condisciple de Gounod au collège Saint-Louis (cf. l'évocation de leur rencontre par Gounod dans ses *Mémoires d'un artiste*, *op. cit.*, pp. 129-131). Doué pour la musique, il effectua des études supérieures au Conservatoire de Paris, où il se lia avec Franz Liszt. Il fut ordonné prêtre le 17 mai 1845. Il participa, en tant que théologien du pape Pie IX, au Concile Vatican I. Il est l'auteur de nombreux ouvrages de spiritualité, dont *De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux* (1874), qu'il écrivit dans la propriété de Traforêt, située au nord de Limoges, dans laquelle Gounod lui rendit visite, notamment lors de sa crise conjugale en 1868.

***La Gorgone***, sculpture de Marcello qui rencontra un grand succès au salon de 1865. Cette œuvre fut suscitée par M[me] Revirard, une élève de Pauline Viardot, qui chanta, alors que la duchesse Colonna séjournait à Aix-les-Bains, un air, « J'ai perdu la beauté qui me rendait si vaine » (Méduse, acte III, scène 1), du *Persée* (1682) de Jean-Baptiste Lully. Marcello se lança alors dans la réalisation de cette pièce, reproduite à de nombreuses reprises.

**Auguste Gratry** (1805-1872), prêtre et philosophe français, restaurateur de l'Oratoire de France, élu en 1867 à l'Académie française au fauteuil du baron de Barante. Lors du concile Vatican I, le Père Gratry contesta la proclamation de l'infaillibilité pontificale, avant de se ranger. Il était le guide spirituel et le confident de la duchesse Colonna. Il fut également en relation avec Gounod.

**Ernest Hébert** (1817-1908), peintre français, Grand Prix de Rome en 1839, pensionnaire de l'Académie de France à Rome entre 1840 et 1844 (séjour qu'il dut prolonger pour des raisons de santé), directeur de cette institution entre 1867 et 1873, puis entre 1885 et 1891. Amateur de musique, Hébert jouait du violon et fréquenta assidûment Gounod à la Villa Médicis. Dans sa correspondance, Gounod l'appelle souvent le Directeur ou le Petit Directeur.

**Emmanuel Charles Jadin** (1845-?), fils de Louis Jadin, peintre français, débuta au Salon de 1868.

**Auguste Kaulla** (1834-1894), directeur du chemin de fer autrichien en correspondance avec les lignes ferrées françaises. Il écrivit différents mémoires, notamment sur les haras de Hongrie et sur le travail du fer en Styrie. Il fut chargé de conduire l'empereur François-Joseph et son épouse à Salzbourg en 1867. Ami de Mérimée, il est recommandé par ce dernier dans sa correspondance adressée à la duchesse Colonna. Elle doit l'avoir ensuite signalé aux souverains autrichiens pour une distinction, car

ce dernier écrit à Mérimée, le 26 août 1867, qu'il est débiteur à vie de la duchesse Colonna.

**Hermann Kanzler** (1822-1888), militaire allemand, ministre de l'armée et commandant suprême des forces armées pontificales dès 1865. Il était le chef d'état-major des Forces armées des États pontificaux au cours de la prise de Rome en 1870.

**Michel**, surnom donné par Gounod à la duchesse Colonna dans les dernières lettres qu'il lui adresse. Il s'agit d'une allusion à leur passion commune pour Michel-Ange et peut-être aussi au pseudonyme masculin, Marcello, que la duchesse Colonna a choisi comme nom d'artiste. Lorsque Gounod emploie « Michel » pour qualifier la duchesse Colonna, il signe très souvent ses lettres « Gabriel ». Ce surnom évoque donc probablement aussi le fait que saint Michel, avec l'archange Gabriel, protège les portes des églises contre les démons. Étant donné que Gounod utilise également ce surnom dans une lettre à Hébert, il est fort probable qu'il date de leur séjour commun à Rome au début de 1869.

**Mary Mohl** (1793-1883), née Clarke, épousa l'orientaliste Julius von Mohl (1800-1876), professeur de persan au Collège de France. Dans sa jeunesse, elle avait fréquenté le milieu de Madame Récamier. Elle tint un salon fameux à Paris. Elle était l'amie de la duchesse Colonna, avec laquelle elle entretint une correspondance.

**Mont-Cenis**, massif situé dans les Alpes du Nord à la frontière entre la France et l'Italie. Le col du Mont-Cenis (2081 mètres) relie la vallée de la Maurienne au val de Suse. Il s'agit de la route traditionnelle au XIXe siècle pour se rendre de Paris en Italie.

**Comte Gaston de Nicolaÿ** (1812-1895), fils du marquis de Nicolaÿ, pair de France, et d'Augustine de Lévis. La famille s'installa à Givisiez, en 1830, près du château des d'Affry.

**Baron Maurice d'Ottenfels** (1820-1907), diplomate autrichien, commis de légation au bureau du ministère des affaires étrangères à Vienne (22.07.1843), attaché à l'ambassade d'Autriche auprès du Saint-Siège (7.12.1843), attaché d'ambassade à Turin (3.06.1847), chambellan et conseiller intime de S. M. I. et Apostolique (1849), secrétaire d'ambassade à Paris (1.01.1850-1859), directeur des affaires austro-hongroises *ad interim* à Rome (1859), grand fauconnier héréditaire du duché de Carinthie (1851) et envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la Confédération Helvétique (11.08.1868-1886). En 1859, il épousa Cécile d'Affry, la sœur de la duchesse Colonna.

**Baronne d'Ottenfels** (1839-1911), née Cécile d'Affry, sœur de la duchesse Colonna, épousa le baron Maurice d'Ottenfels en 1859. Elle est l'auteur d'un recueil de poèmes, *Bouquet de pensées*.

**Papa Giulio**, lieu où se trouve l'atelier de Marcello à Rome, situé à l'extérieur de la Porta del Popolo dans le Casino Poniatowski (près de la Villa Giulia).

**Émile Perrin** (1814-1885), peintre, critique d'art et décorateur de théâtre français, directeur de l'Opéra-Comique de 1848 à 1857, directeur de l'Opéra de Paris de 1862 à 1871, administrateur général de la Comédie-Française de 1871 à 1885.

**Duc et duchesse Pozzo di Borgo**, amis de Gounod. La duchesse Pozzo di Borgo, née Victurnienne des Balbes Berton de Crillon (1813-1890), fut une amie fidèle de la duchesse Colonna, qui se rendit souvent dans sa propriété de Montretout près de Saint-Cloud. Elle épousa, en 1832, Charles-Jérôme, duc Pozzo di Borgo (1791-1879), officier français, commandant de la place de Barcelone et colonel du régiment de Hohenlohe.

**Princesse Schwarzenberg** (1812-1873), née Eleonora, princesse Liechtenstein, épousa le prince Johann Adolf II Schwarzenberg (1799-1888) en 1830.

***La Pythie***, statue de Marcello à laquelle elle travailla en 1869 à Rome. Dans sa correspondance, *La Pythie* est souvent appelée la « Sibylle ». Exposée au salon de 1870, elle reçut de nombreuses critiques, dont celle de Gounod. Ce fut seulement à l'occasion de son installation sous l'escalier monumental de l'Opéra Garnier lors de son inauguration en 1875, qu'elle fut reconnue comme le chef-d'œuvre de Marcello. Hébert en avait réalisé, en 1869, un dessin pour Charles Garnier, afin de permettre à ce dernier de se rendre compte de l'avancée des travaux. Il existe plusieurs répliques de la statue.

**Henri Regnault** (1843-1871), peintre français, Grand Prix de Rome en 1866, mais ne résida que peu à la Villa Médicis, voyageant, notamment en Espagne avec la duchesse Colonna et Georges Clairin en 1869. Les deux compagnons continuèrent leur voyage au Maroc, où Regnault peignit *Exécution sans jugement sous les rois maures de Grenade*. Au Salon de 1870, sa *Salomé* et son *Général Prim* rencontrèrent le succès. Lors de la guerre de 1870, il s'engagea et trouva la mort durant la bataille de Buzenval le 19 janvier 1871. Regnault avait demandé en mariage la duchesse Colonna en 1869.

**Princesse Rospigliosi** (1825-1899), née Françoise (dite Fanny) de Nompère de Champagny, épousa le prince Clemente Rospigliosi en 1846. Leur palais romain, situé Via del Quirinale, accueillait de nombreux bals et festins, réputés pour leur splendeur. Elle était l'amie de Franz Liszt.

**1, Rue Bayard**, appartement parisien, avec atelier, de la duchesse Colonna entre le 1er janvier 1860 et juillet 1871. Elle le louait à Léon Riesener.

**Saint-Cloud**, propriété acquise en 1856 par la veuve de Pierre-Joseph Zimmerman, Hortense-Victoire Leduc (1801-1888), avec un chalet attenant dans lequel Gounod, après la mort de sa mère en 1858, séjourna avec les siens. Son adresse est alors 39, Route Impériale.

**Sibylle**, voir ***La Pythie***.

**Georgina Weldon** (1837-1914), née Thomas, épousa William Henry Weldon en 1860, cantatrice amateur anglaise, dirigea une école de musique pour les orphelins. Gounod fit la connaissance des Weldon le 26 février 1871. Il s'installa chez eux à Londres en juin 1871 et vécut trois ans en leur compagnie. Il rentra en France en juin 1874. Georgina Weldon, blessée par ce départ, refusa de lui rendre ses affaires, dont le manuscrit de *Polyeucte* (Gounod lui avait destiné le rôle de Pauline). Il s'en suivit un procès retentissant. Elle publia pour sa justification *Mon orphelinat et Gounod en Angleterre*. Elle avait aidé Gounod dans la gestion de ses affaires en Angleterre, l'entraînant dans des procès avec ses éditeurs. Durant ces années, Gounod traversa une véritable descente aux enfers, jalonnée de crises nerveuses.

# Annexe 1

## Charles Gounod en quelques dates

| | |
|---|---|
| 1818. | *17 juin*. Naissance à Paris de Charles François Gounod. Son père François-Louis Gounod était peintre et graveur. Sa mère, née Victoire Lemachois, avait étudié le piano avec Louis Adam. |
| 1823. | *4 mai*. Mort de François-Louis Gounod. |
| 1836. | Entrée au Conservatoire de Paris. Études de contrepoint avec Fromental Halévy et de composition avec Jean-François Lesueur, puis Henri Berton (octobre-décembre 1837) et Ferdinando Paër (dès 1838). |
| 1837. | Second Grand Prix de Rome avec la cantate *Marie Stuart et Rizzio*. |
| 1838. | Échec au Grand Prix de Rome. |
| 1839. | Grand Prix de Rome avec la cantate *Fernand*. |
| 1840-1842. | Séjour académique à la Villa Médicis à Rome. Il est impressionné par les œuvres de Palestrina interprétées à la Chapelle Sixtine. |
| 1843. | *25 mai*. Retour à Paris, après un voyage en Autriche et en Allemagne.<br>*1er novembre*. Maître de chapelle à l'église des Missions Étrangères. |
| 1851. | *16 avril*. Création de son premier opéra *Sapho* à l'Opéra de Paris avec Pauline Viardot dans le rôle-titre. |
| 1852. | *31 mai*. Épouse Anna Zimmerman (1829-1907) en l'église d'Auteuil. |
| 1854. | *18 octobre*. Création de *La Nonne sanglante* à l'Opéra de Paris. |
| 1855. | *Messe solennelle de Sainte Cécile*. *Première symphonie*. Publication de son premier recueil de six mélodies. |
| 1856. | *8 juin*. Naissance de son fils Jean (1856-1935), peintre. |
| 1858. | *15 janvier*. Création du *Médecin malgré lui* au Théâtre-Lyrique à Paris.<br>*16 janvier*. Mort de Victoire Gounod. |
| 1859. | *19 mars*. Création de *Faust* au Théâtre-Lyrique à Paris. Cet opéra lui apporta une notoriété internationale. |

1860. *18 février.* Création de *Philémon et Baucis* au Théâtre-Lyrique à Paris.

1863. *9 septembre.* Naissance de sa fille Jeanne (1863-1946), qui deviendra Jeanne de Lassus.

1864. *19 mars.* Création de *Mireille* au Théâtre-Lyrique à Paris.

1866. Gounod est élu à l'Académie des Beaux-Arts de l'Institut de France au fauteuil d'Antoine Clapisson.

1867. *12 avril.* Début de la correspondance avec la duchesse Colonna.
*27 avril.* Création de *Roméo et Juliette* au Théâtre-Lyrique à Paris.

1870. Suite au déclenchement de la guerre franco-prussienne, Gounod et sa famille se réfugient en Angleterre, où ils arrivent le 13 septembre.
*20 septembre.* Fin de la correspondance avec la duchesse Colonna.

1871. *26 février.* Gounod rencontre William Henry et Georgina Weldon.

1874. *Juin.* Retour de Gounod en France.

1877. *5 avril.* Création de *Cinq-Mars* à l'Opéra-Comique de Paris.

1878. *7 octobre.* Création de *Polyeucte* à l'Opéra de Paris.

1898. *18 octobre.* Mort à Saint-Cloud de Gounod.

Pour de plus amples informations sur la biographie de Gounod, se référer au monumental ouvrage de Gérard Condé (*Charles Gounod*, Paris, Fayard, 2009).

# Annexe 2

Lettre adressée par Michel-Ange à Marco Vigerio, évêque de Sinigaglia, datant d'avant le 24 octobre 1542. Sa lecture est recommandée par Gounod à la duchesse Colonna dans sa lettre du 1er avril 1869 [I.2.Gounod.38].

Monseigneur, Votre Seigneurie m'envoie dire de peindre et de ne me faire aucun souci. Je répondrai que l'on peint avec la tête et non avec les mains, et qui ne peut disposer de tout son cerveau, se déshonore ; c'est pourquoi tant que mon affaire ne sera pas arrangée, je ne ferai rien de bon. La ratification du dernier contrat n'arrive pas et, en vertu du précédent, établi en présence de Clément [VII], je suis quotidiennement lapidé comme si j'avais crucifié le Christ. J'affirme que lorsque ledit contrat fut établi, en présence du pape Clément, dans une forme différente de la copie que j'ai eue ensuite ; la raison en est que, le pape Clément m'ayant envoyé le jour même à Florence, l'ambassadeur Gian Maria de Modène rencontra le notaire et fit rédiger [le contrat] à sa manière ; si bien que quand je revins et qu'il me fut remis, je découvris qu'il comportait mille ducats de plus qu'il avait été convenu ; je découvris qu'on y avait inclus la maison où j'habite, et d'autres pièges, propres à me ruiner, et que le pape Clément VII n'aurait jamais tolérés. Frère Sebastiano peut en témoigner, lui qui voulut que j'en informe le Pape, et que je fasse pincer le notaire ; mais je refusai, car je n'étais pas tenu à faire une chose que je n'aurais pas pu faire, même si j'en avais eu la liberté. Je jure ne pas me souvenir d'avoir reçu l'argent qu'indique ledit contrat, et que Gian Maria estimait que j'avais reçu. Mais supposons que je l'aie reçu, puisque je l'ai reconnu et que je ne peux pas me soustraire au contrat, ainsi qu'à d'autres sommes, s'il s'en trouve, et qu'on fasse le compte global de tout cela – si l'on considère tout ce que j'ai réalisé pour le pape Jules [II] à Bologne, à Florence et à Rome, en bronze, en marbre et en peinture, et tout le temps que je suis resté avec lui, qui dura autant que son pontificat – on verrait alors ce qui me revient. J'affirme, en toute conscience, en tenant compte de l'allocation que m'accorde le pape Paul [III], que je reste créditeur de cinq mille écus auprès des héritiers du pape Jules. J'ajouterai ceci, à savoir que j'ai reçu une si piètre rémunération de mes travaux de la part du pape Jules, que, – par ma faute, pour n'avoir pas bien su gérer mes affaires –, si je n'avais pas ce que m'a accordé le pape Paul,

aujourd'hui je mourrais de faim. Or selon ces ambassadeurs, on dirait que je me suis enrichi, et que j'ai volé l'autel, et ils mènent grand tapage. Je saurais bien trouver le moyen de les faire taire, mais après qu'on eut conclu le contrat mentionné plus haut, en présence de Clément [VII], comme j'étais revenu de Florence et avais commencé à travailler au tombeau de Jules II, Gian Maria, ambassadeur du temps de l'ancien duc, me dit que si je voulais faire une grande faveur au Duc, je prenne le large, car il ne se souciait pas du tombeau, mais, en revanche, il prendrait fort mal que je travaille pour le pape Paul [III]. Alors je compris pourquoi il avait inclus la maison dans le contrat : pour me congédier et sauter dessus résolument : on voit bien de la sorte comment ils vous embobinent, couvrant de honte leurs ennemis, et leurs propres maîtres. L'homme qui est arrivé dernièrement commença par inventorier ce que j'avais à Florence, cherchant à savoir à quel point en était le tombeau. Je me trouve donc avoir perdu toute ma jeunesse, enchaîné à ce tombeau, en me défendant, autant que j'ai pu avec l'aide des papes Léon [X] et Clément [VII] ; et ma trop grande loyauté, qui n'a pas été récompensée, m'a mené à la ruine. Ainsi le veut mon mauvais sort ! Je vois que bien des gens avec deux ou trois mille écus de revenu paressent dans leur lit, tandis que moi en ployant sous un énorme labeur je m'ingénie à m'appauvrir.

Mais, pour en revenir à la peinture, je ne peux rien refuser au pape Paul ; mais je peindrai de mauvaise grâce et je ferai des choses avec amertume. J'ai écrit ceci à Votre Seigneurie, afin qu'à l'occasion, elle puisse mieux exprimer la vérité au Pape. Je serais aussi très heureux que le Pape la comprenne, pour qu'il sache de quel genre est la guerre qu'on me livre ici. Comprenne qui doit comprendre.

Michel-Ange Serviteur de Votre Seigneurie

Il me revient encore d'autres choses à vous dire : c'est que cet ambassadeur prétend que j'ai prêté à usure l'argent du pape Jules et qu'ainsi je me suis enrichi, comme si le pape Jules II m'avait versé par avance huit mille ducats. L'argent que j'ai reçu pour le tombeau est censé représenter les dépenses que j'ai faites en ce temps-là pour ledit tombeau, et on verra qu'il se rapproche de la somme que devait comporter le contrat établi au temps de Clément [VII]. Car la première année du pontificat de Jules II, qui m'adjugea le tombeau, j'ai séjourné huit mois à Carrare pour extraire les marbres et je les ai fait transporter sur la place Saint-Pierre, où j'avais mon atelier, derrière Santa Caterina. Ensuite le Pape Jules renonça à faire son tombeau de son vivant, et me confia la tâche de peindre. Ensuite il me garda deux ans à Bologne pour exécuter le *Pape* de bronze, qui fut détruit ; puis je revins à Rome où je restai à son service jusqu'à sa mort, gardant toujours maison ouverte, sans subsides ni allocation, en vivant toujours de l'argent du tombeau, puisque je n'avais pas d'autre revenu. Puis, après la mort de Jules [le cardinal] d'Agen voulut poursuivre le tombeau, mais en plus grand : c'est pourquoi je fis transporter les marbres au Macello de'Corvi, et j'y

fis exécuter la partie qui est maçonnée à San Pietro in Vincoli, et je sculptai les statues qui sont à la maison. Entre temps, le pape Léon [X], ne voulant pas que je fasse ledit tombeau, fit semblant de vouloir réaliser à Florence la façade de San Lorenzo et me réclama [au cardinal d']Agen ; celui-ci fut alors forcé de m'accorder mon congé, à la condition que j'exécute à Florence ledit tombeau de Jules. Après être venu à Florence pour la façade de San Lorenzo, n'ayant plus de marbres pour la sépulture de Jules, je retournai à Carrare où je séjournais treize mois. Je fis transporter tous les marbres à Florence pour le tombeau et je contruisis un atelier pour l'exécuter, et commençai à travailler. Pendant ce temps, d'Agen envoya pour me stimuler messire Francesco Pallavicini, qui est aujourd'hui évêque d'Aleria, il vit l'atelier et tous les marbres et statues ébauchées pour ledit tombeau, qui y sont encore aujourd'hui. Voyant cela, je veux dire voyant que je travaillais pour le tombeau, [le cardinal de] Médicis, le futur Clément VII, qui était à Florence, ne me laissa pas poursuivre, et ainsi je me trouvais fort embarrassé jusqu'à ce que Médicis devienne le pape Clément. Alors, en sa présence, on fit ensuite le dernier contrat concerant ledit tombeau, précédant celui d'aujourd'hui, où il fut stipulé que j'avais reçu les huit mille ducats, que d'après leurs dires j'aurais prêtés à usure. Je dois avouer une faute à Votre Seigneurie, à savoir qu'étant à Carrare, (quand j'y séjournai treize mois pour le tombeau), comme je manquais d'argent, je dépensai mille écus en marbres pour ledit ouvrage, que m'avait envoyés le pape Léon pour la façade de San Lorenzo, et aussi pour que je ne reste pas inactif ; et je le mis au courant en lui expliquant mes difficultés. Ce que j'en ai fait, c'était pour la ferveur que j'avais pour ledit ouvrage : en suis récompensé en me faisant traiter de voleur et d'usurier par des ignorants qui n'étaient même pas encore nés.

J'écris cette histoire à Votre Seigneurie, car je tiens à me justifier auprès d'elle, tout autant qu'auprès du Pape, à qui l'on a dit du mal de moi, d'après ce que m'écrit messire Pier Giovanni, lequel assure qu'il a dû me défendre ; mais également pour que, si Votre Seigneurie avait l'occasion de dire un mot pour ma défense, elle le fasse, car ce que j'écris est vrai. Aux yeux des hommes, que dire à ceux de Dieu ! Je me considère comme un homme de bien, car je n'ai jamais trompé personne, et aussi parce que, lorsqu'on se défend contre des gens infâmes, il faut parfois devenir fou, comme vous le constatez.

Je prie votre Seigneurie, quand elle aura un peu de temps, de lire cette histoire, de la conserver dans mon intérêt, et qu'elle sache que, concernant une grande partie des choses que j'ai écrites, il y a encore des témoins. En outre, si le Pape pouvait la voir, j'en serais très heureux ; et que la voie le monde entier, car je dis la vérité, et beaucoup moins que ce qu'il en est ; je ne suis pas un voleur d'usurier, mais citoyen florentin, noble et fils d'un homme d'honneur, et je ne suis pas de Cagli.

Après vous avoir écrit, j'ai reçu un message de la part de l'ambassadeur d'Urbino, me disant que, si je veux que la ratification arrive, je me mette en paix avec ma conscience. Je répondrai qu'il s'est fabriqué un Michel-Ange dans sa tête, avec le matériau qu'il a dans la sienne.

En poursuivant encore mon propos sur le tombeau du pape Jules, je dirai que, le Pape ayant changé d'avis, c'est-à-dire décidé de ne plus le faire de son vivant, comme il a été dit, – étant donné que des barques chargées de marbres, que depuis longtemps j'avais commandées à Carrare, étaient arrivées à Ripa –, ne pouvant obtenir de l'argent du Pape, qui s'était désintéressé de cette œuvre, j'ai eu besoin, pour payer le fret, de cent-cinquante à deux-cents ducats, qui m'ont été prêtés par Baldassarre Balducci, c'est-à-dire par la banque de messire Jacopo Galli, afin de payer le fret desdits marbres. Comme pendant ce temps, étaient arrivés de Florence des tailleurs de pierre, que j'avais réclamés pour ledit tombeau et dont certains sont encore vivants, et ayant meublé la maison que m'avait donnée le pape Jules, derrière Santa Caterina, de lits et autre mobilier, pour les ouvriers de l'encadrement et autres travaux touchant au tombeau, j'avais le sentiment, étant sans argent, d'être fort embarrassé. Comme le Pape me pressait de poursuivre autant que je le pouvais, un matin que j'étais venu lui parler de cette question, il me fit chasser par un palefrenier. Un évêque lucquois, qui avait vu cette façon d'agir : « Vous ne savez pas qui est cet homme », dit-il au palefrenier, lequel répondit : « Pardonnez-moi, gentilhomme, j'ai instruction d'agir ainsi. » Je m'en retournai à la maison et écrivis ces mots au Pape : « Très saint Père, j'ai été chassé ce matin du Palais sur ordre de Votre Sainteté, c'est pourquoi je lui ferai savoir que dorénavant, si elle me veut, elle me cherchera ailleurs qu'à Rome. » J'adressai cette lettre à l'écuyer tranchant messire Agostino, pour qu'il la donne au Pape, et je fis venir à la maison un certain Cosimo, un menusier qui habitait aussi avec moi et me fabriquait des meubles pour la maison, ainsi qu'un tailleur de pierre, qui est encore en vie, et je leur dis : « Allez trouver un [marchand] juif, vendez tout ce qui se trouve dans cette maison, et partez pour Florence. Quant à moi, je m'en allai et je pris des chevaux de poste, et me mis en route pour Florence. Ayant reçu ma lettre, le pape envoya cinq courriers à cheval à ma poursuite, lesquels me rejoignirent à Poggibonsi, vers trois heures de la nuit ; ils me montrèrent une lettre du Pape qui disait : « Aussitôt vue la présente, reviens à Rome, sous peine d'encourir notre disgrâce ». Les courriers voulurent que je réponde pour montrer qu'ils m'avaient bien retrouvé. Je répondis au Pape que, dès lors qu'il respecterait ce à quoi il s'était engagé envers moi, je reviendrais ; autrement, qu'il n'espérât jamais me ravoir. Ensuite, tandis que j'étais à Florence, ledit pape Jules envoya trois brefs à la Seigneurie. Pour finir, la Seigneurie m'envoya chercher et me dit : « Nous ne voulons pas par ta faute entrer en conflit avec le pape Jules : il faut que tu t'en ailles, et, si tu veux bien

retourner auprès de lui, nous te remettrons une lettre si impérieuse que, s'il te faisait tort à toi-même, il le ferait à notre Seigneurie ». C'est ce quelle fit, et je m'en retournai auprès du Pape. Ce qui suivit serait trop long à dire. Qu'il suffise de noter que cette aventure me valut un préjudice de plus de mille ducats, car une fois que j'eus quitté Rome, il se produisit un grand chamboulement à la honte du Pape : presque tous les marbres que j'avais entreposés sur la place Saint-Pierre furent pillés, surtout les petites pièces, que je dus retailler de nouveau ; de sorte que j'affirmerai sans balancer qu'en comptant les dommages et les intérêts, je reste créditeur de cinq mille ducats des héritiers du pape Jules. Et ceux qui m'ont fait perdre toute ma jeunesse, mon honneur et mes biens, me traitent de voleur ! Et voilà que, de nouveau, comme je l'ai écrit plus haut, l'ambassadeur d'Urbino m'envoie dire que je mette d'abord ma conscience en paix et qu'ensuite viendra la ratification de la part du Duc. Ce n'est pas ce qu'il disait avant de me faire déposer 1400 ducats ! Sur ce que j'écris là, je peux seulement me tromper dans les dates, que ce soit un peu avant ou un peu après ; mais tout le reste est encore plus vrai que ne l'écris.

Je prie votre Seigneurie, pour l'amour de Dieu et de la vérité, de lire ces choses quand elle aura un moment, afin qu'à l'occasion elle puisse me défendre auprès du Pape contre ceux qui disent du mal de moi, sans n'être au courant de rien, et qui m'ont fait passer dans l'esprit du Duc, à partir de fausses informations, pour une grande canaille.

Tous ces différents qui ont surgi entre le pape Jules et moi, furent provoqués par la jalousie de Bramante et de Raphaël d'Urbino. C'est la raison pour laquelle il ne poursuivit pas le projet du tombeau de son vivant, pour ma ruine. Raphaël avait de bonnes raisons à cela, car ce qu'il savait en matière d'art, il l'avait reçu de moi.[255]

255 Michel-Ange, *Carteggio – Correspondance* (trad. Adelin-Charles Fiorato), Paris, Les Belles Lettres, 2010, t. 2, pp. 13-18.

# Bibliographie


Odette D'ALCANTARA, *Marcello : Adèle d'Affry, duchesse Castiglione Colonna 1836-1879 : sa vie, son œuvre, sa pensée, et ses amis*, Genève, Éditions générales, 1961.

*L'Avant-Scène Opéra* [*Rigoletto*], n° 273, 2013.

Henriette BESSIS, *Marcello sculpteur*, Fribourg, Musée d'art et d'histoire, 1980.

*La Bible*, Villiers-le-Bel, Alliance biblique universelle, 1991.

Claude BRESSOLETTE, « Vatican I (Concile), 1869-1870 », *Dictionnaire critique de théologie*, éd. Jean-Yves Lacoste, Paris, Quadrige – PUF, 2007[3], pp. 1466-1469.

*Les Cahiers d'Adèle*, éds. Simone de Reyff – Fabien Python, [Fribourg], Société d'histoire du canton de Fribourg, 2014.

CICÉRON, *L'Amitié : Laelius, de amicitia* (trad. Christiane Touya), Paris, Arléa, 1991.

Charles CLÉMENT, *Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël ; avec une étude sur l'art en Italie avant le XVI^e^ siècle et des catalogues raisonnés historiques et bibliographiques*, Paris, Michel Lévy Frères, 1861.

Gérard CONDÉ, *Charles Gounod*, Paris, Fayard, 2009.

Jean-François CORPATAUX, *Le Corps à l'œuvre : sculpture et moulage au XIX^e^ siècle*, Genève, Droz, 2012.

*Correspondance des directeurs de l'Académie de France à Rome*, éd. Georges Brunel, Rome, Edizioni dell'elefante, 1979, vol. 1 (nouvelle série).

DANTE, *La Divine Comédie : l'Enfer* (trad. Jacqueline Risset), Paris, Flammarion, 1992 (1ère éd. : 1985).

*Dictionnaire de la musique en France au XIX^e^ siècle*, éd. Joël-Marie Fauquet, [Paris], Fayard, 2003.

Ghislain DE DIESBACH, *La Double Vie de la duchesse Colonna 1836-1879*, Pregny – Genève, Éditions de Penthes, 2015 (1ère éd. : Paris, Libraire Académique Perrin, 1988)

Gaston DUCHET-SUCHAUX – Michel PASTOUREAU, *La Bible et les Saints : guide iconographique*, Paris, Flammarion, 1999 (1ère éd. : 1994).

DUMERSAN et Noël SÉGUR, *Chansons nationales et populaires de France accompagnées de notes historiques et littéraires*, Paris, Librairie de Garnier Frères, t. 1, 1866.

Timothy S. FLYNN, *Charles François Gounod : A Research and Information Guide*, New York – Londres, Routledge, 2009.

Johann Wolfgang VON GOETHE, *Faust : zweiter Teil*, Aarau, H. R. Sauerländer & Co., [ca. 1946].

—, *Faust I et II* (trad. de Jean Malaplate), Paris, GF Flammarion, 1990.

Charles GOUNOD, *Le Don Juan de Mozart*, Paris, Paul Ollendorff, 1890.
—, *Mémoires d'un artiste*, Paris, Calmann-Lévy, 1991 (1ère éd. : 1896).
*Großes Sängerlexikon*, éd. Karl J. Kutsch – Leo Riemens, Berne – Munich, Saur, 1999[3], 5 vols.
*Grove Music Online, Oxford Music Online*, Oxford University Press.
*Guida della Biblioteca ambrosiana con cenni storici*, Milan, Francesco Colombo, 1860.
Steven HUEBNER, *Les Opéras de Charles Gounod* (trad. Alain et Marie-Stella Pâris), Paris, Actes Sud, 1994 (éd. or. : *The Operas of Charles Gounod*, Oxford University Press, 1990).
—, « Gounod, Charles-François », *Grove Music Online, Oxford Music Online*, Oxford University Press, <http://www.oxfordmusiconline.com/subscriber/article/grove/music/40694> (03.07.2017).
Victor HUGO, *Amy Robsart, Marion de Lorme, Hernani, Le Roi s'amuse*, Paris, GF Flammarion, 2008.
—, *Les Contemplations*, Paris, GF Flammarion, 2008.
Isabelle JULIA, *Le Peintre et la princesse : correspondance entre la princesse Mathilde Bonaparte et le peintre Ernest Hébert 1863-1904*, Paris, Éditions de la Réunion des Musées nationaux, 2004 (Notes et documents des Musées de France ; 38).
*Le lettere di Michelangelo Buonarroti pubblicate con ricordi ed i contratti artistici*, éd. Gaetano Milanesi, Florence, Le Monnier, 1875.
*Lettres de Michel-Ange* (trad. Marie Dormoy), Paris, F. Rieder et Cie, 1926, t. 1.
*Marcello : Adèle d'Affry (1836-1879), duchesse de Castiglione Colonna*, éd. Gianna A. Mina, Milan, 5 Continents Editions, 2014.
*Marcello, sculpteur, une intellectuelle dans l'ombre : la correspondance entre la duchesse Castiglione Colonna, dite Marcello, et le Père Gratry, oratorien (1859-1869) dans la Collection Frits Lugt*, éd. Christine Dotal, Paris, Fondation Custodia, 2008.
MICHEL-ANGE, *Carteggio – Correspondance* (trad. Adelin-Charles Fiorato), Paris, Les Belles Lettres, 2010, t. 2.
MOLIÈRE, *Œuvres complètes*, Paris, Jean de Bonnot, 1970, t. 3.
Alfred DE MUSSET, *Œuvres complètes*, Paris, Garnier, [1907], vol. 1 (Premières poésies 1829-1835, éd. Edmond Biré).
René PATRIS D'UCKERMANN, *Ernest Hébert 1817-1908*, Paris, Éditions de la Réunion des musées nationaux, 1982 (Notes et documents des musées de France ; 7).
Caterina Yvonne PIERRE, *« Genius has no Sex » : The Sculpture of Marcello (1836-1879)*, Pregny – Gollion, Éd. de Penthes – Éd. infolio, 2010.
Paul PRÉVOST, « De l'église des Missions étrangères à la cathédrale de *Faust :* notes sur la pensée et le style de Charles Gounod », dans éd. *id.*, *Le Théâtre lyrique en France au XIXe siècle*, Metz, Éditions Serpenoise, 1995, pp. 137-161.
—, « Cinq-Mars », dans *Dictionnaire de la musique en France au XIXe siècle*, éd. Joël-Marie Fauquet, [Paris], Fayard, 2003, p. 277.

—, « Faust », dans *Dictionnaire de la musique en France au XIX^e^ siècle*, éd. Joël-Marie Fauquet, [Paris], Fayard, 2003, pp. 460-462.
—, « Polyeucte », dans *Dictionnaire de la musique en France au XIX^e^ siècle*, éd. Joël-Marie Fauquet, [Paris], Fayard, 2003, p. 987.
—, « Rédemption, La », dans *Dictionnaire de la musique en France au XIX^e^ siècle*, éd. Joël-Marie Fauquet, [Paris], Fayard, 2003, p. 1042.
—, « Roméo et Juliette », dans *Dictionnaire de la musique en France au XIX^e^ siècle*, éd. Joël-Marie Fauquet, [Paris], Fayard, 2003, pp. 1084-1086.
Paul SCARRON, *Le Roman comique*, Paris, Gallimard, 2013 (Folio classique).
*Simplesse et candeur*, Paris, Louis Janet, [1821?].
*Les Spectacles sous le Second Empire*, éd. Jean-Claude Yon, Paris, Armand Colin, 2010.
*Sventurati amanti : il mito di Paolo e Francesca nell'800*, éd. Claudio Poppi, Milan, Mazzotta, 1994 [catalogue de l'exposition tenue au Museo della Città de Rimini du 15 juillet au 11 septembre 1994].
Giorgio VASARI, *Le opere di Giorgio Vasari* [t. VIII : Scritti minori : *I ragionamenti e le lettere edite e inedite di Giorgio Vasari*], Florence, G. C. Sansoni, 1882.
Delphine VINCENT, « 'Dal mio Fidias' : correspondances inédites de Liszt et de Rossini avec la duchesse Colonna, dite Marcello », *Annales Suisses de Musicologie*, vol. 33, 2013, pp. 99-131.
—, « Marcello et la musique : la part de l'ombre de l'inspiration ? », dans *Adèle d'Affry, duchesse Colonna, « Marcello » (1836-1879) : ses écrits, sa vie, son temps,* éds. Aurélia Maillard Despont – Michel Viegnes, Paris, Classiques Garnier, 2017, pp. 85-113.
Georgina WELDON, *Mon orphelinat et Gounod en Angleterre*, Londres, The Music and Art Association – William Reeves, 1882.
Monique VON WISTINGHAUSEN, « L'histoire de l'archive Marcello », dans *Adèle d'Affry, duchesse Colonna, « Marcello » (1836-1879) : ses écrits, sa vie, son temps,* éds. Aurélia Maillard Despont – Michel Viegnes, Paris, Classiques Garnier, 2017, pp. 9-12.